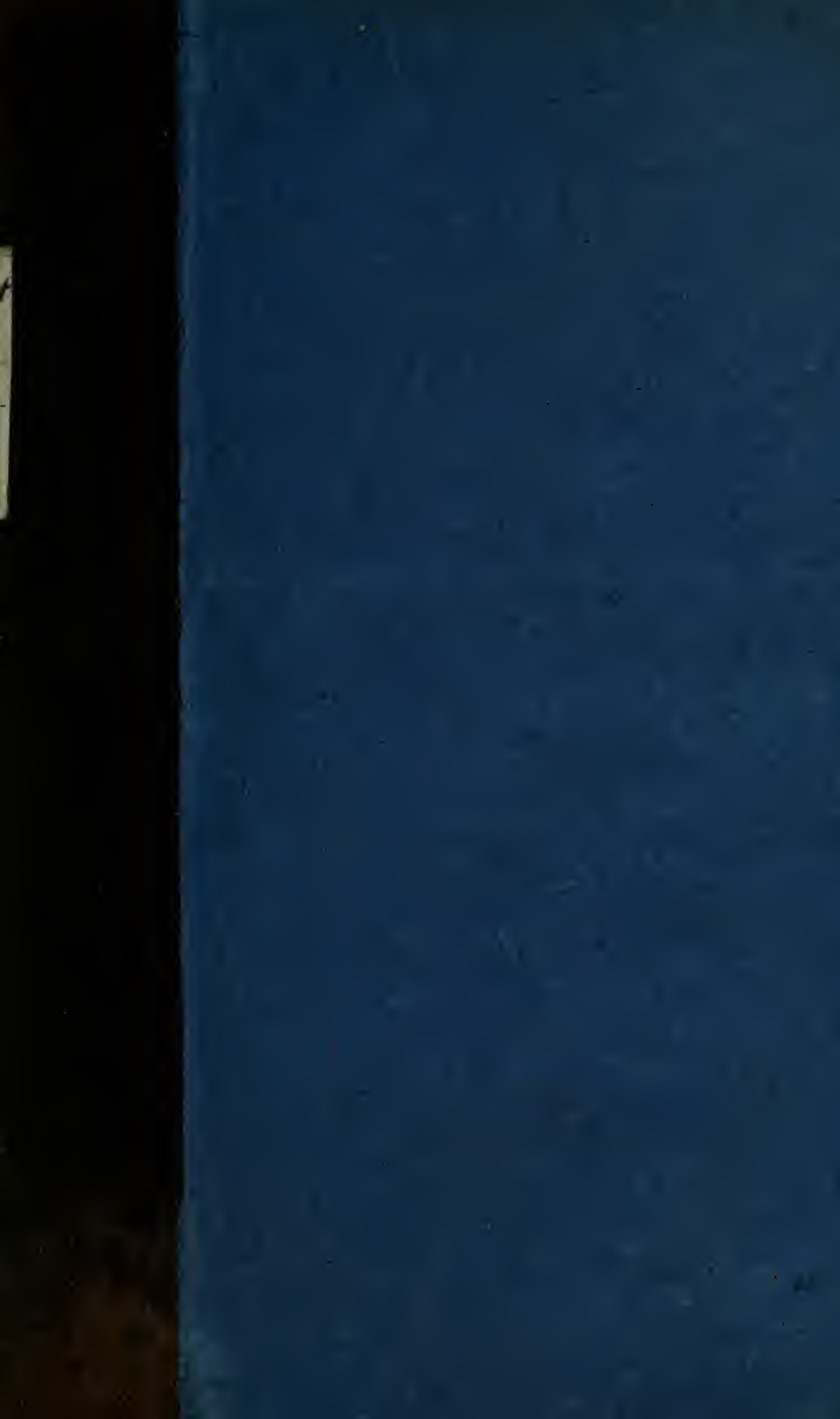


LA PRINCESSE

PALLIANCI.

EN VENTE CHEZ BAUDRY, ÉDITEUR.

LA PRINCESSE

PALLIANCI,

PAR

M. LE BARON DE BAZANCOURT.

4

PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas,
Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, Imp. de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 45.

UNE AIMABLE RÉUNION.

XXVII.

Les *Sociétés secrètes* changent de nom, d'intention jamais; elles déploient des bannières différentes et marchent au même but, elles ont les mêmes bases, les mêmes instincts, les mêmes espérances criminelles

et perfides. Elles procèdent toutes par la négation de ce qui est, par la violation des choses saintes et respectées, et ont un enthousiasme cynique et audacieux pour le mensonge et la spoliation.

L'*Alphabet révolutionnaire* ne pouvait faillir à son principe, car cette association était composée, pétrie, vivifiée avec les tronçons des différentes sociétés secrètes, épars depuis 1820 sur le sol de la France, en commençant par la *Charbonnerie*, la plus formidable de toutes, qui s'éteignit dans le sang des quatre sergents de la Rochelle.

Faut-il rappeler tous ces noms oubliés et retombés dans la tourbe dont ils étaient sortis? — La *Société Gauloise*, — la *Société des Amis de la vérité*, celle *des familles*, — *des hommes libres*, — *des saisons*, — *des droits de l'homme*, — *des amis du peuple*,

— *de l'union démocratique,* — *des condamnés politiques,* — *des amis de la patrie,* — *des francs régénérés,* etc...

Tous avaient plus ou moins fouillé dans les écrits hideux de Marat, tous avaient remué, pour y trouver de *patriotiques* inspirations, la fange et le sang dans lesquels pourrissait la mémoire des héros décapités de 93, — toutes avaient appelé à elles ce rebut de la population qui ne peut être que galérien ou révolutionnaire, qui va à l'émeute ou au bagne.

Chaque fois que l'on énumère cette série de complots contre la société, de projets avortés d'anarchie, de désordre et de renversement, on rencontre sous sa plume les mêmes noms. — Ceux-là mêmes que la catastrophe du 24 février vit debout à l'appel de la destruction, les mêmes hommes qui s'appelèrent les *héros* de février,

et que la France probe et honnête a repoussés et repoussera toujours de son sein, conspirateurs enracinés dont chaque jour se compose de tentatives criminelles.

Aujourd'hui, ce sont les *tours Notre-Dame* qui doivent être incendiées et servir de signal à une bande d'émeutiers... En tête, *Considère* qui s'était chargé de ce hideux vandalisme. — Déjà le feu était mis lorsque les conjurés furent saisis et arrêtés. Et Considère répond fièrement au juge qui l'interroge et lui demande sa profession : « — Émeutier. »

Demain, ce seront les tentatives des 5 et 6 juin, des 13 et 14 avril ; — ce sera le 12 mai qui s'inaugure par un lâche assassinat.

Il n'y a pas d'association mystérieusement organisée où l'on ne trouve les noms de Caussidière, de Raspail, d'Albert, de

Darmès, de Martin-Bernard, de Pepin, de Blanqui, d'Hubert, de Barbès, de Flocon, le tribun du café Sainte-Agnès, après avoir été le favori du café Mulhouse, — pas une tentative dans laquelle ils n'aient trempé, pas un projet de destruction sociale auquel ils n'aient battu des mains; — les uns ont terminé leurs rôle dans l'oubli de quelques tapis-francs, les autres dans les prisons.

C'était Paris le domicile de leurs conspirations permanentes, le point de mire de leurs projets insensés.

Car ces fauteurs de révolutions, absents aux heures du combat, savent bien que Paris a toujours dans son sein le germe des mauvaises passions, et qu'il suffit d'agiter l'eau la plus limpide et la plus azurée pour faire remonter à sa surface toute la boue infecte des bas-fonds. — Ne sont-ils pas

toujours debout et prêts au moindre appel, ces hommes incorrigibles, comparses de toutes les émeutes, appoint obligé de tous les coups de main ; — natures sans conscience, êtres isolés, sans famille, vivant de leur criminelle industrie comme le vautour des chairs mortes qu'ils déchire, n'ont-ils pas, obéissant au moindre signe, les réfugiés politiques, conspirateurs enracinés, conspirateurs infâmes qui trahissent et veulent assassiner le sein qui les nourrit ; et ces empoisonneurs perfides du travail et de la probité, enfantement monstrueux de l'oisiveté et de la débauche, que l'on devrait détruire comme on détruit les vipères et les louves ?

Si elle ne répugnait, il y aurait une étude curieuse à faire des différents personnages qui composent ces aréopages, et

croient tenir dans leurs mains sales les destinées de la nation.

Ici, ces esprits inquiets et impuissants qui, n'ayant pu se tracer un sillon dans la société, veulent se faire enrégimenteurs, frelons bourdonnant sans cesse autour de la ruche des abeilles ; — ils se font, pour être quelque chose, organisateurs de sociétés et de plans insurrectionnels.

Ces piliers d'estaminet, hanteurs de mauvais lieux, bandits de l'état social, dont les pensées *patriotiques* s'inspirent de la fumée de leur pipe, et qui ont toujours un fusil noir de poudre au fond de quelque soupirail de marchand de vins,— hommes couverts de dettes et de hontes, et qui ne peuvent échapper aux lois qu'en les brisant et en secouant sur la société des excitations sanglantes.

Puis ce qu'on est convenu d'appeler la

Jeunesse des Écoles, qui, par intuition, aime le bruit, le tumulte, les événements soudains et imprévus. — Parmi ceux-là, ne cherchez pas les étudiants qui étudient; les entrepreneurs d'émeute n'ont rien à gagner auprès d'eux et les méprisent souverainement, mais bien les étudiants qui n'étudient pas, n'ont jamais étudié et n'étudieront jamais. — Par droit d'ancienneté et de paresse, ils se sont faits les entraîneurs des masses; leur vie s'enchâsse entre des parties de billard et des manœuvres révolutionnaires.

Puis encore, ces hommes impossibles à définir par un nom, fantaisistes de la vie, dont le domicile est élu aujourd'hui dans un cabaret borgne, demain dans une vaste prairie ou sous le feuillage épais d'une forêt; — à force de cynisme et de raisonnements subtils, ils ont oublié toute notion

du bien et du mal, ils vont sous le souffle du premier vent qui les pousse, ils obéissent à la première voix qui les appelle, ils appartiennent au premier venant comme le pavé sur lequel on marche, et que chaque main peut prendre et remuer; ils frappent ou caressent selon que leur tête est pleine de vin ou leur poche vide d'argent.

Et puis, à la tête de cet amas de dépravations, des Faustin, des Leufroy, des la Vrillière, c'est-à-dire l'ambition, l'orgueil et le cynisme.

Le temps marchait. — 1848 avait succédé à 1847.

L'or jeté à pleines mains par la Vrillière avait réveillé l'ardeur insurrectionnelle, et retenu dans les rangs ces sbires enrôlés sous le drapeau rouge de la destruction.

Les propagandistes se répandaient dans tous les tapis-francs; car les chefs du parti, instruits par l'expérience du passé, savaient qu'on ne peut compter longtemps, chez de tels hommes, ni sur la foi jurée, et que les associations précédentes s'étaient toutes démembrées par l'inaction.

Aussi, il avait été décidé, pour stimuler le zèle des uns et arrêter la défection des autres, qu'une séance du *Tribunal invisible et révolutionnaire* aurait lieu. Tout avait été préparé pour donner à cette séance un cachet solennel et terrible.

Un patriote épuré, marchand de vins de son état, demeurant rue Saint-Victor, à Paris, avait offert un vaste cellier hors barrière, qui réunissait toutes les qualités voulues de prudence et de sécurité; ce cellier, composé d'une série de caveaux,

avait une entrée cachée par une maison maintenant en démolition. — Jamais conspirateurs ne pouvaient avoir un local d'un aspect plus saisissant et plus approprié à la circonstance, — plusieurs plans d'attaque ou projets d'insurrection envoyés de la province devaient y être proposés par le Tribunal suprême.

Le jour fixé, tout était prêt, théâtre, décors, acteurs, mise en scène.

Mais avant de faire assister nos lecteurs à cette séance du Tribunal invisible qui doit nous montrer ces héros de barricades sous leur véritable aspect, qu'il nous soit permis de les faire assister préalablement à un petit conciliabule tenu chez Barasson-la Vrillière le matin de ce grand jour, et auquel avaient été appelés, Faustin, de Leufroy, Marini et Vauthier, qu'un voyage momentané dans les provinces les plus

chaleureusement dévouées avait empêché de connaître. Le cinquième membre ne devait être à Paris que le soir même.

Le premier arrivé est de Leufroy. Il parle révolution comme un autre parlerait spectacles ou courses de chevaux.

— Eh bien! dit-il en entrant à la Vrillière, le petit Arthur est donc ensorcelé? — la princesse nous le livre pieds et poings liés.

— Oui, dit celui-ci d'une voix sombre.

— C'est un joli travail, reprit de Leufroy, et l'association doit une palme de ses plus superbes lauriers à la belle princesse. — Un Savernoy révolutionnaire!

— C'est là ma vengeance, murmura la Vrillière en se frappant la poitrine, comme s'il eût voulu comprimer la tempête que ce nom prononcé soulevait en lui.

— Sais-tu que le marquis Arthur de Savernoy est l'unique héritier du duc de Savernoy, et que le duc a quatre-vingt-deux ans ?

— Que m'importe sa fortune !

— Tout le monde ne pense pas comme toi.

— Ce que je veux, dit la Vrillière en s'animant tout-à-coup, c'est jeter le désordre et l'anarchie dans cette société que je hais ; ce que je veux, c'est rendre honte pour honte à ce Savernoy impitoyable. Voilà près de deux mois que j'attends ; mois stériles que je compte jour par jour, heure par heure ; me disant à chaque journée qui s'écoule : — Sera-ce demain ?... — N'est-ce pas, de Leufroy... il est bien à nous ? — Si d'ici à ce soir il allait nous échapper !.. Si ce vieux duc allait mourir avant !.. — Oh ! ajouta-t-il les dents ser-

rées, le visage frémissant, la haine torture bien cruellement le cœur qui s'est donné à elle. — Que ces conspirateurs sont lents à se mettre à l'œuvre !

— Mais nous avançons à pas de géants au contraire, répliqua de Leufroy ; je suis curieux de voir la figure que fera ton petit marquis à la séance de ce soir.

La Vrillière ne répondit rien. — Il avait sa tête dans ses deux mains et parlait tout bas avec ses pensées.

De Leufroy se mit à réfléchir aussi de son côté, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

Et quelques instants après, sans transition aucune, il dit à la Vrillière:

— Ma foi ! tu as la meilleure raison d'être républicain.

Évidemment c'était la fin ou la conclusion de ses réflexions muettes.

La Vrillière ne fit pas un mouvement. — De Leufroy continua :

— Faustin est républicain par ambition, par amour du bruit, du scandale et par espérance d'un avenir inconnu qu'il espère pétrir à sa guise ; — Vauthier, parce que ce serait le règne de la canaille, qu'il a tout à y gagner, rien à y perdre ; — moi, parce que je m'ennuie et que j'ai extrême lassitude de ce qui est.

La Vrillière, cette fois, leva la tête.

— Tu ne me parlais pas ainsi il y a deux mois ; — ils étaient tous, selon toi, de vrais patriotes, d'austères puritains.

— Autre temps, autres mœurs, répondit de Leufroy en souriant légèrement. — Tu étais pour nous alors un étranger ; je venais chez toi habillé et parfumé ; maintenant tu es des nôtres, pourquoi se donner la peine de mentir entre soi ? — Vrai-

ment, ils m'amusent au dernier point avec leur rôle qu'ils se croyent obligés de jouer éternellement ; supposent-ils donc tromper quelqu'un avec leurs grandes protestations ? — Qu'ils gardent cela pour le jour où ils feront des proclamations ; — à la bonne heure !

— Au moins, tu es franc !

— Je sais aussi bien mentir qu'eux tous, quand je veux m'en donner la peine. — J'ai appris par cœur mon vocabulaire républicain. — Tiens, ils doivent venir dans un instant ; quand nous aurons fini les affaires sérieuses, je te donnerai cette petite comédie.

— Laquelle ?

— De leur dire qu'ils ne sont pas plus républicains que je ne le suis, ou si tu aimes mieux, que je ne suis pas plus républicain qu'ils ne le sont. — Vauthier est

capable de m'étouffer; c'est un bœuf, mais je me vengerai sur Faustin, c'est un lâche.

— Tu arranges bien tes amis.

— Ils me le rendent avec usure.

— Et que dis-tu de moi aux autres?

— Que tu as autant besoin de nous que nous avons besoin de toi, donc la partie est égale.

— Tu as raison, murmura la Vrillière froidement.

— Le seul qui ait le malheur ou la niaiserie d'être à peu près de bonne foi, reprit de Leufroy, sais-tu qui?

— Nomme-le-moi!

— C'est ce pauvre petit Savernoy, que tu traques comme une bête fauve, et auquel Olympia a fini par faire croire qu'il marchait à la délivrance de grands et réels intérêts sociaux.

— Et toi ?

— Je ne crois pas; par conséquent je suis sûr de ne pas me tromper.

— Tu n'as donc pas d'ambition ?

— L'ambition donne trop de mal et ne rapporte pas assez.

— Et si, comme je l'espère, la République triomphe et renverse la monarchie, que feras-tu alors ?

—Ma foi, je ne sais pas !.. Il est probable que, pour changer, je travaillerai à renverser la République pour rétablir la monarchie.

— De Leufroy, dit la Vrillière en lui frappant sur l'épaule, si jamais je suis chef d'un gouvernement quelconque, je te ferai pendre ou je te ferai couper la tête.

— Tu auras peut-être raison.

Dans le même moment, on annonça M. Faustin.

Il était sombre et préoccupé.

— Tu broies du noir, lui dit de Leufroy en riant.

— Je pense et je réfléchis, répondit Faustin.

— Pardieu ! on fait ces choses-là chez soi.

— C'est que nous allons tenter un coup décisif.

— Cela te chagrine ?

— Ne plaisantons pas, de Leufroy ; ce qui nous amène ici est sérieux.

— Oh ! oui, très-sérieux, dit la Vrillière; il ne faut plus attendre, il ne faut plus temporiser.

— La Vrillière, interrompit de Leufroy, donne-moi un cigare; chez toi, je ne te ferai pas l'impolitesse d'en fumer d'autres que les tiens; cela m'aidera à écouter.

— Dans ce coffret, fit la Vrillière.

— Merci. — Parlez, mon cher Faustin, développez vos sombres réflexions.

— Et Vauthier?

Faustin avait à peine prononcé ces deux mots que la porte s'ouvrit :

Vauthier parut.

Nous n'avons pas encore eu l'occasion de parler à nos lecteurs de ce personnage, car il était occupé à *travailler* en province. — C'est un fort gros homme ; sa tournure est pesante comme sa personne. — Il fronce volontiers les sourcils. — Sa voix est pâteuse et mélodramatique ; il connaît tous les estaminets de Paris et de la France. — Il n'aime que l'eau-de-vie, le vin étant pour les efféminés, et quand la conversation s'anime, il parle avec ses poings. — Il a toujours à la bouche un ou deux jurons fort expressifs et raconte dix fois par jour l'histoire des individus qu'il a estro-

piés, étouffés ou tués. On voit que ce patriote possède des qualités réelles, celles que l'on appelle d'argent comptant.

— Bonjour, les amis, dit-il en entrant et en tendant successivement aux personnes présentes ses mains de taureau. Il paraît que *ça bichera* bientôt ; j'en suis. — D'abord je vous l'ai dit et je vous le répète, la province s'embête.

— Messieurs, dit la Vrillière, notre frère Vauthier vient de vous le dire dans son langage énergique : on s'agite, on murmure. Vous avez vu, tour-à-tour, les délégués du Jura, de la Franche-Comté, du Midi, de l'Alsace, tous demandent une résolution prompte, positive. L'Italie, l'Allemage, la Suisse sont prêtes à répondre au signal ; mais il faut que la première étincelle parte de Paris. — Le temps

est passé des incertitudes et des hésitations.

— Bravo ! Barasson, dit Vauthier, tu parles comme un bijou. — A l'œuvre ! et cette fois pas de demi-mesures, pas d'émeutes à la guimauve. Ne mordons pas cette société qui se pavane à la cheville comme de petits roquets, mais au cou comme un serpent ou un loup ; c'est là qu'est la carotide. — Il nous faut notre bataille de poudre et de sang.

Et le frère Vauthier, qui avait prononcé à la manière des Hercules cette aimable allocution, tira de sa poche une grosse pipe représentant un chien rongeant un os, et l'alluma fort tranquillement.

Faustin s'était levé.

Faustin était le harangueur de la foule, car il avait le verbe haut et éclatant.

Au moment d'engager l'action, il hésitait comme toujours, il craignait une lutte inégale, et s'il faut dire le mot, il avait peur de compromettre inutilement sa position. — Très-fort pour les décisions vigoureuses quand il les sentait éloignées, il les redoutait l'heure venue.

— Mes amis, dit-il de cette voix d'un homme qui a l'habitude de la parole, permettez-moi quelques réflexions; elles sont utiles, impérieuses dans ce moment solennel où nous tenons dans nos mains toutes les destinées, les destinées de la France régénérée.

— Faustin va nous faire un discours, murmura Vauthier entre ses dents.

— Citoyens, reprit Faustin se croyant déjà à une tribune conventionnelle, je comprends l'impatience qui vous dévore et bouillonne dans votre sang, je com-

prends ce désir ardent du triomphe de notre cause, mais craignons, par une trop grande précipitation...

— De l'audace! de l'audace! toujours de l'audace! interrompit Vauthier en s'entourant d'un nuage de fumée.

— C'est la lenteur, dit la Vrillière, qui a désorganisé jusqu'à ce jour toutes les sociétés secrètes ; aujourd'hui, nous avons la force, qui nous dit que nous l'aurons demain?

— Faut-il, dit Faustin, vous citer des exemples puisés dans l'antiquité la plus reculée?

— C'est trop loin, dit imperturbablement de Leufroy, nous n'avons pas le temps.

Faustin, à ce qu'il paraît, était habitué aux boutades de Leufroy, car il n'y fit aucune attention.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria-t-il, si je parle ainsi, c'est pour ne pas nous voir aboutir à une échauffourée ridieule, comme tous ces petits complots avortés depuis 1830, et qui n'ont servi qu'à jeter du découragement parmi les nôtres. Les plans qui nous ont été soumis sont audacieux, mais je doute qu'ils soient réalisables.

— En fait de révolutions, dit Vauthier, je le répète, la réussite est dans la hardiesse. — La république n'aime pas voir ses enfants se dorloter; elle veut des bras nus, des cœurs de bronze... Sacrebleu ! il faut en finir. Temporiser, reculer... c'est trahir la patrie. Agissons, agissons.

— Oui ! dit la Vrillière.

De Leufroy fumait fort indolemment étendu dans un grand fauteuil.

Faustin vit bien qu'il resterait seul de son avis.

Il craignait surtout les sorties brusques et énergiques de Vauthier, qui, par son influence sur les masses hurlantes, pouvait lui nuire considérablement dans son parti. — Mais s'il ne possédait pas le courage du lion, en revanche il avait l'astuce et la souplesse du renard, il jugea donc à propos de colorer son discours par quelques élans chaleureux et il s'écria avec un enthousiasme de commande, qui ne lui faisait jamais défaut lorsque l'occasion l'exigeait :

— La république n'a que des enfants dévoués, résolus à mourir pour elle. — Elle est le culte de notre âme, elle est notre amour et notre religion. — Lequel de nous, frères et citoyens, ne serait pas prêt à lui sacrifier fortune, famille, avenir ? —

Puisse le soleil l'éclairer le jour solennel de sa résurrection. — A elle tout ce qu'il y a de sang dans nos veines ! à elle tout ce qu'il y a de feu sacré dans notre âme !...

La Vrillière écoutait froidement. — Les paroles de de Leufroy avaient des échos qui parlaient encore en lui.

Pour de Leufroy, il allumait un second cigare avec un demi-sourire plein de cynisme et d'ironie.

Vauthier seul, par une vieille habitude d'acclamations, chaque fois que l'on prononçait le mot de république, criait :

— Bravo !.. bravo !..

Faustin était lancé ; — pour des hommes habitués à manier la parole, le mot amène le mot ; — la phrase amène la phrase.

— Que nous importe, s'écria-t-il, qu'elle ne nous donne en partage que martyre ou

misère ! cachots et tortures ! — Souffrir pour la république, c'est souffrir pour la liberté ! — Nous autres, patriotes, nous ne venons pas comme ces plats serviteurs de la monarchie, demander honneurs, richesse et puissance, nous demandons la liberté pour tous, l'égalité pour tous!

La phrase était arrondie, la voix éclatante, le geste inspiré, et Faustin comptait beaucoup sur l'effet qu'il devait produire sur le *trio* qui composait son auditoire.

— Ah ça ! dit fort paisiblement de Leufroy au milieu du silence qui succéda à ces paroles, je croyais que nous étions venus ici pour parler de choses sérieuses.

C'était la critique la plus amère qui se pût imaginer de ces professions de foi à huis clos, sans vérité comme sans intérêt.

— De Leufroy, à ce qu'il paraît, ne comprend pas les élans d'un cœur républicain, répliqua Faustin visiblement blessé.

— Ma foi ! non, mon cher, dit de Leufroy sans quitter sa position indolente, parce que je n'y crois pas.

Vautbier le regarda fixement.

— Eh, mon Dieu ! reprit de Leufroy en se levant à moitié cette fois, pourqnoi ces protestations de patriotisme épuré et de puritanisme ? — Les hommes sont les hommes, vous ne changerez rien à leur organisation, — l'abnégation n'est pas dans la nature, — la vérité est la même pour tous. — Que diable ! nous pouvons bien en convenir entre nous, ça ne tire pas à conséquence ; — on a toujours une raison pour être ce qu'on est, on la cache, on

la voile, voilà tout : — cette raison, voulez-vous que je vous le dise tout net, c'est l'intérêt personnel; lorsque par hasard l'intérêt public s'y trouve, tant mieux ! — Moi, je suis républicain pour avoir des émotions; la vie réelle n'en donne plus et les théâtres eux-mêmes ne savent plus en inventer. — Chaque jour ressemble à ce cigare qu'on allume et que l'on fume étendu dans un fauteuil jusqu'à ce qu'il s'éteigne. — Cette vie monotone m'était à charge; elle m'eût mené à l'abrutissement ou au suicide, — je n'aime ni l'un ni l'autre. — Connaître toujours aujourd'hui par hier, demain par aujourd'hui, c'est peut-être très-beau; en fait de gouvernement, on appelle cela le comble de la prospérité, mais c'est d'une régularité accablante et d'une désespérante uniformité.

De Leufroy parlait d'un ton naturel et convaincu.

Tous l'écoutaient avec le plus profond étonnement. — Ce déshabillé de conscience leur paraissait d'un cynisme épouvantable.

Il n'y avait que la Vrillière qui, voyant, grâce à Marini, les visages à travers les masques, souriait de la stupéfaction jouée de ses deux confrères.

— Pardieu ! continua de Leufroy, auquel personne n'avait pensé à répondre un seul mot, j'aime la république à ma manière, comme on aime une femme ; — celui-ci, pour ses yeux, qui sont bleus ou noirs, celui-là, pour ses cheveux, qui sont bruns ou blonds, d'autres pour sa bouche, sa taille ou son pied. — J'aime et demande la république, parce que la république au moins avait ces émotions que je

recherche, et fourmilliait de péripéties et de drames, d'événements tragiques et imprévus; — idole aujourd'hui sur un piédestal, demain condamné sur un échafaud; la vie était brève, on la comptait par heure; aussi on n'avait pas le temps de s'ennuyer. — D'autres seront moins francs que moi et ils habilleront tout cela de grands mots d'affranchissement et de liberté. — Moi, je n'ai pas plus de haine contre les rois que de folles passions pour le peuple. J'aimerais l'empire avec ses batailles glorieuses, son sang répandu sur toutes les parties du globe, s'il n'était pas cent fois plus facile de faire une république comme 93 que de trouver un empereur comme Napoléon. — Voilà ma profession de foi à moi, et je parie cinq cents cigares que pas un de vous n'osera en faire une aussi franche !

Les paroles de Leufroy avaient produit un effet étrange sur chacun des trois personnages, car chacun, malgré soi, avait senti tressaillir la pensée véritable qui se cachait en lui.

Faustin s'attendait si peu à cet acte d'excentricité, qu'il en avait perdu la parole.

— Allons, messieurs et chers citoyens, ajouta de Leufroy en reprenant son ton léger et railleur, je crois que je viens de faire aussi mon petit *speech*; cela m'effraie; si j'allais devenir orateur. — Mon cher Vauthier, permettez-moi d'allumer mon cigare à votre pipe.

— Vous êtes un drôle de républicain! dit Vauthier en hochant la tête d'une manière fort significative.

— Vous trouvez? répliqua de Leufroy; — chacun combat pour son saint.

— La République n'en reconnaît pas, grommela Vauthier.

— Que l'occasion vienne, mon cher Vauthier, et je vous prouverai que je fais ma partie comme un autre.

Dans le même moment, une petite sonnette qui était dans un des angles de la pièce où l'on se trouvait s'agita légèrement.

— Messieurs, dit la Vrillière, quelqu'un vient de sonner à la porte d'entrée ; parlez bas.

Quelques minutes après on frappa à la porte.

La Vrillière alla ouvrir en disant :

— Ce ne peut être que Marini.

En effet c'était l'Italien, la cheville ouvrière de l'association, l'inépuisable comédien qui prenait tous les costumes et empruntait toutes les voix. — Son arrivée

changea la scène et donna un autre tour à la conversation.

Marini était porteur de trois plans d'insurrection très-détaillés.

L'un était la reproduction, à quelques modifications près, de celui proposé par un nommé Callès, fabricant de cordons de soie à Lyon, et qui consistait tout simplement en ceci :

« Aux fêtes de juillet, pendant que les autorités civiles et militaires seraient à la Cathédrale pour entendre la messe commémorative des victimes, prendre tous les forts par un coup de main, amener aussitôt des canons bourrés de mitraille sur un plateau découvrant le portail de l'église, attendre la fin de l'office, et au moment de la sortie des autorités, mettre alors le feu aux canons et hacher en pièces tous

les chefs civils et militaires, — ce devait être le signal de l'insurrection. »

Et il s'est trouvé des hommes, des monstres hideux, de lâches assassins capables de combiner froidement une aussi odieuse, une aussi épouvantable boucherie !

Le plan dont nous voulons parler s'était inspiré de celui-là.

Il s'agissait d'attendre un jour de réception ; et là, le soir, quand toute la famille royale aurait été réunie dans les salons, mettre le feu à la fois à plusieurs parties des bâtiments et faire sauter les Tuileries au moyen de barils de poudre cachés dans des voitures et traînés dans les salles du rez-de-chaussée pendant le premier tumulte de l'incendie.

On voit que l'inventeur de ce projet ne le cédait en rien à son honorable confrère

de Lyon ; tous deux pouvaient se donner la main.

Et nous n'inventons pas ici ! — remuez tous les lambeaux, oubliés maintenant, des *sociétés secrètes*, et vous trouverez à chacun de leurs pas ces projets de sang, vous y trouverez le meurtre et le pillage érigés en principe, vous y trouverez l'assassinat élevé à la hauteur d'une vertu civique. — Il ne manquait à ces hommes que les ongles et le cœur pour être des bêtes féroces. — Ce qui a sauvé et ce qui sauvera éternellement la société, c'est que la lâcheté la plus vile court dans le sang de ces immondes scélérats.

Les deux autres projets moins compliqués procédaient par l'assassinat du roi, oubliant que la Providence avait déjà sept fois écarté de cette tête auguste les coups

des meurtriers, et sauvé notre histoire d'une tache ineffaçable.

Dans la fange empoisonnée des égouts révolutionnaires ne trouve-t-on pas toujours des fanatiques comme Alibaud, des monstres comme Fieschi , des insensés comme Darmès et Quenisset?

Marini expliquait toutes les combinaisons de ces différents projets avec la scrupuleuse exactitude d'un architecte qui détaille le plan d'une maison.

La Vrillière était épouvanté, il écoutait avec frayeur.

Devant lui se déroulaient avec impudeur des tableaux monstrueux ; il connaissait déjà l'immoralité cachée de ces hommes, leur nature corrompue, leur dégradation morale, leurs rivalités haineuses. — Il voyait maintenant le crime froidement médité. — Ne devait-il pas se dire

alors que c'était une œuvre insensée de vouloir traîner au combat contre la France véritable, contre la France laborieuse, probe et honnête toutes ces turpitudes et toutes ces misères ramassées pêle-mêle dans la lie des carrefours et dans les cloaques les plus impurs? — Mais les cris de sa haine et de sa vengeance assourdissaient les dernières hésitations de sa pensée, et il marchait les yeux fermés dans le précipice où toutes deux le poussaient inexorablement.

Le jour commençait à baisser quand ils se séparèrent.

— A ce soir, dirent-ils tout bas.

Faustin alla chez Olympia.

De Leufroy, au club.

Vauthier, à l'estaminet.

La Vrillière resta chez lui, enfermé avec Marini.

LE TRIBUNAL SECRET.

XXVIII.

Toute la journée avait été pluvieuse et sombre, aussi la nuit qui succéda fut noire et épaisse ; de gros nuages couraient dans le ciel et laissaient échapper par intervalles de larges gouttes de pluie qui

tombaient sur les pavés avec un bruit lugubre et monotone. — Les passants attardés rentraient chez eux d'un pas précipité, et l'on entendait le vent siffler par raffales violentes entre les cheminées, dont parfois des débris, arrachés par la violence de la bourrasque, roulaient le long des toits, et de là sur le sol avec un fracas effroyable.

C'était bien une nuit de conspirateurs, une de ces nuits pesantes qui semblent porter avec elles le pronostic de quelque événement sinistre.

Quand on a dépassé la barrière d'Enfer, en tournant vers le boulevard, il y a plusieurs ruelles dans lesquelles, à cette époque, se trouvaient deux ou trois maisons en démolition, véritable refuge de bandits et de hanteurs de tapis-franc. — C'était dans une de ces ruelles que le marchand de vins de la rue Saint-Victor avait loué

un cellier, et c'est là, comme nous l'avons dit, que devait se réunir le Tribunal invisible de l'*Alphabet révolutionnaire.*

Neuf heures étaient sonnées, et celui que la curiosité ou le hasard eût poussé dans le voisinage de ces ruelles, eût pu voir arriver des hommes qui s'arrêtaient, regardaient prudemment à droite et à gauche, puis continuaient leur route au milieu de la boue et des flaques d'eau qui encombraient ces endroits inhabités.

Chacun de ces hommes s'approchait et faisait entendre un sifflement léger ; — alors en attachant ses yeux dans l'obscurité sur un point fixe, on eût pu entrevoir comme un corps opaque se remuer dans l'ombre, puis disparaître. — Un instant après, celui qui avait fait entendre le sifflement était rejoint par un autre homme qui lui frappait sur l'épaule et at-

tendait immobile et muet le mot de passe et le signe de ralliement; puis, tous deux s'engageaient au milieu des débris que la pluie avait rendus humides et glissants.

On ne pouvait arriver au cellier qu'en passant par cinq ou six caveaux appartenant à la maison en démolition. Chacun de ces caveaux avait été inégalement percé pour donner passage à un homme et, à chacune des ouvertures un frère veillait, une lanterne sourde d'une main, un couteau de l'autre. — Les *sentinelles* affectées à ces postes importants avaient les plus hideuses figures qui se puissent rencontrer, barricadeurs de métier, galériens en rupture de ban, tous s'étaient rendus méconnaissables par des tatouages de différentes sortes. — Il fallait alors répéter le mot de passe et répondre à une interrogation aussi laconique que menaçante.

Alors le féroce Cerbère livrait passage avec ces mots : — *Marchez, frère.*

Ainsi de toutes jusquà la dernière.

On voit que les précautions ne manquaient pas et que la mise en scène avait été ordonnée avec un soin extrême pour frapper de terreur les esprits faibles et indécis.

Un peu avant la barrière, un petit coupé s'arrêta.

De cette voiture descendit un jeune homme. Il sauta lestement à terre et referna la portière ; alors une main de femme, main blanche et effilée, se tendit vers lui, et une voix bien douce lui dit :

— Mon âme est avec vous !. .

Celui-ci appuya avec amour ses deux lèvres sur cette main, fit un dernier signe d'adieu et disparut bientôt dans l'obscurité.

Le vent, qui dans ce moment soufflait avec violence, ne permit pas d'entendre longtemps le bruit de ses pas sur le pavé.

La femme qui était dans la voiture pencha la tête en dehors de la portière et écouta.

De grosses gouttes de pluie tombaient, elle dit un mot au cocher qui tourna sur la gauche et partit au grand trot d'un cheval vigoureux; mais à cent pas plus loin, il s'arrêta de nouveau, et la femme descendit.

Le jeune homme, en s'éloignant, avait traversé la barrière, puis avait compté sept maisons sur la gauche et s'était arrêté en murmurant, à voix bien basse :

— C'est là !

Quelques instants s'étaient à peine écoulés qu'un homme qu'il n'avait vu ni entendu venir, le toucha doucement sur l'é-

paule et prononça un mot à son oreille.

Le jeune homme répondit aussitôt.

Le nouveau venu lui fit signe de le suivre, et alors tous deux s'enfoncèrent dans une des ruelles, comme avaient fait ceux qui les avaient précédés. Les mêmes formalités que celles employées pour les premiers arrivés présidaient à leur introction.

Le cellier avait été divisé en deux parties : — celle où siégait le Tribunal révolutionnaire, celle où se tenaient préalablement les membres qui devaient être introduits.

La salle du Tribunal mérite seule d'être décrite.

Des traverses en bois, posées sur deux escabeaux, formaient les siéges ; des lampes appendues au plafond éclairaient de leurs lueurs vacillantes ce vaste caveau

dont les pierres étaient noircies par la fumée qui sortait de leur flamme inégale. Au fond de la salle, une sorte d'estrade avait été élevée pour les membres du haut Tribunal, et derrière eux, sur une toile noire, fixée au mur par de gros clous, ces mots écrits en blanc :

Vive la République ! Meurent les tyrans !

Au-dessous, on avait dessiné des ossements et une tête de mort.

Au-dessous de la tête de mort, cette phrase de l'un des héros de 93.

« ON NE JUGE PAS UN ROI : ON LE TUE ! »
(BILLAUD-VARENNES.)

Le Tribunal révolutionnaire invisible était composé de cinq membres ; chacun avait un masque noir qui lui cachait le visage, et une longue et large robe de même couleur pardessus ses vêtements.

Près de l'estrade et debout se tenait un personnage de petite taille également masqué et vêtu de noir.

Un des membres du Tribunal se pencha vers ce personnage et lui dit quelques mots tout bas. — Celui-ci répondit par un signe de tête affirmatif.

Sur une table couverte d'un tapis noir, plusieurs urnes avaient été posées; devant la table, deux hommes étaient assis, entièrement masqués et vêtus de robes comme les autres. — Ces deux personnes prenaient des notes en chiffres.

La séance extraordinaire à laquelle un certain nombre de membres choisis parmi les meilleurs avaient été convoqués, devait être précédée de la réception de trois nouveaux frères qui avaient été appelés à prêter le serment de mort qui les liait à l'association.

Ce n'était pas sans une intention marquée que ces trois personnes avaient été réunies le même jour pour prononcer à côté l'une de l'autre le même serment.

Si les chefs supérieurs en avaient ordonné ainsi, c'était pour que la présence de l'une donnât force et courage à l'autre, et la volonté de Dieu, qui est partout, l'avait permis comme le plus grave et le plus triste enseignement.

Car ces trois personnes, c'étaient Arthur de Savernoy, Mathias et Dominique.

Le fatal entraînement du cœur y avait poussé le premier.

La paresse et l'oisiveté y avaient conduit le second.

La misère y avait entraîné le troisième.

La trahison et le crime avaient frappé au seuil des trois cœurs honnêtes et y

avaient glissé le poison mortel de la corruption.

Tous les trois avaient les yeux bandés : — trois hommes tenant chacun un couteau à la main étaient placés à côté de chacun des récipiendaires.

Le marquis Arthur de Savernoy devait prêter serment le premier.

Au moment où le président allait commencer son interrogatoire, la personne debout près de l'estrade quitta sa place, et sans être entendue d'Arthur de Savernoy, tant elle marchait avec précaution, alla se placer à deux pas derrière lui. — Là, elle reprit son immobilité silencieuse.

— Citoyen, dit le président au néophyte, le Tribunal ne te demande pas ton nom ; il le sait comme il sait toute chose qu'il veut savoir. Jamais un nom ne doit

être prononcé dans cette enceinte, sous peine de mort. — Ton âge?

— Vingt-et-un ans.

— Ta profession?

— Je n'en ai aucune.

— Tu sais l'engagement que tu viens de contracter?

— Je le sais.

A peine celui auquel ces questions avaient été faites eut-il prononcé ces quelques mots, que les deux autres, dont les yeux étaient également bandés, se penchèrent à la fois avec un tressaillement involontaire; car tous deux venaient de reconnaître la voix qui avait parlé, et ils murmurèrent avec une profonde stupéfaction :

— C'est Arthur de Savernoy!

Mathias s'était rapproché insensible-

ment, il toucha le bras d'Arthur, et lui dit à voix basse :

— Je suis là... Mathias.

Celui qui était assis devant la table se leva.

— Citoyen, dit-il, je vais te dire les réponses que tu dois faire, et tu les répèteras après moi.

Le président continua :

« — Tu jures de ne révéler à personne ce que tu auras vu ou entendu ici? »

— Je le jure.

« — Si tu manquais à ce serment? »

L'homme masqué dit à mi-voix :

« — Que ce couteau qui est suspendu sur ma tête et que je ne vois pas, soit plongé trois fois dans ma poitrine. »

Le récipiendaire répéta la phrase d'une voix claire et accentuée.

« — Que penses-tu de la royauté et des rois ? »

« —Que la royauté est exécrable et que les rois sont aussi funestes pour l'espèce humaine que les tigres, pour les autres animaux. »

Celui qui devait répéter cette phrase garda un instant le silence.

—Citoyen, dit un des membres du Tribunal, d'une voix rude, cette réponse est écrite dans nos statuts et tu dois la répéter.

Alors la personne masquée qui s'était placée derrière Arthur, s'approcha doucement du jeune homme et lui glissa rapidement ces mots à l'oreille :

— Arthur !... Arthur !...

Les membres du Tribunal, attentifs et silencieux regardaient.

Le jeune homme eut un tressaillement

qui lui parcourut le corps, et son visage pâle s'empourpra subitement.

— Elle !... elle ici !... murmura-t-il d'une voix comprimée en serrant étroitement la main qui avait touché la sienne.

Et passant brusquement la main sur son front, comme s'il eût volu en chasser les pensées qui l'obsédaient, il répéta d'une voix ferme les paroles que l'homme masqué avait prononcées devant lui.

— Dieu du ciel !... dit Dominique en lui-même ; le marquis Arthur de Savernoy ose répéter de semblables paroles !...

L'interrogatoire continua :

« — Pour quel gouvernement es-tu prêt à donner ta vie ?

L'homme masqué répondit :

« — Pour le gouvernement du peuple par lui-même ; c'est-à-dire pour la République. »

Arthur répéta les mêmes paroles.

« — Maintenant écoute moi, reprit le président du Tribunal qui lisait sur un formulaire, — les principes que tu viens d'énoncer sont les seuls justes, les seuls qui puissent faire marcher l'humanité vers le but qui lui est fixé ; mais nos ennemis sont nombreux et puissants, ils ont à leur disposition toutes les forces sociales. »

— L'erreur a des prosélytes, répondit fièrement Arthur ; mais la vérité a pour elle l'avenir.

Le président continua :

« — Nous, républicains, notre nom est proscrit, nous n'avons que notre courage et notre bon droit. — Toi, qui viens à nous, réfléchis ; un bandeau est encore sur tes yeux ; avant qu'il ne tombe, il est encore temps de peser tous les dangers

auxquels tu te voues en entrant dans nos rangs. »

— J'ai réfléchi, j'ai pesé, interrompit encore une fois fièrement Arthur, sans attendre que l'homme masqué lui dictât sa réponse.

« — Le sacrifice de ta vie, la perte de ta liberté, la mort peut-être; es-tu décidé à les braver? »

Maintenant qu'on le plaçait en face de la misère, de la mort et des cachots, Arthur sentait toute son énergie se réveiller et se retremper dans l'enthousiasme fougueux et aveugle de sa jeunesse.

— J'y suis résolu, dit-il d'une voix haute en redressant la tête.

— Oh! Arthur!... Arthur!... dit tout bas la même voix qui tout-à-l'heure avait ranimé son courage chancelant, — que ton front est noble et fier, quand tu le

relèves ainsi !... Que tu es beau, mon Arthur !...

Le visage du jeune homme eut un rayonnement subit.

— Olympia, je t'aime... répondit-il tout bas, et j'attends.

Celui qui présidait le Tribunal et qui avait interrogé Arthur était toujours debout.

On voyait à travers les trous de son masque étinceler ses yeux, qui ne quittaient le formulaire que pour se fixer sur le visage du jeune Savernoy.

« — Ta réponse nous est la preuve de ton énergie, reprit-il ; lève la main, citoyen, et prête le serment suivant :

« Au nom de la République sainte et inviolable, je jure haine éternelle à tous les rois, à tous les oppresseurs de l'humanité ; — je jure dévouement absolu au

peuple, fraternité à tous les hommes ; — je jure de punir les traîtres ; — je jure de donner ma vie, de monter même sur l'échafaud, si ce sacrifice est nécessaire, pour amener le règne de la souveraineté du peuple et de l'égalité. »

Arthur répéta les mêmes paroles que prononçait à son oreille l'homme masqué.

Il y eut un instant de silence.

Le président, dont la voix s'animait à mesure qu'il parlait, continua :

« Je jure de poursuivre les ennemis de la République, quelque forme qu'ils puissent prendre, de les poursuivre par le fer, par le feu ; je jure de me dépouiller de mes biens, de ma fortune, de quitter femme, enfants, famille, et de descendre dans la rue combattre au premier signal ; je jure obéissance inviolable au Tribunal suprême, quels que soient ses ordres. —

S'il est un traître parmi nous, et que mon nom soit désigné pour le frapper, je jure de le poursuivre et de l'atteindre sur quelque terre qu'il puisse se réfugier, fût-ce mon meilleur ami, fût-ce mon frère, fût-ce mon père ! » Jure... jure...

Après même que le président eut cessé de parler, il semblait que les échos du souterrain répétaient encore ce sinistre et terrible serment.

Mathias, les bras croisés, était immobile, et attendait son tour.

Dominique avait de grosses gouttes de sueur qui coulaient le long de ses tempes.

— Seigneur ! Seigneur ! murmurait-il du fond de sa conscience, faites donc crouler sur nos têtes les pierres de cette maison maudite, et ensevelissez-nous sous ses débris !...

— Jure... jure... répéta la voix stridente du président.

— Je le jure, dit Arthur.

— Prends dans ta main ce poignard que l'on vient de placer devant toi, et répète avec moi :

« Si je viole mon serment, si je révèle jamais à qui que ce soit les mystères du *Tribunal révolutionnaire invisible*, que je sois voué à l'exécration de tout ce qui porte un cœur patriote, et que maudit soit le seuil que je toucherais de mes pieds, maudite la main qui se tendrait vers moi ; que je sois puni de la mort des traîtres, que je sois percé de ce poignard, moi, ma femme et mes enfants. »

Arthur prit le poignard d'une main ferme, et répéta sans trembler cet effroyable mystère.

— Olympia... murmura-t-il tout bas, es-tu contente de moi ?

— Oui, oui, mon Arthur !...

— Citoyen, dit le président qui avait dans le timbre de la voix quelque chose de plus sinistre même encore que n'en portaient en elles les paroles qu'il avait prononcées, la Société reçoit ton serment ; maintenant tu fais partie de l'Association : travaille avec nous à l'affranchissement du peuple. — Ton nom ne sera point et ne doit point être prononcé parmi nous. — Voici ton numéro d'inscription et celui du groupe dont tu fais partie. — 2e groupe, no 3. — Tu dois te pourvoir d'armes et de munitions, afin d'être prêt au premier signal. —Frères, qui accompagnez le récipiendaire, ôtez le bandeau qui est sur ses yeux.

Arthur, un moment ébloui, resta les

yeux fixes; puis ses regards cherchèrent avec avidité parmi les personnes laquelle pouvait être Olympia.

Elle avait disparu avant que le bandeau ne fût tombé de ses yeux.

Alors le jeune marquis de Savernoy regarda lentement cette salle d'un aspect à la fois sombre et hideux, pendant que la voix de celui qui l'avait interrogé lui disait avec une expression de voix satanique :

— Salut, frère, salut !...

Arthur, sans se rendre compte de ce qu'il éprouvait, se sentit froid jusqu'au cœur.

C'est que celui qui avait parlé ainsi s'appelait la Vrillière.

C'est qu'enfin le démon avait accompli son œuvre; il avait entendu le petit-fils du duc de Savernoy prononcer cet exécra-

ble serment qui foulait aux pieds son origine et reniait le glorieux passé de sa famille, et il lui avait attaché lui-même aux pieds le boulet de son déshonneur.

L'homme masqué, qui était assis devant la table et n'avait cessé d'écrire, présenta au nouveau frère une feuille de papier.

— Voici, citoyen, lui dit-il, le procès-verbal exact de ton interrogatoire et de tes réponses; signe au bas ton nom, en le faisant précéder de ces mots : « *Je le jure.* »

Sur la table où il posa le papier, il y avait deux poignards en croix.

— Ces deux poignards, dit l'homme masqué en les montrant du doigt, ont frappé à mort deux traîtres.

Arthur ne tourna même pas la tête du côté de celui qui avait parlé; et, poussant

négligemment de la main les deux poignards, il prit la plume et signa.

— Maintenant, dit l'homme masqué, prends ce masque et cette robe noire que voici. — Tu peux te retirer pour attendre l'heure de la séance dans un endroit désigné.

Arthur de Savernoy mit le masque sur son visage, pendant qu'un des hommes qui l'avaient accompagné et dont la figure était rendue méconnaissable, lui jetait sur les épaules la robe noire, linceul qui enveloppait le rejeton dégénéré d'une noble famille.

Pour rendre hommage à la vérité, nous devons dire que le Tribunal, avec un *tact exquis*, et surtout pour ne pas effaroucher le néophyte qui eût pu lui échapper dans un moment d'indignation, avait omis dans l'interrogatoire d'Arthur de Savernoy les

passages suivants, qu'il est bon de citer ici comme document.

D. — « Ceux qui ont des droits sans en remplir les devoirs, comme font maintenant les aristocrates, font-ils partie du peuple?

R. — « Ils sont pour le corps social ce qu'est un cancer pour le corps humain. — La première condition du retour du corps à la santé, c'est l'extirpation du cancer ; la première condition du retour du corps social à un état juste, est l'anéantissement de l'aristocratie au moyen d'un pouvoir révolutionnaire sans limites. — Haine implacable à l'aristocratie!... »

Le Tribunal révolutionnaire invisible savait faire plier l'inviolabilité des statuts selon l'exigence des circonstances.

L'interrogatoire de Mathias fut le même que celui d'Arthur.

Seulement, comme il ne s'y attachait aucune pensée importante, cet interrogatoire fut beaucoup plus rapide. — Mathias, en écoutant Arthur, avait appris sa leçon et la répétait sans hésitation.

Dominique resta seul.

Quand un des deux hommes qui l'accompagnaient lui dit de se placer devant le Tribunal, il sentit la rougeur de la honte monter sur ses joues et sa langue se glacer dans son palais; il mit ses deux mains sur ses moustaches grises, comme s'il eût voulu les empêcher d'entendre les paroles infâmes qui allaient lui être adressées.

Alors revinrent à la pensée du vieux soldat la scène terrible qui s'était passée entre lui et le major Lipardeau, les menaces impitoyables de cet homme, et ce poignard inexorable qui pouvait at-

teindre jusqu'au cœur de sa fille chérie.

Pendant le court moment de silence qui se passa entre la sortie de Mathias et de son interrogatoire, Dominique sentit son cœur bondir et crier en lui, et il fut sur le point d'arracher son bandeau et de dire à ceux qui allaient l'interroger :

— Je ne ferai pas cet épouvantable serment !...

Mais aussitôt il revoyait devant ses yeux le fatal papier au bas duquel était sa signature, et il lui semblait entendre encore retentir à ses oreilles ces paroles que le major lui avait laissées pour adieu :

« Vous calomniez Dominique ; jamais il
» ne renie ce qu'il a signé, — fût-ce son ar-
» rêt de mort. Il sait que l'on n'a qu'une
» parole et qu'une foi. »

Tous ces spectres sanglants ou hideux du passé et de l'avenir se dressèrent de-

vant lui en une seconde et firent retomber le long de son corps ses mains prêtes à arracher son bandeau.

— Oh !... murmura-t-il en lui-même, de cette voix désespérée qui a un écho jusque dans les fibres les plus intimes de notre cœur, quelle odieuse machination !.. Fasse le ciel que je ne te rencontre jamais, major Lipardeau !..

Et désormais, décidé à tout pour épargner son enfant, il se plaça devant le Tribunal la tête haute et ferme.

— Citoyen, dit un des membres du Tribunal, qui avait remplacé le président pour ce troisième interrogatoire, nous avons devant les yeux un papier au bas duquel est ta signature ; le Tribunal croit devoir t'en donner lecture.

Dominique avait la conviction que l'homme qui avait si lâchement abusé de

lui était là ; — aussi, imposant silence à la tempête de son cœur, il écouta, cherchant, à défaut des yeux, à reconnaître par la voix.

Celui qui avait commencé l'interrogatoire prit le papier et lut :

« Je soussigné m'enrôle volontairement dans la société des frères et amis de l'*Alphabet révolutionnaire* pour frapper le tyran et foudroyer nos lâches oppresseurs ; je jure d'être prêt à combattre jusqu'à la mort, au premier signal, et de quitter pour cela femme et enfants. »

Dominique écoutait retenant son haleine, étudiant jusqu'aux moindres intonations et interrogeant par la pensée le deuil récent de ses souvenirs.

— Non !... non !... murmura-t-il tout bas, ce n'est pas lui...

La voix qui lisait continua :

« Je jure de ne révéler à personne, pas même à mes plus proches parents, ce qui se dira ou fera parmi nous. — Ce serment, que je renouvellerai devant le Tribunal invisible et révolutionnaire, est sacré ; si je le viole jamais, que je sois en exécration à tous, poursuivi dans ma personne, dans celle de toute ma famille, par le fer, le poison et le feu.

» *Signé de mon plein gré.* »

Le vieux soldat avait écouté avec une attention douloureuse et résignée la lecture de ce papier, dont chaque ligne, chaque mot, était une tache de honte ou une goutte de sang.

L'homme avait cessé de parler.

— Cette voix, cependant... se dit Dominique, ne m'est pas inconnue... Il me semble... Oh !...

Cette interrogation de sa pensée à ses souvenirs fut interrompue par la même voix qui reprit :

— Ce nom, signé au bas de cet écrit, et que nos statuts nous défendent de prononcer ici, c'est bien le tien ?

— Oui, répondit Dominique d'une voix sourde.

— Ces mots : *Signé de mon plein gré*, sont bien de ton écriture?

Les lèvres de Dominique frémirent ; — ses dents serrées grincèrent les unes contre les autres.

— Oui, dit-il enfin d'une voix basse.

— Citoyen, continua l'interrogateur, cet écrit dit plus que toutes les réponses que tu pourrais faire à nos questions; dès aujourd'hui, prends donc rang parmi nous; prends ta part de notre haine, et souviens-toi qu'à nos yeux les pusillanimes

et les indécis sont des traîtres, et que ce fer que tu tiens à la main irait te chercher toi et les tiens jusqu'aux limites du monde; souviens-toi que tu dois obéissance aveugle au Tribunal, et que toute infraction est punie de mort : tu appartiens à la Société sous les numéros d'inscription : — 11e groupe, n° 4. — Maintenant que l'on détache son bandeau.

— Cette voix!.. cette voix!.. murmurait Dominique, pendant que l'on détachait le bandeau qu'il avait devant les yeux, — où donc... l'ai-je entendue?... ce n'est pas celle de Lipardeau... mais...

A peine ses yeux furent-ils rendus à la lumière, qu'il parcourut d'un regard rapide et investigateur tous ces visages noirs et immobiles qui étaient devant lui.

Un grand silence régnait.

— Cependant... se dit-il tout-à-coup

en se frappant le front d'une ses mains, si… je me trompais… si cette voix… était bien…

Son visage était pâle.

Cette sècne, éclairée par les lampes fumeuses suspendues au plafond, avait un aspect lugubre.

Tout-à-coup le vieux soldat fit un mouvement brusque, soudain, et ses deux mains, qu'il tenait convulsivement serrées l'une dans l'autre, vinrent à la fois presser ses tempes brûlantes.

— Mes souvenirs !… murmura-t-il à voix basse.

Le Tribunal était toujours silencieux.

— Oh ! mes souvenirs ! mes souvenirs !.. répétait Dominique.

Le président se leva.

— La séance de réception est levée, dit-il.

Alors l'homme qui accompagnait Dominique, lui présenta, comme on avait fait à Mathias et à Arthur de Savernoy, une robe et un masque noir.

LE SECRET DE LA HONTE.

XXIX.

C'est déjà avec un sentiment de profonde répulsion que nous avons retracé une des scènes mystérieuses des *Sociétés secrètes*. — Elle entrait dans le cadre de cette

histoire et il nous était impossible de la passer sous silence.

Aussi ne ferons-nous pas assister le lecteur à la séance qui suivit la réception des trois nouveaux frères, réception à laquelle les chefs supérieurs de l'association attachaient une grande importance.

Ce fut une tempête déchaînée de protestations démagogiques, de cris furieux, de hurlements de patriotisme, de propositions plus ou moins hideuses tendant toutes à *faire triompher les grands principes d'affranchissement*, — apologie du pillage, de l'incendie, du bouleversement de la société et des plus néfastes jours de 93.

Pouvait-il être autre, le langage de ces hommes habitués de tout temps à vivre des *hasards de la démocratie*. — Là, les natures les plus avilies, les plus basses, les plus souillées marchaient de pair ; la

honte, le crime ou le déshonneur qu'elles traînaient après elles étaient couverts par une absolution générale, et il n'est pas de misérables sans conscience comme sans courage, auxquels il n'ait poussé des idées d'ambition grossière au milieu de ces conciliabules.

Jamais !... jamais le plume de l'écrivain et le cœur de l'honnête homme ne flétriront assez dans leur indignation ces menées fratricides, qui montaient le crime sur un pavois et rêvaient la destruction de la société.

On parla du triomphe prochain et inévitable de la Cause, du renversement de la royauté, et du déploiement sans limites de la pensée purement démocratique.

On déclara séance tenante et par acclamation, que les biens des ministres de Louis-Philippe et ceux des membres des

deux chambres qui composaient l'infâme majorité seraient confisqués au profit de l'État et considérés comme propriétés nationales; — on daigna bien, il est vrai, (et grâces en soient rendues aux âmes compatissantes de cette société) allouer une indemnité de *deux francs cinquante centimes par jour* pour subvenir à leurs besoins, — cette somme devait leur être payée par jour, disaient-ils, à la *chambre noire* de l'hôtel des Postes; — tout parent ou ami reconnu leur donner de l'argent serait déclaré traître à la patrie et puni de mort.

Une autre décision portait qu'un organe du peuple serait institué et délivré gratuitement.

Les journaux rétrogrades devaient être fusillés immédiatement (1).

(1) Historique et textuel.

L'on s'en rapportait au dévouement éclairé du Tribunal pour *transmettre la lumière* sur tous les points de l'Europe où s'étendait le vaste réseau révolutionnaire.

L'aspect de cette réunion, silencieuse par intervalle, hurlante et désordonnée soudainement, avait quelque chose de sinistre et qui répondait bien au but criminel de l'association.

En dernier lieu il fut arrêté que les membres du *comité supérieur*, formant le Tribunal, aviseraient entre eux aux moyens les plus prompts et les plus efficaces. On remettait en leurs mains la sainte cause de l'indépendance universelle, car leurs frères avaient en eux la confiance la plus absolue.

Les membres du Tribunal s'inclinèrent devant cet hommage rendu à leur patriotisme.

Alors Faustin se leva. — La séance ne pouvait se terminer sans une allocution chaleureuse.

— Soyez calmes, frères, s'écria-t-il, le moment approche ; le trône de la tyrannie va bientôt s'écrouler ; que vos armes soient prêtes, que vos cœurs soient forts et résolus ! Bientôt le signal sera donné, et il retentira d'un bout à l'autre du globe. — A bientôt donc, frères, mais cette fois au grand jour, sous le soleil, et le glaive de la délivrance à la main.

Ces paroles ne pouvaient manquer d'obtenir un succès éclatant ; aussi un hurra forcéné d'acclamations les accueillit, et des vois rauques et avinées entonnèrent en chœur ce refrain d'un poète socialiste :

« De vols, d'assassinats, eût-on l'âme flétrie,
» On redevient sans tache et vierge d'infamie
» Dès qu'on se lave au sang des rois. »

Quand le silence fut à peu près rétabli, le président dit d'une voix solenelle :

— Frères et citoyens, ceux que vous avez chargés de veiller à l'accomplissement de cette grande œuvre à laquelle tous nous travaillons, ont décidé qu'un des membres de cette association serait chargé d'une mission terrible, il est vrai, mais indispensable. — Le but de cette mission est indiqué dans cette enveloppe cachetée; celui qui sera désigné devra seul en prendre connaissance. — Tous les numéros d'inscription que voici vont être placés devant vous dans une urne; j'y ajoute les numéros des trois nouveaux membres qui viennent de prêter serment. — Le sort décidera.

Tous les yeux se portèrent instinctivement sur l'enveloppe fermée par un large cachet noir.

Le secrétaire se leva et montant sur l'estrade, présenta au président une corbeille contenant les numéros d'inscription; celui-ci en se penchant pour y déposer les trois numéros nouveaux, dit rapidement à voix basse au secrétaire :

— Marini, tu sais celui que le sort doit désigner ?

— Certainement, répondit Marini de même.

Ces paroles avaient été dites si bas que personne parmi les assistants ne put les entendre; les masques empêchaient qu'on s'aperçût même du mouvement des lèvres.

Le secrétaire descendit de l'estrade et, au milieu du silence général, ouvrit les urnes et plaça dans chacune d'elles une portion à peu près égale de billets; puis il les remua l'une après l'autre avec une per-

sistance et une impartialité dignes des plus grands éloges.

— Que les urnes restent ouvertes, dit le président, et qu'un des frères présents prenne un numéro dans l'une d'elles, à son choix.

Plusieurs personnes se détachèrent des groupes formés dans les coins de la salle. — Une s'avança, et après un moment d'hésitation, plongea sa main droite dans l'urne du milieu.

Il en tira un numéro plié avec soin et le remit au secrétaire, qui l'ouvrit et lut à haute voix :

Onzième groupe. — Numéro quatre.

Dominique, appuyé contre un des murs, la tête à demi-courbée sur sa poitrine, avait machinalement assisté aux différents épisodes de cette scène, tantôt lugubre, tantôt tumultueuse. — Sa pensée atten-

tive fouillait dans ses souvenirs pour y rechercher la trace de cette voix connue; — tout le passé de sa vie se remuait en foule dans son cerveau.

— J'ai entendu cette voix... disait-il en lui-même, pendant que les démagogues furieux hurlaient leurs chants patriotiques, ou discutaient leurs projets incendiaires.

Son corps seul était avec eux, mais son cœur et son âme semblaient s'en être retirés.

Quand le secrétaire prononça ces chiffres fatals :

Onzième groupe. — Numéro quatre.

Dominique se redressa plutôt par un pressentiment, que par la connaissance de la réalité. — Seulement ces chiffres frappèrent son oreille comme frappe un cri de douleur avant même qu'on ait compris ce qu'ilcache de souffrance.

Le secrétaire répéta une seconde fois :

— Que celui auquel appartient ce numéro d'inscription réponde, dit un des membres du Tribunal.

Dominique fit un mouvement soudain ; car c'était la même voix qui avait parlé encore, celle qu'il lui semblait reconnaître.

— Oh !... dit-il en se frappant le front, cette voix !... cette voix !...

— N'est-ce pas un des nouveaux membres qui viennent de prêter serment ? ajouta le secrétaire en paraissant consulter des notes.

— *Onzième groupe... numéro quatre* !... dit Dominique avec effroi. — C'est moi !

Et il répéta hautement :

— C'est moi.

— Frères, dit le président en s'adressant à tous, l'ordre renfermé sous cette enveloppe cachetée doit être lu, lorsque

le membre chargé de son exécution sera seul avec le Tribunal. — A bientôt, frères, à bientôt !...

Alors les personnes présentes sortirent une à une. — Dominique resta seul en face du Tribunal.

— Ouvre cette enveloppe, et lis l'ordre, lui dit-on.

Dominique prit le papier et brisa lentement le cachet.

A peine eut-il jeté les yeux sur les lignes écrites, qu'il rejeta le papier avec une suprême indignation.

— Horreur !... s'écria-t-il, horreur !

Tous les membres du Tribunal se levèrent à la fois.

La figure du vieux soldat avait une expression superbe, et ses yeux étincelants s'arrêtaient sur chacun des masques, comme s'ils eussent été des visages.

— Suis-je donc ici au milieu d'assassins? dit-il d'une voix tonnante en s'appuyant d'une main sur la table.

— Le Tribunal ordonne et ne rend pas compte de sa conduite, dit une voix.

Dominique se retourna, et bondit comme si un reptile l'eût mordu au talon

— Oh! parle... parle encore, toi! dit-il.

— Savez-vous, s'écria-t-il après un instant de silence, savez-vous ce que contient cet ordre sacrilége? — Mais qui donc êtes-vous, vous qui cachez vos visages pour ordonner le plus lâche, le plus épouvantable des forfaits?... Vous avez donc été élevés avec des tigres et avec des vipères? — Tenez! tenez!... je vous le conseille, prenez garde à moi! — Je suis vieux mais je suis un soldat et vous êtes des lâches!

Il repoussa violemment d'une main la table qui était devant lui.

Au même moment deux hommes masqués le saisirent, chacun d'un côté, et l'arrêtèrent dans son élan.

— Dix contre un seul, s'écria Dominique. Eh bien ! tuez-moi !... tuez-moi !... Dites à ces hommes de me frapper avec leurs couteaux !... Voilà ma poitrine ; ils y trouveront de nobles cicatrices !...

Un des membres se leva froidement.

— Silence, et écoute, dit-il. — Le Tribunal veut bien ne pas se souvenir des paroles que tu viens de prononcer, car ce serait ton arrêt de mort !... La mission de ceux qui veulent sauver la nation est souvent terrible, mais elle est grande. — Que t'avaient fait ceux que tu perçais de la lame de ton sabre ou que tu frappais de la balle de ton fusil? Qu'avaient fait tous ceux dont le sang coulait à flots sur des champs de bataille? — Tu étais soldat, dis-tu, tu mar-

chais quand ton chef te disait : — Marche. — Aujourd'hui que la sainte République, c'est-à-dire la liberté te parle et te dit aussi : — « Marche : » — tu refuses.

— Oui, vous avez raison, dit Dominique tout-à-coup, j'ai eu tort, c'est vrai, en vous parlant ainsi; mais ce que j'ai lu est si effrayant, si épouvantable!... Mettez-moi en face d'un homme, qu'il soit jeune, vigoureux, devant moi vieillard, brisé par l'âge, usé par la maladie, et vous verrez si je tremble, vous verrez si mon visage changera. — Mais ce n'est pas un combat, cela !... c'est un assassinat!... et le plus horrible de tous!... Vous n'y avez pas pensé, messieurs !.... c'est impossible !

Sur un signe du président, le secrétaire qui écoutait, impassible, les cris et les gémissements du vieux Dominique, ouvrit froidement le formulaire et lut :

« D. Que penses-tu de la royauté et des rois ? »

» R. Que la royauté est exécrable, et que les rois sont aussi funestes pour l'espèce humaine que les tigres pour les autres animaux. »

La sueur coulait sur le front dégarni du vieux soldat.

— Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... s'écria-t-il, par quels chemins pénètre-t-on donc au cœur de ces hommes ?...

Le secrétaire continua :

« Les traîtres et les indécis seront punis de mort. »

— Ayez pitié de moi !... suppliait Dominique, écoutez... je vais vous raconter tout ce qui s'est passé. Je suis venu ici, parce que je ne voulais pas que l'on pût dire que je reniais ma signature, que j'é-

tais parjure à ma parole... C'est là tout mon crime!... et pour celui-là je mérite la mort!... Mais souvenez-vous comment on s'y est pris pour m'entraîner. Voyons, vous êtes Tribunal, vous devez être justes, écoutez-moi donc!... Un homme!... oh!... un lâche!... un lâche!... est venu à moi avec des paroles de bonté, de secours et de consolation; à moi qui étais bien malheureux, messieurs, et qui souffrais beaucoup; il m'a parlé, comme m'eût parlé un ami, et puis... c'est bien honteux ce que je vais vous dire là... Après m'avoir contraint de boire, au point de me faire perdre la raison... et ce n'était pas difficile!... il m'a fait signer ce papier... dont j'ignorais le contenu... Regardez la signature, vous verrez que je vous dis la vérité. — Je l'ai prié... je l'ai supplié... il a été sans pitié! .. Il m'a dit que, vous, vous

m'appelleriez lâche, parjure et sans foi !... Oh ! vous ne comprenez pas ce que sont ces mots-là pour un pauvre diable qui n'a que son honneur !... Alors, je suis devenu fou !... Je ne sais pas ce que j'ai dit... je ne sais pas ce que j'ai fait!... mais enfin, je suis venu... me voilà !...

— Tu es venu !... tu as prêté le serment, tu dois obéir.

— Oh ! vous êtes sans pitié !... comme lui, l'a été!... insensé que je suis, de m'adresser à vos cœurs. — Vous n'en avez pas !... Mais montrez-moi donc vos visages !... On ne se cache que pour commettre des crimes !... Savez-vous au moins que c'est bien lâche d'être ainsi masqué ! — Je vous dis que je n'obéirai pas à cet ordre exécrable ! je vous dis qu'il n'y a que des maudits et des galériens qui peuvent vouloir de semblables choses.

— Allez au bagne, à Brest, à Toulon, à la bonne heure, vous trouverez à qui parler... Mais moi, j'attends que vous me tuiez !

La voix du secrétaire reprit, lisant le formulaire des réceptions :

« Je jure obéissance inviolable au Tribunal révolutionnaire, quels que soient ses ordres. »

— Je n'obéirai pas ! tuez-moi !... dit Dominique en se redressant de toute sa hauteur.

Le secrétaire continua.

« Si je viole mon serment que je sois voué à l'exécration de tout ce qui porte un cœur patriote, que maudit soit le seuil que je toucherais de mes pieds, maudite la main qui se tendrait vers moi. — Que je sois puni de la mort des traîtres et percé cent fois par ce poignard, moi, ma famille et mes enfants. »

— Madeleine!... Madeleine!... s'écria Dominique avec un gémissement de désolation. — Oh! les lâches! les lâches!... Une femme! un enfant!... Écoutez : je le jure sur mon âme, sur Dieu auquel je crois et que j'appelle ici à mon aide, si vous le voulez, je n'aurai rien vu... rien entendu... je ne vous connais pas. J'irai... loin... bien loin d'ici, à cent lieues, à deux cents lieues, à mille... où vous voudrez... je ne remettrai jamais les pieds en France.

Le secrétaire l'interrompit encore une fois en lisant :

« S'il est un traître parmi nous, et que mon nom soit désigné pour le frapper, je jure de le poursuivre et de l'atteindre sur quelque terre où il puisse se réfugier, fût-ce mon meilleur ami, fût-ce mon frère, fût-ce mon père. »

Sur un signe, les hommes qui

tenaient Dominique, l'avaient lâché.

— Tu as cinq minutes pour réfléchir, dit le président en se levant et en étendant la main.

— Jamais !... vous dis-je, jamais !

— Et ta fille?... ajouta un des membres en se penchant vers Dominique, elle mourra comme toi...

— Ma fille!... ma fille!...

— Rien... rien... ne pourra la sauver...

Dominique fit un bond.

— Oh ! cette voix!... je la reconnais à présent!... merci ! mon Dieu!... merci !... oui!... oui... c'est bien elle !...

— La mort !... la mort ! pour tous deux ! répéta la même voix.

Dominique était pâle... immobile, les traits bouleversés.

Tout-à-coup, il saisit le bras de celui

qui venait de parler, et, se penchant vers lui, il lui dit d'une voix sourde :

— Est-ce encore cette fois comme espion que vous êtes ici?...

L'homme masqué auquel s'adressaient ces paroles, se rejeta en arrière.

Dominique mit un pied sur l'estrade.

— Tu ne me reconnais donc pas?

— Messieurs, reprit aussitôt l'homme masqué en s'adressant aux autres membres du Tribunal, laissez-moi seul avec cet homme, je veux lui parler... peut-être parviendrai-je à le décider... Allez! messieurs... allez!...

Et, s'approcant de Marini, il lui dit à voix basse :

— Marini, ne t'éloigne pas, j'aurai besoin de toi.

— Je comprends, dit Marini, et je serai là.

Déjà tous les membres du Tribunal étaient sortis; Marini ferma la porte le dernier, en murmurant entre les dents :

Il y a un secret entre lui et Dominique; je tâcherai de le savoir.

Marini et Faustin étaient seuls en face l'un de l'autre.

Le masque que ce dernier avait sur le visage empêchait le soldat de voir la pâleur de ses traits bouleversés.

Il y eut entre eux deux un long moment de silence.

Faustin attendait, car il sentait, que s'il prononçait une seule parole, le tremblement de sa voix le trahirait.

Dominique s'approcha de lui, le front haut, le visage pâle, mais noble.

— N'est-ce pas, dit-il, vous pensiez que ce secret serait éternellement enfoui sous des cadavres et des débris fumants, et que

vous pouviez relever la tête, sans qu'une voix vînt jamais vous dire ce que je vous ai dit : — Espion !.. espion !

— Je ne vous comprends pas, dit Faustin avec un calme affecté.

— Vous ne me comprenez pas !.. nous allons voir !.. Oh ! cela date de loin, il y a quinze ans, en 1832. — La Vendée avait pris les armes ; — c'était un triste temps, et ce sont de cruels souvenirs... bien du sang s'est versé alors... votre voix a réveillé en moi toute cette époque funèbre. — Que de nobles soldats sont morts obscurément dans cette guerre de parti ! vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas ?.. la mémoire d'un homme ne s'efface pas si vite ; vous vous rappelez le massacre du château de M. de la Roberie, la mort de Cathelineau, tué à bout portant, celle du malheureux Bascher ; — comment n'ai-je

pas reconnu votre voix au premier mot que vous avez prononcé! — il me semble que tout cela s'est passé hier; — oh! je n'étais pas alors ce vieillard que la misère et la maladie ont usé. — Vous rappelez-vous le combat du Riaille? celui des Chênes? — Oh! non... non... vous n'y étiez pas, mais en revanche, vous n'avez pas oublié le château de la Penissière? — Allons, la mémoire vous revient, n'est-ce pas?

Faustin, immobile sous son masque, avait écouté ces paroles, dont chacune pénétrait jusqu'à son cœur comme eût fait une lame acérée. — Il ne pouvait plus douter; — ce n'était pas un vague souvenir qui revenait à Dominique, c'était la vérité qui se retraçait à ses yeux.

Toutefois Faustin comprit que la négative était la seule chose possible.

Aussi cherchant à donner à sa voix une expression calme, il répondit :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, je ne suis jamais allé en Vendée.

— Vous n'êtes jamais allé en Vendée !.. s'écria Dominique. — Oh ! menteur ! et lâche !.. à bas ce masque !.. montrez-moi votre visage et répétez ce que vous venez de dire.

Et Dominique s'élançant sur Faustin lui arracha son masque.

Faustin recula d'un pas.

— Misérable ! s'écria-t-il en cherchant convulsivement sous sa robe une arme cachée.

— Tu n'as pas même le cœur qu'il faut pour être un assassin !.. reprit Dominique avec cet ascendant impérieux, cette puissance irrésistible que l'homme fort de sa

conscience et de la vérité prend toujours sur un être avili.

D'ailleurs, de Leufroy avait dit vrai à la Vrillière, Faustin était aussi lâche qu'ambitieux.

Et puis cette apparition soudaine, inattendue qui lui semblait un fantôme sorti de la tombe, avait tué en lui toute force et toute énergie.

— Tu n'as pas été en Vendée !.. répéta Dominique d'une voix frémissante, écoute donc. — C'était le 5 juin, on s'était battu la veille avec acharnement, quarante Vendéens, tous nobles, tous intrépides, tous résolus, avaient fait du château de la Penissière une véritable forteresse, et avaient juré d'y mourir jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre. — A la bonne heure ! c'étaient de braves jeunes gens qui portaient vigoureusement le sabre et le mous-

quet. — Moi, je sais tout cela, car retiré du service depuis longtemps, j'habitais le village voisin où je m'étais marié, et ça me faisait plaisir de les voir si fiers, si audacieux, si noirs de poudre, ça me rappelait mon bon temps, ça me rappelait nos rudes batailles, lorsque tout couverts de poussière, de poudre et de sang, nous traversions un village le sac sur le dos, la baïonnette en avant.

Dominique, malgré lui et par un instinct de sa nature, en retraçant ce souvenir guerrier, avait oublié que Faustin était là ; — mais ses yeux rencontrèrent ce visage blême, et alors il s'arrêta et dit avec un accent de mépris dédaigneux :

— Ah ! je ne me rappelais plus votre présence. — C'était le soir, on parlait d'attaques nocturnes par des pantalons rouges, comme ils disaient alors ; tout-à-

coup voilà que dans la maisonnette que j'habitais et dans la chambre où j'étais, près de ma petite Madeleine au berceau, entre un des Vendéens; — il était tout essoufflé et tout pâle : « Venez, me dit-il, venez ! » Je le suivis sans dire un mot, car son visage était si bouleversé que je craignais quelque affreux malheur. Il me fit entrer dans une salle basse où tous étaient réunis; ils avaient là leurs armes chargées et étaient assis tout autour de la pièce. — Quand j'entrai il se fit un grand silence, et je vis seul debout, au milieu d'eux, un homme dont le visage était si pâle, qu'on eût dit un mort.

Faustin, les dents serrées, le visage livide, écoutait ce récit; — Dominique le tenait haletant sous chacune de ses paroles.

— Il était là, continua-t-il, immobile

comme vous voilà, blême comme vous voilà, et ses membres tremblaient à tel point, qu'on le devinait à ses vêtements; un de ceux qui étaient présents, le plus âgé, se leva : lui était pâle aussi, mais ce n'était pas de la même pâleur : « Vous êtes un ancien soldat, me dit-il. — Oui. — Eh bien ! jugez cet homme. »

Dominique en parlant tendait son bras vers Faustin.

« — Ce qu'il a fait, le voici : — Il est entré dans ce château comme un des nôtres, échappé comme par miracle, nous avait-il dit, à un des derniers combats, il venait nous demander de mourir avec des frères. »

— Oh ! n'est-ce pas? dit Dominique en s'approchant si près de Faustin, que ses vêtements frôlaient sa robe noire, n'est-ce pas que la mémoire vous revient à pré-

sent, et que cet homme, le plus lâche qui se soit jamais rencontré, tremblait bien pendant que le Vendéen parlait ainsi... N'est-ce pas? n'est-ce pas?

Et Dominique secoua le bras de Faustin, dont le regard immobile ne perdit rien de sa fixité. — Si celui-ci n'eût été debout, Dominique aurait pu croire soulever le bras d'un corps mort, tant la main qu'il toucha était glacée.

Il le regarda un instant.

« — Cet homme, continua-t-il de la même voix, nous a dit que sa maison avait été brûlée, et nous lui avons ouvert nos bras, et nous l'avons admis à notre table; — cet homme a menti! il n'est pas un soldat, il n'est pas un gentilhomme, il n'est pas un Vendéen, — il est un espion de nos ennemis! »

Les dents de Faustin claquaient l'une

contre l'autre et son regard, jusque-là immobile, prit une expression impossible à rendre.

Dominique continua :

« — Un espion de nos ennemis ! venu ici pour surprendre nos secrets et nous livrer ; mais la Providence, qui a horreur des lâches et des misérables, a permis que son infamie fût dévoilée. — Quel châtiment mérite cet homme? » — Voilà ce que m'a dit celui des Vendéens qui avait pris la parole. — Est-ce vrai, tout cela, est-ce vrai ?... réponds donc !...

Et le vieux soldat se dressa, menaçant et terrible, devant Faustin, qui courba sa tête en reculant d'épouvante.

Dans cette salle sombre et funèbre, avec ses tentures noires, ses inscriptions sanglantes, son estrade vide et ces urnes renversées sur la table, c'était une scène d'un

caractère lugubre; les pierres des murs semblaient avoir des échos qui répétaient les paroles de Dominique.

Après un instant de silence, il reprit :

« — Si cet homme est un espion, ai-je répondu, il n'y a pas deux manières de le juger : c'est la mort. — « La mort ! » répétèrent à la fois toutes les voix de ceux qui étaient là. — Alors, le même homme qui avait déjà parlé reprit la parole : « — Nous vous avons appelé, reprit-il, parce que nous n'avons pas voulu que la mort même de ce misérable ressemblât à un assassinat. Vous l'avez jugé, c'est bien, il va mourir. » Je vis par un mouvement spontané chacun des assistants prendre son fusil. — L'espion avait écouté sans dire un mot. Quand il vit tous ces regards menaçants attachés sur lui, quand il vit tou-

tes ces mains armées et qu'il entendit ces mots : « Il va mourir !.. » le croiriez-vous ?.. le croiriez-vous ?.. cet homme se jeta à genoux, leva les mains en suppliant et cria : « — Ne me tuez pas ! !... ne me tuez pas ! !... » Tant de lâcheté soulevait le cœur. — « Par pitié, répétait-il, ne me tuez pas ! !.. » Et la voix qui a prononcé ces mots-là, c'est celle qui tout-à-l'heure m'ordonnait le plus épouvantable forfait !... c'est la même !... — Est-ce vrai, tout cela ?.. est-ce vrai ?..

De grosses gouttes de sueur coulaient du front dégarni de Dominique, tant le vieux soldat s'était animé dans ce récit.

— Oui, continua-t-il, c'est celle qui tout-à-l'heure me disait : « Les traîtres sont punis de mort ; » — celle qui me di-

sait : « Ta fille mourra comme toi !... rien ne pourra la sauver ! .. »

Un sourire d'une ironie terrible passa sur les lèvres de Dominique.

— Mais vous ne vous souvenez pas d'avoir été en Vendée, n'est-il pas vrai ? — mais vous ne vous rappelez pas le château de la Penissière ? — mais vous ne savez pas, vous, que toutes les mains qui avaient pris les fusils, les repoussèrent avec mépris, et qu'une voix dit au milieu du silence : « Cet homme déshonorerait la balle qui le tuerait !... Non, il ne mourra pas, mais il portera éternellement la trace de son infamie et de sa lâcheté... On marque les galériens au fer rouge. » — Alors, on le saisit, et il était si tremblant, qu'il n'osait pas même se débattre ; on lui arracha une partie de ses vêtements, et, avec la

pointe d'un poignard rougie au feu, on lui écrivit sur l'épaule : — *Espion.*

— Voyons, s'écria Dominique en s'approchant de Faustin pour lui arracher sa robe, voyons si votre chair aura meilleure mémoire que vous... Espion !... espion !...

Faustin fit un bond en arrière. — De livide qu'elle était, sa figure avait pris une teinte terreuse.

— Oh ! fatalité !.. fatalité !.. murmura-t-il d'une voix sourde.

— Une heure après, dit Dominique d'une voix plus basse, l'espion fut chassé honteusement, et le lendemain il a pu voir le beau château de la Penissière s'écroulant au milieu d'un immense incendie, et il a pu, lui si lâche, apprendre ce qu'était le courage, en voyant ces mêmes jeunes gens combattre, le feu sur la tête, le feu sous les

pieds, et tomber un à un, tandis que des clairons sonnaient leurs dernières fanfares. — Vous vous êtes dit, en regardant ces débris amoncelés : « — Là est mon secret. » Mais vous avez oublié Dieu !.. — Voyons, vous qui parliez en maître tout-à-l'heure, levez donc la tête !

— Eh bien !... dit enfin Faustin, en faisant un pas vers Dominique, où voulez-vous en venir ?

— Je veux, dit Dominique, que vous me rendiez ce papier infâme arraché par trahison, je veux être délivré de ce serment qui me fait horreur, je veux ne plus faire partie de votre hideuse association.

— Pour aller livrer nos secrets? dit Faustin.

— Je ne suis pas un espion, moi ! répondit Dominique avec hauteur et mépris;

— écoutez, je n'ai rien vu, rien entendu, je ne sais rien, j'oublierai même le château de la Penissière, j'oublierai ce souvenir terrible de lâcheté et d'infamie, je ne vous connaîtrai plus; je vous le jure sur ma parole d'honnête homme et de soldat; mais à ce prix seul, entendez-vous, à ce prix seul! — Si vous ne me rendez ce papier à l'instant même, j'apprendrai à ceux que vous appelez vos frères quelle foi ils doivent avoir en l'homme qui a déjà fait le métier d'espion; je leur dirai de regarder l'épaule du galérien de la Vendée!

Faustin lança à Dominique un regard venimeux, ses deux poings se serrèrent convulsivement et un murmure inachevé frissonna sur ses lèvres violettes.

Il passa à plusieurs reprises sa main sur son front, et s'approchant de Dominique :

— Et si je vous rends ce papier ? lui dit-il.

— Je me tairai.

— Vous l'aurez.

— Quand? dit Dominique.

— Demain, répondit Faustin dont le visage avait une expression effrayante.

— Jusqu'à demain alors, je me tairai.

— Vous le jurez?

— Je le jure.

— C'est bien, dit Faustin en ramassant son masque, c'est bien.

— Entre moi et votre association tout est fini.

— Tout est fini.

— Faites-moi sortir d'ici, dit Dominique d'une voix impérieuse.

Faustin alla à une porte, l'ouvrit, fit quelques pas dans un second caveau dont

les pierres étaient humides et suintant, et frappa plusieurs coups qui se répétèrent dans ses longs échos souterrains.

Un homme parut.

Faustin se retourna et vit que Dominique l'avait suivi.

— Reconduisez le *frère*, dit-il à demi-voix à cet homme.

— Demain, répéta Dominique en passant près de lui.

— Demain, répondit celui-ci d'une voix comprimée.

UN CRIME AFFREUX.

XXX.

Aussitôt que le soldat fut sorti, Faustin courut comme un fou à travers les différentes parties du souterrain en appelant :

— Marini ! Marini !

— Me voilà, répondit celui-ci, qui n'était pas si éloigné que Faustin pouvait le supposer.

— Marini, dit Faustin dont les lèvres tremblaient convulsivement, as-tu quelqu'un sur le dévouement et l'énergie duquel tu puisses compter ?

— Toujours.

— Cet homme qui sort d'ici est dangereux !., très-dangereux pour l'association! tu m'entends bien ?

— Dominique! fit Marini d'un air étonné.

— Oui, ce Dominique!... il a refusé d'obéir... Il sait nos secrets, il nous livrera !..

— On ne lui en laissera pas le temps, répliqua froidement l'Italien.

La voix de Faustin baissa encore et devint tremblante.

— Il ne faut pas... Tu comprends, Marini?..

— Il ne faut pas qu'il rentre chez lui ce soir? — Il n'y rentrera pas.

— Tu sens, Marini, que la vie et le salut de tous dépendent...

— Émiliani et... ont été frappés de mort pour avoir hésité...

— Va... va... Marini ; — si ces hommes allaient ne pas le rejoindre.

— Soyez tranquille, ils seront avant lui rue des Postes, répondit flegmatiquement l'Italien, comme s'il se fût agi de la chose la plus naturelle du monde.

Faustin avait la respiration haletante, ses yeux étaient injectés de sang.

C'est qu'il allait peut-être perdre en une nuit, en une heure, en une seconde, l'avenir d'ambition auquel il était si près de toucher; — un mot du soldat Dominique,

et tous s'éloignaient de lui en lui criant avec mépris : tu nous trahissais, espion ! — Cette position qu'il s'était créée à force d'intrigues de toute nature, de mensonges et de déclamations, elle lui échapperait aussi.

— Oh ! dit-il en voyant Marini s'éloigner, pourvu que cet homme meure ce soir, et avec lui son terrible secret !.. — J'aurais dû ne pas le laisser sortir d'ici vivant, et pendant que nous étions seuls ici tous deux, le frapper, le frapper vingt fois s'il l'eût fallu... Il refusait d'obéir aux ordres du Tribunal... J'en avais le droit... Oh ! fou !.. imprudent, qui l'ai ainsi laissé partir... quand il était là... là... dans nos mains.

Et il se frappait le front.

Cet homme ainsi désolé au milieu de ce souterrain, à la lueur blafarde que jetaient

les lampes suspendues au plafond, semblait un envoyé de l'enfer.

Il restait par moments silencieux, et alors on entendait ses dents claquer les unes contre les autres ; puis il se reprenait à parler, et chaque parole sortait de sa poitrine comme un gémissement.

—Après quinze ans passés !.. lorsque je les croyais tous morts sous les ruines amoncelées de ce château, retrouver cet homme !.. et qu'il reconnaisse ma voix pour l'avoir entendue une fois... O fatalité !.. fatalité !..

Tout-à-coup un sourire forcé crispa ses lèvres blémies.

— Et que m'importe après tout !.. demain cet homme n'existera plus... Demain !.. Marini est adroit... résolu ; — il a intérêt aussi à ce que Dominique ne nous échappe pas... et c'est un Italien.

Ces dernières réflexions calmèrent sans doute les inquiétudes mortelles qui bouleversaient toutes ses pensées ; car il était calme, du moins en apparence, lorsqu'il sortit du lieu où s'était tenu le nocturne et mystérieux conciliabule.

Marini n'avait pas perdu de temps ; — il avait trop l'habitude des affaires pour ne pas comprendre combien une seule minute peut être précieuse souvent, et combien, parfois, sa perte est irréparable.

Seulement, Marini était un homme prudent dans toute l'acception du mot. — Certes, il s'occupait activement du présent, mais sans pour cela négliger l'avenir, et Marini avait étudié trop profondément (comme il le disait lui-même) l'organisation humaine et aimait trop surtout les *petits secrets*, pour n'avoir pas trouvé le moyen de connaître celui-là, sûr qu'il

pourrait plus tard en tirer un grand parti, soit en le vendant à la Vrillière, soit en l'exploitant lui-même.

— Je comprends, se disait-il en marchant en compagnie de deux hommes d'élite, choisis avec ce soin minutieux qui le caractérisait ; je conçois que maître Faustin tienne beaucoup à la disparition du sieur Dominique. — Moi aussi, j'y tiens ; car il sait nos secrets et il peut les livrer à la justice... la prudence ne peut jamais nuire. — Que diable ! aussi pourquoi ce soldat s'avise-t-il de faire de la vertu et de l'indignation? Quand donc cessera l'infirmité d'être aussi susceptible sur ces petites nuances de l'esprit humain : on naît millionnaire ou on crève de faim chez soi, sans mot dire.

Pendant qu'il avait avec lui-même ce

petit dialogue intime, il marchait d'un pas rapide.

Un cabriolet qui rentrait chez lui vint à passer. — Il lui fit signe de s'arrêter.

— Ah! ça, vous autres, dit-il, je vous rejoins dans dix minutes; embusquez-vous à l'entrée de la rue des Postes, à partir du numéro 10, et observez jusqu'au numéro 20. — Cest au 19 que doit rentrer l'individu en question; un vieux, avec des moustaches grises, il n'y a pas à se tromper : — travaillez vite et bien; — d'ailleurs, j'y serai moi, avant qu'il ne soit arrivé, selon toute probabilité, — et souvenez-vous que c'est le Tribunal qui l'ordonne, car cet homme est un traître.

— C'est bien! firent les deux hommes à voix basse.

— S'il rentre chez lui vivant, il divul-

guera les secrets de l'association, et nous sommes tous perdus.

— Je te dis qu'on lui fera son affaire.

— Rue des Postes, 19, répéta Marini à voix basse.

Et il sauta dans le cabriolet.

— Au galop, dit-il au cocher ; il y a dix francs pour toi.

— Rue Vieille-du-Temple, n. 4.

— Ça ne va pas être long.

— Et le cocher allongea à son pauvre cheval deux vigoureux coups de fouet ; — celui-ci partit au galop.

Notre Italien avait déjà combiné dans sa tête tout un plan fort ingénieux.

C'était l'homme des précautions, on le sait.

Arrivé rue du Temple, il monta chez lui, s'affubla d'une perruque grise, mit

un cravate blanche, une redingote, un pantalon noir, et prit une canne à pomme d'ivoire. Il eût été impossible à un rentier même du Marais d'avoir une allure plus inoffensive.

Cela fait avec la promptitude d'un homme habitué de longue main à ces sortes de déguisements, il s'enveloppa dans un grand manteau pour que le cocher ne pût s'apercevoir du changement de costume, et repartit dans la direction de la rue des Deux-Portes, toujours au galop du pauvre cheval.

Lorsqu'il fut à quarante pas environ de cette rue, il fit signe au cocher de s'arrêter, lui remit dix francs dans la main, et s'élança hors du cabriolet.

— En v'là un, dit le cocher tout ébahi, qui paie bien et ne demande pas grand' chose. — Il faut croire qu'il est timbré.

— Allons, mon vieil Atalante, dit-il en s'adressant à son cheval, retournons au logis, tu auras ce soir double ration. — En avant, marche ; au pas, si tu veux ; au trot, si tu peux.

Marini avait traversé la rue et rebroussé chemin pour dérouter les observations que le cocher eût pu faire. — Lorsque le cabriolet se fut éloigné, Marini regarda attentivement autour de lui, et après s'être bien assuré, par cette inspection muette, qu'il était seul, il marcha d'un pas rapide vers la rue des Deux-Portes.

Il était temps.

Quelques minutes avant, le soldat Dominique avait tourné la rue. L'Italien s'arrêta tout-à-coup, il lui avait semblé entendre des cris étouffés.

— Les maladroits !.. murmura-t-il en

prêtant l'oreille... pourvu que quelques patrouilles ne passent pas par là.

Dans le même moment, deux hommes arrivèrent de son côté courant au galop. — Il les reconnut à la lueur d'un réverbère qui un instant éclaira leurs visages.

— Ce sont eux! murmura-t-il à voix basse, — Eh bien!.. leur dit-il, quand ils passèrent...

Les hommes effrayés au son de sa voix, firent un bond de côté.

— Que diable! c'est un ami, dit Marini.

Ils s'arêtèrent.

— Il est tombé, dirent-ils.

— Est-il mort?

— Nous avons frappé tous les deux à la fois.

— Et vous ne vous êtes pas assurés?... maladroits!... imprudents!..

— Oh ! il ne doit pas en avoir pour longtemps, répliqua un des hommes; mon couteau est entré jusqu'au manche ; mais nous avons cru entendre des pas, et il s'agissait de ne pas se faire riffler.

— Silence !... fit Marini... il me semble... non... rien. — Allons, il faut moi-même... Partez, vous autres, et allez. Tenez, voici la somme promise ; mais vous avez fait de la mauvaise besogne.

Puis, après avoir de nouveau écouté, il se dirigea vers le n° 19.

— Il n'est pas mort ! dit-il en s'arrêtant et en s'appuyant conte le mur. — Les imbéciles !.. C'est bien la peine de choisir des gens du métier... Mais il va tout dire... tout révéler... Voilà du sang... c'est là

Et, le corps penché, se soutenant d'une main contre les maisons, il suivit la trace

sanglante que Dominique avait laissée en se traînant jusqu'à sa porte: — à cet endroit; le sang avait coulé avec plus d'abondance et la porte était humide par places.

Marini prêta l'oreille. — Il entendit distinctement un bruit de voix.

Quelle inspiration subite lui prit? — Le démon, qui a le secret des âmes damnées, peut seul le savoir.

Il frappa à la porte. — Marini quand il le fallait, était résolu et audacieux.

Une minute à peu près se passa; — il frappa une seconde fois. — La porte s'ouvrit, et le concierge se présenta à la porte, tout pâle, les mains tremblantes.

Marini lui dit aussitôt, d'une voix suffoquée par l'émotion :

— N'est-ce pas ici qu'un homme blessé vient d'entrer?

— Oui, monsieur, oui.

— Heureusement, je ne me suis pas trompé... je suis médecin, monsieur, je rentrais chez moi après un accouchement... et il m'avait semblé entendre des gémissements... même des cris : à l'assassin !... Alors... je suis accouru... mais je suis vieux... je ne vais pas vite.

— Oh ! monsieur, dit le portier, vous êtes médecin, c'est la Providence qui vous envoie !.. Venez... venez vite...

— Est-ce qu'il est gravement blessé ?..

— Blessé, monsieur ! ils l'ont tué, les misérables !.. Un si digne homme !..

— Il est mort ?

— Pas encore, mais il n'en vaut guère mieux. — Nous venons, ma femme et moi, de le transporter chez lui comme nous avons pu, et je descendais chercher

du secours. — Ah ! quel bonheur que vous soyez médecin... Venez... venez, monsieur...

— Quel affreux malheur !.. murmurait à demi-voix entre ses dents Marini, assez haut cependant pour que le portier l'entendît. — Est-ce un jeune homme ?..

— Du tout, monsieur, un vieux soldat.

Si Marini eût écouté l'impatience qui le dévorait, il eût franchi en une minute les cinq étages qui le séparaient de la mansarde de Dominique ; mais il se rappela sa perruque blanche, et il monta l'escalier comme devait le faire un homme de son âge.

Précédons-le de quelques instants.

Madeleine, toujours inquiète lorsque son père rentrait tard, mais surtout ayant l'habitude de travailler fort avant dans la

nuit, ne s'était pas couchée. — Lorsque le portier et sa femme montaient l'escalier soutenant dans leurs bras le pauvre Dominique, dont le sang s'échappait par deux larges blessures, elle ouvrit la porte; car au milieu du silence qui régnait dans la mansarde, le moindre bruit qui venait du dehors était facile à entendre.

Nous ne saurions exprimer combien fut affreux son cri de désolation lorsqu'à la lueur de la lumière que tenait le portier, elle aperçut son père dont les vêtements à demi-arrachés, étaient inondés de sang.

Elle s'élança à sa rencontre.

— Mon père!.. mon père!.. cria-t-elle avec effroi. — Qu'est-il donc arrivé?

— Un affreux malheur!.. mademoiselle.

— Ils m'ont assassiné, dit Dominique

d'une voix faible en soulevant sa tête, ma pauvre Madeleine!..

— Assassiné!.. mon père!..

— Oh! Seigneur!.. Seigneur!.. murmura Dominique que l'on avait transporté sur son lit; oh! quelques minutes... quelques minutes encore!... Le sang va m'étouffer... je sens... dans ma poitrine... Madeleine... va... non... Vite, Jacques... courez... M. Vancelay... Je veux lui parler... bien vite!.. bien vite!

— J'y cours, dit la portière; et toi, mon homme, va chercher du secours... un médecin ou bien le pharmacien.

— Madeleine... ma fille... où es-tu?

Madeleine s'agenouilla près du lit de son père.

Celui-ci entoura de ses deux bras le cou de son enfant, et comme ses forces s'affaiblissaient à chaque instant, il appuya sa

poitrine ensanglantée sur le front de Madeleine, et des gouttes d'un sang tiède coulèrent le long du visage de la pauvre enfant agenouillée.

Madeleine était un cœur fort et courageux, ses yeux étaient secs. — Les grandes douleurs ne peuvent pas souvent trouver de larmes.

— Ma fille... murmura le vieux soldat... regarde-moi... que je te... voie... avant de mourir... oh !.. M. Vancelay... M. Vanc... de l'eau froide... j'étouffe... j'é... M... Van... ce... lay...

Et il retomba sur son oreiller.

Madeleine lui tendit un verre d'eau. — Sa bouche était glacée. — Celui qui eût touché son corps l'eût cru de marbre tant il était froid. — Pauvre Madeleine, comme elle devait souffrir !

Le mourant, recueillant un dernier

souffle de vie, se releva en s'appuyant sur ses deux bras.

— M. Vancelay... arrivera... trop... tard... Madeleine... ce sont eux... eux .. les lâches... qui m'ont tué... parce que je ne voulais pas...

Il s'arrêta ; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et à chaque haletation, le sang sortait, bouillonnait comme de la mousse par ses deux blessures.

La Vierge, agenouillée aux pieds de la croix du Christ, n'avait pas un visage plus désolé que celui de la pauvre Madeleine.

Dominique était à demi-levé, la tête appuyée contre elle.

— Oh !.. M. Vancelay ne vient pas... ma pauvre... Madeleine... ils te tueront comme ils m'ont tué... moi... il faut partir... partir tout de suite... je mourrai seul !..

— Mon père!.. mon père!.. sanglota Madeleine, dont tout-à-coup les larmes s'échappèrent comme un torrent longtemps contenu.

— Je te dis... qu'ils te tueront... répéta Dominique, qui fit, pour prononcer ces paroles, un suprême effort. Ils l'ont juré!.. Et monsieur... Arthur... écoute... Madeleine... dis bien à M. Vancelay... à lui seul... qu'il est perdu... les sociétés secrètes... M. Arthur...à M. Vancelay... pas à d'autres... pas à d'autres... Pars... pars...

Pour prononcer ces dernières paroles, le mourant s'était redressé ; de sa bouche s'échappaient des gorgées de sang et ses yeux s'étaient fixés sur sa fille avec cette immobilité de la dernière agonie ; mais, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, il retomba sans mouvement.

— Oh ! mon père !.. mon père !.. répétait Madeleine en se jetant sur lui et en couvrant son visage de baisers et de sanglots ; il est mort !..

C'est à ce moment-là que le portier entra avec l'Italien, en criant d'une voix essoufflée :

— V'là un médecin, mam'zelle... v'là un médecin !..

M. Vancelay n'était pas encore arrivé ; et il ne faut pas accuser de lenteur ce vieillard de quatre-vingts ans ; s'il faut calculer le temps qu'il lui avait fallu lorsqu'on avait sonné à sa porte, pour qu'il se levât, allât ouvrir, puis passât un vêtement.

— Trop tard !.. trop tard, sanglota Madeleine, dont les longs cheveux noirs couvraient le visage ensanglanté de son père.

Un éclair passa sur les traits de Marini.

Il s'approcha du lit ; — au moment où il se penchait, Madeleine se releva tout à-coup avec une cri de joie indicible.

— Monsieur !.. monsieur !.. il n'est pas mort !.. j'ai senti son cœur battre !..

— Pauvre homme !.. dit Marini en se penchant plus encore. — Il respire encore, peut-être pourrons-nous... Permettez-moi d'examiner ses blessures.

— Oh ! monsieur ! s'écria Madeleine en joignant les mains avec une supplication désespérante ; — sauvez-le !... sauvez-le !...

— Hélas ! mademoiselle, dit Marini d'une voix triste, en écoutant la respiration qui revenait un peu au mourant, la science humaine a des bornes, et...

Dominique venait d'ouvrir les yeux.

— Mons... Vanc... essaya-t-il de dire d'une voix faible.

— Non !.. non, monsieur... ce n'est pas M. Vancelay... c'est un médecin.

Dominique le regarda, et quelque chose comme une expression presque de joie passa sur les traits livides du mourant, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur les cheveux blancs de celui qui était devant lui.

— Oh !.. sauvez ma fille !.. sauvez... la... murmura-t-il en tendant vers l'Italien ses deux bras qui retombèrent presque aussitôt. — Sauvez-la !.. ils la tueront !.. vous la sauverez... vous .. ah !.. si M. Vancelay... qu'elle parte !..

Il saisit une des mains de Madeleine.

— Madeleine... n'oublie pas... ce... que je t'ai dit... M. Arthur... ah !.. ah !.. Mad... je... ah !..

— Il a parlé... murmura tout bas Marini, dont le front se plissa sous le fardeau d'une sombre préoccupation.

M. Vancelay entrait. — Dominique tourna vers lui ses yeux dont les regards étaient déjà voilés par la mort.

— Mon Dieu ! dit le vieillard, — n'y a-t-il plus d'espoir ?

— Aucun, fit Marini en secouant la tête.

Dominique voulut parler ; mais les paroles s'éteignirent sur ses lèvres qui se remuèrent faiblement ; — il ouvrit de grands yeux, se souleva convulsivement, puis, sans qu'il s'échappât un cri ou un gémissement, ses yeux se fermèrent et sa tête retomba sur son oreiller pour ne plus se relever.

— Mort... murmura Marini d'une voix sourde.

— Mort !... s'écria Madeleine en cachant sa tête dans les draps ensanglantés du lit.

— Pauvre Dominique ! s'écria M. Vancelay ; mais c'est un crime atroce !

Marini n'apas oublié pendant ce temps son rôle de médecin, il s'était approché lentement du lit et avait posé sa main sur la poitrine de Dominique; puis, sans prononcer un seul mot, il avait soulevé un coin du drap et en avait couvert la tête du cadavre.

— Il paraît que c'est bien fini! dit le portier à voix basse en hochant tristement la tête; tu n'es plus bonne à rien ici, ma femme, descends, ça fait mal.

M. Vancelay s'était approché et avait posé une de ses mains sur la tête de Madeleine.

— Pauvre enfant!.. dit-il, pauvre enfant!..

— Oh! oui, pauvre enfant!.. répéta Marini avec un air de touchante compassion.

— Il faut, reprit M. Vancelay, l'arracher à cette scène horrible.

Et se penchant vers la pauvre fille toujours agenouillée :

— Madeleine, mon enfant, c'est moi, M. Vancelay.

Au nom de M. Vancelay, la jeune fille releva soudainement la tête et tendit ses deux bras au vieillard.

Jamais la profonde désolation d'un cœur n'avait marqué plus cruellement son empreinte sur un visage.

— Ne restez pas ici, pauvre fille, venez chez moi, nous pleurerons et nous souffrirons ensemble.

Madeleine se leva sans répondre et resta un instant immobile et debout devant ce lit mortuaire, plus une larme ne coulait de ses yeux, plus un sanglot ne criait dans sa poitrine.

Elle joignit ses mains. — Madeleine priait.

Puis elle se pencha sur le lit, souleva le drap, contempla une dernière fois ce visage que la mort avait glacé, y déposa silencieusement un dernier baiser, et laissa retomber le drap.

— Me voici, monsieur Vancelay, dit-elle.

Marini s'approcha d'elle et lui prenant la main :

— Pauvre fille, lui dit-il, le hasard seul m'a conduit ici pour apporter à un mourant des secours, hélas! bien inutiles, mais je n'oublie pas que votre pauvre père m'a dit en me tendant ses bras : « Sauvez-la !.. Un danger vous menace donc... Il faut fuir ce danger, disposez de moi... si je puis.

— Merci, monsieur, répondit Madeleine.

L'Italien s'approcha d'elle plus près encore.

— Deux mots, lui dit-il.

Madeleine le regarda avec étonnement; mais le visage de Marini n'exprimait que la bonté la plus paternelle et la compassion la plus grande. — Seulement quand la jeune fille le regarda, l'Italien mit sa main devant sa bouche pour lui recommander le silence.

Le portier racontait en ce moment, à sa manière, à M. Vancelay cet horrible événement, et déjà le brave homme y joignait des détails qu'il était loin de connaître par lui-même.

Marini vit d'un coup d'œil rapide que l'instant était favorable.

— Pardon, mademoiselle, dit-il à voix

basse, de vous parler ainsi .. Accusez-en la vive sympathie que me fait éprouver pour vous un si cruel et si fatal événement; il y a derrière cette mort quelque terrible secret peut-être... Tout-à-l'heure j'ai entendu votre pauvre père vous recommander le silence, prenez bien garde... un seul mot prononcé pourrait, je le crains, attirer sur vous de terribles vengeances.

— Oh! monsieur, à personne!

— Sur votre vie, le silence le plus absolu, quant à présent du moins; plus tard vous pourrez sans danger... mais jusque-là, croyez-en ma vieille expérience.

Madeleine ne répondit pas, mais elle murmura en se cachant le visage dans ses mains :

— Seule maintenant... seule sur la terre!... que m'importe qu'ils me tuent!

— Pauvre petite, dit Marini.

M. Vancelay s'était avancé ; il prit Madeleine doucement par les deux bras et l'entraîna hors de la chambre funèbre.

L'Italien descendit.

LE BON DOCTEUR.

XXXI.

Au moment où M. Vancelay entrait chez lui, il ôta son chapeau et le salua silencieusement. — Puis, après avoir fait un pas, il se trouva comme frappé d'une idée subite.

—Monsieur, dit-il, ce malheur, si grand, si imprévu, m'épouvante pour cet enfant, surtout si j'y joins quelques paroles échappées à ce pauvre homme mourant.

— Il a parlé?...

— Des mots entrecoupés; — mais, nous autres, monsieur, habitués par notre triste profession à voir souvent ces dernières heures de la vie, nous comprenons souvent plus et mieux que d'autres; car la pensée d'un mourant, et cela même est étrange, suit toujours la même marche; il y revient sans cesse, chaque fois que la vie, prête à s'échapper, retrouve en lui un éclair. — Eh bien! je vous le répète, j'ai peur... j'ai peur...

— Vous croyez, monsieur?

— Mon Dieu!... ce brave homme n'avait évidemment pas d'ennemis; ce n'est pas un crime isolé. — Écoutez, mes pres-

sentiments sont faux peut-être, mais si vous m'en croyez, vous ne laisserez pas cette jeune fille passer ici la nuit. Dans un hôtel, elle serait plus en sûreté pour le moment ; d'ailleurs, cela l'éloignerait de cette maison où est étendu le cadavre assassiné de son père.

Marini prononça ces derniers mots avec une expression telle que M. Vancelay en tressaillit.

— Vous avez raison, dit-il, si près de la chambre où son père... ; c'est affreux !

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit aussitôt Marini, si, étranger comme je le suis, je me permets toutes ces observations ; mais je ne saurais vous dire quelle vive sympathie j'éprouve pour cette jeune fille. — Et puis, ajouta-t-il avec un triste sourire, les cheveux blancs amènent l'expérience, vous le savez.

M. Vancelay, appuyé contre le pan de sa porte, réfléchissait profondément. — Ce sang répandu, cet assassinat sur un vieillard, ramenaient son esprit à ces temps sinistres où tant de sang coulait, sans qu'on s'inquiétât de quelle poitrine ce sang était sorti, ou quelle main l'avait répandu. — Le bras du meurtrier ne pouvait avoir été poussé ni par la cupidité, ni par la vengeance ; — le flot de pensées lugubres qui traversa le cerveau du vieillard l'accabla comme eût fait une douleur soudaine, imprévue. Il resta quelque temps silencieux, plongé dans ces affreux souvenirs qui lui rendaient toutes ses douleurs d'autrefois.

— Pardon, monsieur, dit-il d'une voix triste et lente, d'être resté si longtemps sans vous répondre, mais vos paroles ont remué en moi de cruels souvenirs. —Oui...

vous avez peut-être raison, il faut tout craindre... tout redouter... plus je cherche dans ma tête les raisons de ce crime, et plus mes pensées se perdent, les assassins n'ont pas même cherché à le voler. Éloigner cette enfant d'ici, ce serait le plus sûr; mais à cette heure de la nuit... où trouver ?...

— Les hôtels ne sont pas rares dans ce quartier; et demain, plus à votre aise, vous pourrez aviser.

— Entrez dans cette pièce, monsieur, interrompit Vancelay, je vais essayer de décider Madeleine à quitter cette maison.

Marini entra.

M. Vancelay passa dans l'autre pièce, et trouva Madeleine agenouillée et priant.

Marini colla son oreille contre la porte entr'ouverte pour entendre tout ce qui

pourrait se dire entre M. Vancelay et la jeune fille.

Le vieillard la releva doucement, et serrant sur sa poitrine cette tête tout en pleurs :

— Je suis seul aussi dans ce monde, lui dit-il ; Madeleine, tu seras ma fille.

Madeleine, sans répondre, leva les yeux sur M. Vancelay ; mais il y avait tant de reconnaissance dans ce regard que toute parole en eût affaibli l'expression.

— Mon enfant, ajouta le vieillard, la résignation aux douleurs que le ciel nous envoie est de tous les âges. — Ton père, Madeleine, était un digne et honnête homme, son âme est dans le ciel et veille sur toi.

— Seigneur ! mon Dieu ! murmura la jeune fille en joignant les mains, que votre volonté soit faite...

— Écoutez, Madeleine, dit Vancelay, il ne faut pas que vous passiez cette nuit ici pour beaucoup de raisons.

— Quitter cette maison !... quand mon père est encore là-haut, dit Madeleine dont les larmes redoublèrent.

— Il le faut, mon enfant, ce serait un triste et cruel spectacle pour vous. Et puis, jusqu'à ce qu'on ait découvert la cause cachée de crime affreux, vous serez plus en sûreté hors d'ici.

— Vous quitter aussi, monsieur Vancelay !

— Demain, dans la matinée, je viendrai, et nous passerons, ma pauvre enfant, de longues heures ensemble ; la main d'un ami, d'un père, essuiera vos larmes, —hélas ! c'est la seule consolation que l'on puisse donner à d'aussi grandes douleurs que la vôtre. — Mais, croyez-moi, il est

plus sûr, plus prudent que vous ne restiez pas ici.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit Madeleine, j'irai où vous me conduirez.

Tout-à-coup, Madeleine porta la main à son front, un souvenir subit revenait à sa pensée; il se faisait jour à travers toutes les larmes qui débordaient de son cœur.

— Monsieur Vancelay, dit-elle à voix basse, en l'entraînant à l'autre bout de la chambre; — en mourant, mon père m'a dit : Les sociétés... monsieur Arthur... il est perdu !...

Dans le même moment, Madeleine vit par la porte entr'ouverte la figure de Marini.

— Arthur !... Arthur ! dit M. Vancelay... tais-toi !.. Madeleine, et il lui mit la main sur la bouche.

— Silence, lui dit-elle bien bas, nous ne sommes pas seuls.

En effet, l'Italien, inquiet de ne plus rien entendre, s'était avancé vers la porte; mais Madeleine avait parlé si bas qu'il n'avait pu saisir même le murmure de sa parole.

M. Vancelay, qui s'était retourné, aperçut aussi Marini; mais celui-ci, tout en marchant, prenait paisiblement une prise de tabac dans une tabatière d'or.

— Nous vous faisons bien attendre, docteur, dit le vieillard; nous sommes à vous dans la minute.

— Je suis aux ordres de mademoiselle et aux vôtres, répondit Marini.

Quelques minutes après tous trois descendaient l'escalier.

— Jacques, dit M. Vancely au portier, je vais rentrer tout-à-l'heure.

— Oh ! je ne me coucherai pas, monsieur Vancelay ; des choses comme cela, ça vous ôte le sommeil.

Le bon docteur conseilla à Vancelay de chercher, autant que possible, un hôtel un peu éloigné, et ils s'arrêtèrent, après avoir marché un quart-d'heure environ, devant un hôtel garni rue Mazarine.

Le coup si imprévu, si cruel qui avait frappé la pauvre Madeleine, avait épuisé ses forces; appuyée d'un côté sur le bras de M. Vancelay, de l'autre sur celui de Marini, elle marchait silencieusement, absorbée sous le poids de sa douleur.

Ce ne fut pas chose facile de se faire entendre par le portier de l'hôtel, car il était près de trois heures du matin, et la rue Mazarine était peu habituée à des visites si tardives.

Enfin on ouvrit la porte, et le portier

de la maison conduisit Madeleine à une chambre au second.

— Je dois nécessairemeet repasser par la rue des Postes pour rentrer chez moi, dit Marini ; si vous le voulez, nous ferons route ensemble, monsieur.

— Avec grand plaisir, docteur, répondit M. Vancelay, nous causerons.

Il embrassa bien Madeleine, promit d'être chez elle le lendemain de bonne heure, et après avoir recommandé qu'on ne la laissât manquer de rien, il partit avec Marini.

Lorsque la pauvre enfant fut seule, tout son désespoir déborda en larmes et en sanglots ; et le jour commençait à paraître quand, épuisée par ses larmes et par ses souffrances, elle se laissa tomber tout habillée sur son lit.

Arrivé rue des Postes, M. Vancelay re-

nouvela au docteur tous les remerciements que réclamaient son obligeance et la sympathie si touchante qu'il avait montrée au malheur d'une étrangère.

— Pardon, docteur, lui dit-il; si vous étiez assez bon pour me laisser votre adresse... car peut-être aurons-nous besoin...

— J'allais vous l'offrir, monsieur.

Il chercha dans un petit portefeuille.

— Mon Dieu, monsieur, c'est une fatalité; je n'ai pas sur moi une seule carte : Le docteur Derblay, rue Copeau, numéro 16. — Avec un crayon...

— Parfaitement.

Et Marini, après avoir salué M. Vancelay, continua son chemin dans la direction de la rue Copeau.

Quand il fut seul, il se mit à réfléchir, car le temps pressait, et les événements

s'étaient succédé avec une telle rapidité qu'il les avait suivis sans même se demander où ils le conduiraient.

Il n'y avait pas à en douter, Dominique avait tout révélé à Madeleine, et Madeleine, dès qu'elle serait seule avec M. Vancelay, devait évidemment, en lui racontant les derniers moments de son père, lui répéter ce qu'elle avait entendu.

Le nom même d'Arthur avait été prononcé. Il demeurait dans la même maison. Cet assassinat, les dépositions immanquables de Madeleine ne pourraient manquer de mettre sur les traces de leur mystérieuse association. — Alors tout était perdu. Il n'y avait pas à hésiter; il fallait faire disparaître cette jeune fille avant qu'elle eût pu se retrouver avec le vieillard ou que la police l'eût interrogée;

— ce qui, évidemment, aurait lieu dans la journée du lendemain.

Mais par quels moyens! — Comment l'éloigner? Comment la mettre dans l'impossibilité de parler? — La pensée d'un nouveau meurtre vint bien souvent pendant le cours de ses réflexions assaillir Marini, mais malgré lui il la repoussait avec épouvante; il avait encore devant les yeux le visage de Madeleine inondé de larmes, et quelque avilie, quelque froidement basse que fût sa nature, un reste d'humanité revenait encore en lui et l'arrêtait dans cette voie sanglante.

— Cependant... cependant... disait-il en tordant dans ses mains les cheveux tombants de sa perruque blanche, il s'agit peut-être de vie ou de mort; — si on venait jamais à découvrir... Meurtre avec préméditation, ça frise sigulièrement l'é-

chafaud. Allons ! allons ! il faut de la résolution et de l'audace. —Le temps presse.. ma foi ! tant pis pour la petite ; c'est jouer trop gros jeu ; mais sapristi, il faudra que Faustin me paie cher tout cela.

L'instinct de la sûreté personnelle étouffait les derniers cris de cette conscience habituée depuis si longtemps aux projets les plus lâches et les plus criminels.

Il se mit à marcher d'un pas rapide, tout en disant à part lui : — Il faut que demain, quand le vieux viendra à la rue Mazarine, Madeleine n'y soit plus, et que tout soit fini avant qu'on ait pu s'apercevoir qu'il n'existe pas de docteur rue Copeau.

— La nuit est bien avancée, il n'y a pas une minute à perdre. — Si j'allais chez Forin ?... — Non... il n'a pas un aspect assez respectable... c'est dommage. —

Qui donc?... Ah!... j'ai mon affaire... Gauthier... il a depuis longtemps fait table rase avec sa conscience... et puis j'ai quelques petites preuves qui pourraient fort bien le compromettre un peu, et le mener faire un voyage du côté de Toulon.

Pendant qu'il se parlait ainsi, un sourire glacé faisait frissonner ses lèvres minces et effilées.

— C'est toujours bon, ajouta-t-il, d'avoir à sa disposition des *dévouements sûrs*.

Il avait raison, Gauthier, nouvelle figure, qui n'apparaîtra qu'un instant au milieu de cette tourbe hideuse ramassée dans les cloaques impurs des tapis-francs et des égouts révolutionnaires, était un de ces hommes que rien ne peut plus arrêter, ni les cheveux blancs d'un vieillard, ni l'innocente et chaste figure d'une jeune fille, et dont les yeux et le cœur (s'il leur

en reste un) sont fermés à tout ce que les autres regardent comme saint et sacré. Ces hommes-là ont oublié qu'une femme les a mis au monde. — On dirait qu'ils se sont allaités du poison d'un reptile.

Dix minutes après, Marini frappait à coups redoublés à une porte de la place Maubert.

— On ne frappe pas à cette heure-là, lui cria-t-on du dedans.

— Monsieur Gauthier? fit Marini.

— Il dort.

— J'ai besoin de lui parler.

— Demain matin.

— Ouvrez donc!... ouvrez donc, répétait Marini d'une voix fiévreuse, en continuant de frapper.

— Je vous dis qu'on n'ouvre pas.

— Il y a cent sous pour vous, si vous voulez vous lever.

Ce dernier argument parut séduire singulièrement le portier récalcitrant.

— Alors, c'est différent; il fallait le dire tout de suite. — Je vas allumer une chandelle.

— Heureusement! Gauthier est chez lui, se dit Marini, pendant le temps que le concierge mit à se lever.

La lumière approchait, et sa clarté s'infiltrait entre les pavés et la porte.

— Qui êtes-vous? dit la voix du portier.

— Quelqu'un qui a besoin de parler tout de suite à Gauthier.

— Ça n'est pas un nom, ça.

— Quand je vous dirai que je m'appelle Sébastien, répliqua Marini, ça ne vous avancera pas à grand'chose.

— C'est vrai! Tiens, j'ai un cousin qui s'appelle Sébastien, mais il est dedans l'Al-

gérie. — Passez-moi les cent sous pour voir.

— Les voici.

Un instant après, on entendit le cri aigu de la clef qui se remuait dans la serrure rouillée ; puis la porte s'ouvrit.

— Tiens, tiens, c'est un petit vieux, dit le portier en apercevant la perruque blanche de Marini.

— A quel étage ? fit celui-ci, que l'impatience dévorait.

— Au septième.

— Il y a un septième ?

— Et un joli septième. La troisième porte à main gauche ; pas à droite, c'est de la jeunesse que ça effraierait.

— Vous allez me donner votre chandelle ?

— Vous me la redescendrez, au moins.

— Pardieu ! je ne la mangerai pas en route.

Et Marini, saisissant le chandelier d'un mouvement brusque, se mit à monter l'escalier d'un pas rapide, sans se rappeler qu'il était encore dans son costume de docteur.

— En v'là un petit vieux qui est vif tout de même, dit le portier en rentrant dans la loge ; — c'est égal, il m'a donné cent sous, ça fait pas mal de petits verres d'eau-de-vie.

Marini était arrivé en haut de l'escalier.

Il compta trois portes à main gauche.

— C'est là, dit-il.

Et il frappa.

Gauthier avait le sommeil léger, par vieille habitude de prudence.

— Qui est là ? dit-il aussitôt en se frot-

tant les yeux et en faisant un saut dans son lit.

— Ouvrez; c'est moi, Marini.

— Marini. — En v'là une heure pour venir voir les gens; attendez, je vais ouvrir la porte.

Dès que Marini fut entré, il prit une chaise, et après avoir posé sur la cheminée la chandelle qu'il tenait à la main, il s'assit à côté du lit.

—Gauthier, dit-il brusquement, j'ai besoin de vous pour quelque chose de très-grave; le salut de la société en dépend.

— Me voilà.

— Il s'agit, aussitôt que le jour viendra, de faire disparaître une jeune fille qui sait tout et qui peut nous perdre.

— Disparaître, comment?

— Comme vous voudrez.

— Ça n'est pas facile. Où l'emmener?

— Si je le savais, je vous le dirais tout de suite.

— J'aimerais mieux autre chose, dit Gauthier en hochant la tête.

— Il ne s'agit pas ici de ce que vous aimez, Gauthier, dit Marini d'une voix rude; il s'agit de ce qu'il faut faire. — C'est l'ordre du comité supérieur.

— Diable! dit Gauthier. — Alors je suis prêt.

Il se mit la tête dans ses deux mains et réfléchit.

C'était un homme de 45 ans, cheveux grisonnants.

— Si on avait une journée devant soi, reprit Marini; mais les heures passent.

Gauthier ne répondit pas: il réfléchissait toujours. Marini le regarda.

Quatre heures sonnèrent à une horloge lointaine.

— Quatre heures! murmura Marini, comme le temps marche vite.

— Peu importe où on la conduira? dit Gauthier en conservant toujours la même position.

— Peu importe.

— On n'aura pas besoin d'elle plus tard?

— Jamais.

— Et si elle meurt?.. reprit Gauthier en levant cette fois la tête.

— Chacun en ce monde est mortel, répondit Marini froidement.

— Alors, je crois que j'ai votre affaire.

— Comment?

— Dans le Dauphiné, — dans cette partie sauvage qui est entre Grenoble et Briançon, — au pied même du mont Pelvoux.

— Après?

— Je connais un certain homme, nommé Brasseux, dont je ferai tout ce que je voudrai.

— Ah! fit Marini en prêtant attention.

— On pourrait y conduire la jeune fille en question.

— Et si elle s'en va?

— Elle ne s'en ira pas.

— Quel est vôtre moyen de l'en empêcher?

— Ce sera l'affaire de Brasseux; je vous réponds qu'en le prévenant... à l'avance et en employant certains moyens, il ne la laissera pas partir.

— C'est se confier bien entièrement à un homme.

— Auquel on ne dira rien. — Je réponds de tout, il sait que je peux le perdre.

Marini regarda Gauthier entre les deux yeux; — le visage de celui-ci resta impassible.

— Tu appelles cet homme?

— Brasseux.

— Que fait-il de son état?

— Il vit dans des gorges, des ravins, avec la misère, et il travaille quand il lui faut travailler pour vivre. — Il a une cabane seule, isolée de toute autre habitation, fort commode pour l'usage que nous voulons en faire.

— Et quels moyens avez-vous de vous assurer de sa fidélité?

— Ce que je vous ai dit, d'abord; — ensuite son intérêt.

— S'il croit en nous dénonçant gagner davantage?

— Brasseux n'a jamais habité les villes,

il n'a pas l'intelligence que vous lui supposez.

Marini écoutait attentivement, en homme qui est audacieux mais prudent à la fois.

— Nous sommes pressés par le temps, dit-il à voix demi-basse, nous n'avons donc pas le choix des moyens.

— Voici comment je m'y prendrai : — je vais écrire à Brasseux de préparer tout de suite une petite chambre qui forme une espèce de premier dans sa cabane, je la connais, j'y ai logé une nuit. — La lettre arrivera évidemment plusieurs heures avant moi, quelque promptitude que je puisse mettre. — Arrivé, voici ce que je lui dirai : il est important que nul ne se doute de la présence de cette jeune fille, j'inventerai un conte si cela est nécessaire, je lui promettrai une somme ronde par

mois, en lui apportant le premier trimestre d'avance.

— Combien pourrez-vous lui donner?

— Ce que vous voudrez.

— Six cents francs me paraît fort joli.
— Ensuite je lui ajouterai que si par hasard une maladie ou un événement quelconque emportait cette pauvre fille, il recevrait tout de suite une indemnité de six mille francs, par exemple ; — il faut frapper fort l'imagination de cet homme.

— Et vous croyez?

— Je crois, mon cher monsieur Marini, que tout le monde est mortel comme vous me disiez tout-à-l'heure. — Que pensez-vous de mon plan ?

— Je pense que s'il s'exécute, il n'est pas mauvais.

Gauthier avait sur le visage l'expression

d'un homme parfaitement satisfait de la fécondité de son imagination.

— Maintenant, dit-il, une question. — Se laissera-t-elle conduire?

— Sans dire un mot. — Du reste, vous recevrez au moment du départ vos dernières instructions.

Il y eut alors un instant de silence.

Marini reprit ensuite :

— Vous vous rappelez, Gauthier, que la société exige un dévouement absolu, une discrétion sans bornes; si elle récompense et aime ceux qui la servent bien, elle punit les traîtres ou les maladroits. — Mais elle sait qu'elle peut avoir toute confiance en votre zèle et en votre dévouement, c'est pourquoi elle s'est adressée à vous en cette circonstance, de la plus haute gravité comme vous pouvez le juger vous-même.

— Occupez-vous des places ; — alors c'est à Grenoble que vous allez?

— Oui, à Grenoble.

— Retenez le coupé en entier, vous serez seuls.

— C'est bien.

Marini se leva et prit son chapeau pour s'en aller.

— Ah ! fit-il du ton le plus naturel en se retournant, n'est-ce pas de ce côté-là que vos affaires ont... mal tourné?

— Oui... oui, dit Gauthier étonné de la question, — et il ajouta avec un son de voix lamentable :

— Une faillite m'a tout enlevé.

— Les faillites sont désastreuses, dit Marini. — Je vous parle de cela parce que vous pourriez craindre certains papiers qui pourraient vous compromettre gravement, — et je suis bien aise de vous dire

que vous n'avez aucune appréhension à avoir, — il ne convient pas au comité supérieur que ses frères puissent être inquiétés dans les différentes missions qu'ils ont à remplir, et il aime à les dégager de toute inquiétude à ce sujet ; aussi il a racheté tous ces papiers, toute cette procédure, qui auraient pu, mon cher Gauthier, vous mener loin.

— Ah ! fit Gauthier à demi-voix, le comité a eu la bonté de...

— Oui ; c'est à votre dossier, car chaque frère a son dossier en règle.

— Vraiment.

— Vous comprenez... ça peut servir à l'occasion. — Adieu, mon cher Gauthier, ne perdez pas de temps, je vous attends avant sept heures chez moi, pour vous remettre l'argent nécessaire.

— J'y serai... dit Gauthier encore tout

étourdi de la tournure qu'avait prise la fin de la conversation.

Marini venait de sortir. — Cette fois ce fut vers la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie qu'il se dirigea.

— Voilà une nuit bien pleine d'événements, dit-il en rentrant chez lui, pourvu que ce Gauthier ne soit pas trompé et mène à bien cette affaire !

Marini ne se coucha pas, tant il était préoccupé.

Le matin, à sept heures et demie, il se rendit avec une voiture rue Mazarine. — Gauthier l'accompagnait. Le portier de l'hôtel le reconnut parfaitement pour une des deux personnes qui avaient amené pendant la nuit la jeune fille du second. — Marini lui parla un instant, puis monta laissant Gauthier dans la voiture.

Gauthier avait une figure pleine de

bonhomie ; ses cheveux gris et son embonpoint le servaient à merveille pour lui donner ce que l'on est convenu d'appeler une allure posée et respectable. L'Italien, avant de frapper à la porte de la chambre où était Madeleine, regarda dans sa poche s'il n'avait pas oublié une lettre sans doute fort utile au plan qu'il avait préparé.

— Mademoiselle Madeleine , dit-il, en frappant tout doucement.

— Qui est là? dit aussitôt la voix de Madeleine que les deux coups, quelque faiblement qu'ils eussent été frappés , avaient réveillée en sursaut du demi-sommeil dans lequel elle était tombée par accablement.

— C'est moi , le docteur.

— Je vais ouvrir, dit Madeleine.

Un instant après l'Italien entrait. — Et le visage pâle de la pauvre enfant, ses

yeux creusés par les larmes qu'elle avait versées dans cette nuit fatale, cet aspect de douleur et d'abattement, couronne de martyre qui eût dû la protéger cependant, n'arrêta pas la pensée sacrilége de Marini.

— Il faut que vous partiez tout de suite, ma chère enfant, dit-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre pleine d'inquiétude et d'agitation.

— Partir!.. dit Madeleine.

— Oui, mon enfant, un grand danger vous menace à ce qu'il paraît, il faut que vous quittiez Paris à l'instant même.

— Mon Dieu... dit Madeleine, je ne vous comprends pas, vous m'effrayez; M. Vancelay ne va-t-il pas venir?

C'était là le moment difficile, tout l'échafaudage de Marini pouvait être renversé d'un coup.

— Vous connaissez son écriture? lui dit-il.

— Non, dit Madeleine, M. Vancelay ne m'a jamais écrit.

Un éclair rapide passa sur le visage de l'Italien, et il reprit aussitôt parlant vite comme un homme qui sait la valeur de chaque minute qui s'écoule :

— Ce matin, au moment où j'allais sortir pour voir mes malades, on m'a remis cette lettre de lui; — la voici:

« Mon cher docteur, ce que nous pres-
» sentions n'est que trop vrai, un grand
» malheur peut menacer cette pauvre et
» chère enfant pour laquelle vous avez
» montré hier tant de sympathie, sa vie
» peut être est en danger. — Il faut qu'elle
» parte aujourd'hui même, aussitôt que
» cette lettre vous sera parvenue. Je m'a-

» dresse à vous pour ce service immense,
» — je ne puis l'accompagner, car mon
» absence, jointe à la sienne, pourrait don-
» ner l'éveil à ceux qui la poursuivent, et
» l'on arriverait facilement à la découverte
» de la vérité; ma présence, au contraire,
» déroutera toutes les recherches. — Dites-
» lui, en lui montrant cette lettre, que je
» la supplie de partir avec vous, et cela au
» nom de l'affection que je lui porte; une
» minute de retard peut tout perdre : moi,
» je reste ici.

» Je m'en rapporte, cher docteur, en-
» tièrement à vous et à ce que vous ferez ;
» je crains bien que vous ne puissiez l'ac-
» compagner vous-même, car des malades
» réclament vos bons soins, mais alors re-
» mettez-la entre les mains d'une personne
» de confiance et faites-la conduire aux en-
» virons de Grenoble chez un ancien ami

»qni a une maison près du village de...
» Je vous écris cette lettre à la hâte. Qu'elle
» parte!.. qu'elle parte et que Dieu veille
» sur elle! — Dans quelques jours, j'irai
» moi-même la rejoindre pour ne plus la
» quitter.

» Adieu, docteur, je vous exprime d'a-
» vance toute ma reconnaissance.

» VANCELAY. »

— Alors, mademoiselle, continua Marini en présentant avec une grande assurance la lettre à Madeleine, maintenant qu'il était certain qu'elle ne connaissait pas l'écriture de M. Vancelay, alors, j'ai tout quitté pour venir en toute hâte et accomplir au moins autant que je le pouvais la mission qui m'était confiée.

— Mon Dieu, dit Madeleine, que leur

avons-nous donc fait à ces hommes qu'ils nous poursuivent ainsi?

Marini n'eut pas l'air d'avoir entendu l'exclamation de Madeleine, et reprit :

— Hélas ! ma chère enfant, je ne puis vous accompagner, car il m'est impossible de quitter Paris, mais j'ai prié un de mes amis, un homme d'un certain âge déjà, de se charger de vous accompagner jusqu'à la demeure que M. Vancelay indique dans sa lettre, — il attend en bas dans une voiture.

— Déjà ! déjà partir, monsieur !...

Marini brûlait d'impatience, et son sang courait en tumulte dans ses veines, car chaque bruit qui se faisait dans l'escalier lui semblait être le pas de M. Vancelay.

— Vous l'avez entendu, M. Vancelay vous supplie de ne pas perdre une minute. — Venez !.. venez !..

— Monsieur, dit Madeleine, qui se laissa tomber sur une chaise, le visage trempé de larmes, je n'ai même plus ni la force, ni le courage, ni la volonté de les fuir. — Eh ! mon Dieu !.. que m'importe de mourir ? Ma vie, désolée comme ils l'ont faite, vaut-elle la peine de la leur disputer ?

Marini était pâle d'inquiétude. — En entendant Madeleine, il ne put maîtriser un moment de colère, il se pencha sur la jeune fille.

— Songez-y, pour peu que vous tardiez, il ne sera plus temps. — Si vous ne vous sentez pas le courage d'échapper au danger qui vous menace, c'est à moi de vous y soustraire ; — c'est mon devoir, Madeleine, et je n'y manquerai pas. — Venez, sans perdre un instant.

Et tout en parlant, Marini avait pris

une des mains de Madeleine et essayait de l'entraîner.

Celle-ci se leva ; — ses larmes coulaient en abondance.

— Oh !... mon père !... mon père !... dit-elle.

Marini la tenait toujours par la main. — Si la pauvre enfant eût été moins accablée par sa propre douleur, elle eût senti combien la main de Marini tremblait, et elle eût deviné sur son visage peut-être le piége affreux que cet homme lui tendait. — Mais comment se serait-elle méfiée d'une si odieuse perfidie ? comment aurait-elle pu croire à une si basse, si criminelle action ? — Son père lui avait appris à croire aux cheveux blancs et à les respecter.

— Est-ce bien loin que je dois aller ?

murmura-t-elle au milieu de ses sanglots.

— Non, ma chère enfant.

— Et M. Vancelay viendra m'y retrouver ?

— Demain peut-être.

— Oh ! monsieur, dites-lui que je suis bien malheureuse !

Marini regarda sa montre.

— Huit heures, vous manquerez la voiture. Vite, vite.

Et il entraîna la pauvre fille.

Madeleine n'avait plus la force de résister. Elle se laissa conduire sans prononcer une seule parole. — Combien l'Italien tremblait en descendant l'escalier. — Si M. Vancelay apparaissait !.. De temps en temps il s'arrêta pour écouter.

— Enfin, dit-il tout bas quand il l'eut

placée dans la voiture, elle ne nous échappera pas !

— Je vous confie mademoiselle, dit-il à Gauthier en refermant la portière, et, sous aucun prétexte, ne vous arrêtez pas en route

Madeleine leva les yeux sur celui qui devait l'accompagner. Gauthier s'était étudié à donner à sa physionomie une expression si bénigne que la jeune fille n'eut pas même cette émotion que donne un visage étranger.

— Madeleine, dit Marini, vous trouverez dans la voiture un sac de nuit que j'ai rempli de mon mieux. — Adieu ; partez... partez... Je reste pour payer ce que vous devez ici.

Madeleine lui tendit la main :

— Vous avez été bien bon pour moi, monsieur, lui dit-elle.

La voiture partit, et un sourire de satisfaction féroce rayonna sur la face d'ordinaire impassible de l'Italien.

Il paya les minimes dépenses de l'hôtel, et, se jetant dans une voiture de place, il se fit conduire rue Notre-Dame-des-Victoires. — A l'entrée de la rue, il descendit et alla se mettre en observation à l'endroit où devait passer la diligence

Bientôt le bruit retentissant que font les lourdes voitures sur le pavé se fit entendre; l'Italien, placé de manière à n'être point vu, la regarda passer; il vit Madeleine et Gauthier dans le coupé.

— Bravissimo ! dit-il en se frottant les mains avec joie.

Et, rebroussant chemin, il se mit à regagner fort paisiblement sa demeure.

PAUVRE MADELEINE.

XXXII.

Pour l'intelligence des faits qui doivent se passer ultérieurement, il est nécessaire que nous précédions la voiture qui conduit Gauthier et Madeleine dans le Dauphiné et que nous entrions avant eux dans

la maison qui doit servir de prison et peut-être de tombeau à la pauvre enfant que le crime le plus épouvantable venait de faire orpheline sur la terre.

Gauthier l'avait bien dit ; c'était une maison isolée au fond du ravin, n'ayant regard que sur de hautes montagnes escarpées, dominées elles-mêmes par le *Pelvoux*, qui dresse orgueilleusement au milieu des nuages son front couvert de glaces éternelles.

C'est bien là une de ces demeures éloignées du contact des humains, qui semblent jetées par une main maudite au milieu des choses arides et désolées, parce qu'elles portent elles-mêmes un cachet de glaciale aridité et de mystérieuse désolation.

Loin de nous la pensée de faire ici une description du Dauphiné, dont les monts

élevés sont des ramifications des Alpes françaises, les événements de cette histoire nous poussent et nous suivons le courant où ils nous entraînent. Nous dirons seulement que c'est dans cette partie montagneuse et plus souvent inculte, entre Grenoble et Briançon, que nous transportons le lecteur.

L'homme chez lequel se rendait Gauthier s'appelle Pierre Brasseux.

Il vit là, dans cette maison isolée et misérable, avec une femme que ses yeux injectés de sang, son regard fauve et acéré ont fait surnommer la *Hyène* dans le pays; — cette femme est grande, sèche et maigre, sa voix est âcre et enrouée par l'usage immodéré des liqueurs alcooliques.

Quant à Pierre Brasseux; — c'est un homme de quarante ans environ, petit de taille, trapu, vigoureux de membres; son

teint est hâlé; le blanc de ses yeux est jaunâtre; mais le globe de la prunelle d'un noir vif donne à son regard une dureté indicible. D'épais sourcils ombragent ses paupières, et se joignent à la naissance du nez par de longs poils noirs, hérissés et saillants, ce qui imprime un cachet étrange à sa physionomie, surtout si on ajoute l'épaisse chevelure terne et abrupte, tombant en désordre sur ses tempes et sur son front, qu'elle cache presque entièrement.

Les habitants étaient dignes de la maison, comme la maison était digne des habitants.

Au milieu de ces deux êtres repoussants, qu'un mauvais génie semble avoir créés l'un pour l'autre, et que le vice et la dépravation ont réunis sous le même toit, il y a un enfant, un pauvre et chétif en-

fant de treize à quatorze ans, aux joues pâles et maigres, au regard flasque et languissant ; — ses cheveux blonds, ternes et sales comme ceux de Brasseux, semblent se traîner maladivement sur son cou et autour de son front.

Presque toujours il se tient accroupi, sur un petit escabeau de bois, à un des coins de la cheminée et appuie sa tête contre la pierre noire et enfumée. — Il reste ainsi des heures entières, les yeux ouverts ou fermés, ses deux mains l'une dans l'autre.

La maison qu'habite Brasseux et la *Hyène* est un débris d'une maison autrefois plus grande. D'un côté, elle a un étage, dont les fenêtres ressemblent à des meurtrières, tant les ouvertures en sont étroites; de l'autre, cet étage est tombé en ruines, et, pour conserver habitable ce

qui en est resté, on a formé un toit avec des morceaux de bois placés en triangles et sur lesquels on a jeté des fagots de bruyère, de genêts et de ronces; en dedans, une grosse toile enduite de goudron forme une espèce de tente et empêche de pénétrer la pluie qui s'infiltre à travers les fagots.

L'intérieur de cette espèce de hangar est parfaitement en rapport avec l'extérieur.

Le lit est cassé en éclats dans plusieurs endroits; au-dessus, un vieux morceau de baldaquin jaunâtre pend de travers, accroché au mur par un clou; — sur ce lit, composé d'une paillasse, il y a une grosse couverture de laine, dont la couleur primitive a disparu sous l'enduit noirâtre qui la couvre. — Une table longue en bois, deux ou trois chaises et quelques objets de

cuisine forment tout l'ameublement de cette salle basse, dont s'échappe une odeur nauséabonde à soulever le cœur le plus résigné. — Une espèce de hangar bas, fermé seulement de trois côtés par des fagots entassés les uns à côté des autres comme sur le toit de la maison, est adossé contre un des murs. — C'est là que couche, sur des feullles mortes, l'enfant, en compagnie d'une chèvre.

Comme on est encore aux jours d'hiver, un tison à demi-consumé fume à travers un monceau de feuilles mortes amassées dans l'âtre et encore tout humides de l'orage qui a éclaté dans les montagnes la nuit précédente.

La femme est accroupie à terre auprès du tison et le vent qui s'engouffre par la fenêtre entr'ouverte, fouette sur son visage et le long des pierres de la cheminée

les mèches mal attachées de sa chevelure éparse; — elle a la tête appuyée sur une de ses mains, tandis que l'autre remue à l'aide d'un bâton les cendres du foyer.

De temps en temps elle s'arrête dans ce travail machinal, et semble écouter le bruit lointain du tonnerre dont le grondement se perpétue en échos à travers la chaîne de montagnes.

L'enfant couché de l'autre côté de la cheminée avait les yeux fermés; et tout son corps, que ses vêtements déchirés protégeaient à peine contre le froid, grelottait terriblement.

— La *Limace*! cria tout-à-coup la Hyène en levant la tête. (C'est le nom qu'elle donnait à l'enfant), sans doute parce qu'il était toujours accroupi et pour ainsi dire collé contre les murailles sans faire un mouvement.

— La Limace !.. répéta-t-elle d'une voix qui ressemblait au grognement d'une bête fauve.

Et comme l'enfant ne bougeait pas, elle prit la baguette qu'elle tenait à la main et lui jeta rudement à la tête.

L'enfant jeta un cri, et leva à la fois ses deux mains dont il se couvrit instinctivement le visage.

— Il faut donc que tu dormes toujours, idiot damné ?

L'enfant fixa ses grands yeux ouverts sur la femme et ne bougea pas.

— Donne-moi cette cruche... là sur la planche.

Et la Hyène désignait du doigt une cruche verte qui était à la droite de l'enfant.

Celui-ci se leva d'un mouvement lent et appesanti, prit la cruche et la porta à la

Hyène ; elle la saisit avec avidité, plongea son regard au fond, appuya contre le goulot ses lèvres avides et la renversa ; mais elle était vide, et pas une goutte ne tomba.

— Rien !.. plus rien !.. dit-elle en reposant la cruche à terre. C'est si bon le genièvre !

Puis, elle reprit sa position première.

Le feu pétillait et gagnait déjà les feuilles moins humides ; la flamme bleuâtre donnait un reflet sinistre à ce visage usé par l'ivrognerie et répandait une sombre clarté dans cette demeure silencieuse.

L'enfant avait repris sa place de l'autre côté du foyer.

Un quart-d'heure était à peu près écoulé qu'on entendit un bruit de pas retentir sourdement le long du sentier qui descendait de la montagne.

— C'est Pierre, dit la femme sans quitter sa position.

L'enfant jeta un regard triste et inquiet vers la porte, comme si l'arrivée de Pierre l'eût glacé de peur ; il s'accroupit plus encore sur lui-même dans la pénombre de la cheminée.

La porte s'ouvrit et Pierre Brasseux entra.

C'était bien l'homme que nous avons essayé de dépeindre au commencement de ce chapitre. — Il avait de gros souliers ferrés et une veste de peau de bouc ; sur sa tête un espèce de vieux chapeau grisâtre à larges bords.

— Il y a du nouveau, femme, dit-il en entrant et en posant sur la table un pain et une cruche ; — de la besogne et du profit.

— As-tu du genièvre? dit la Hyène en se levant.

— Plein cette cruche.

— Tu es brave, dit-elle en allant à lui, et en posant ses deux mains sur la cruche.

— Écoute donc avant de boire, dit Brasseux en s'approchant du feu.

— J'ai soif, reprit la femme d'une voix éraillée.

— Je venais de vendre au village nos pommes de terre et ton fromage de lait de chèvre, lorsque l'homme qui porte les lettres, tu sais bien, Jean Claude, m'appela de toutes ses forces. — Hé ! Brasseux, qu'il disait. — Je me retourne. — Eh bien ! de quoi ? — V'là une lettre. — Pour moi. — Pour vous. — Si ça paie, je n'en veux pas, que je lui dis. — Ça ne paie pas, qu'il répond. — Alors, ça va, je la

prends. — Quand j'ai sorti du village, je m'ai assis sur la route et je m'ai mis à la déchiffrer. — C'est de Gauthier qu'elle est, ma poule; tu te rappelles bien Gauthier, cet homme qui est venu se cacher ici pendant une semaine; il nous dit de préparer tout de suite la chambre pour une jeune fille qu'il amène, il nous recommande surtout de n'en parler à personne, et de répondre à toutes les questions, si elle nous en fait : — « Je ne sais pas. » — Ça n'est pas difficile, tu vois.

Dans le coin de la salle où il s'était réfugié, l'enfant releva la tête; et ses yeux vifs comme ceux d'un chat se fixèrent sur Pierre et sur la Hyène.

— Comme c'est bon! du genièvre! dit la femme en reposant la cruche sur la table.

Brasseux la prit de sa main trapue, en but trois ou quatre gorgées dont chacune

valait bien un verre, et reprit après avoir passé deux ou trois fois sa langue sur ses lèvres violacées :

— Eh bien ! que dis-tu de ça ?

— Je dis que c'est un drôle de logement que Gauthier a choisi là pour cette jeune fille.

— Il doit avoir ses raisons, car il connaît le local.

— Au fait : qu'est-ce que ça nous fait ? Gauthier paie bien, c'est l'essentiel.

— Allons à l'ouvrage là-haut. — Où est la Limace ?

— Pardieu ! dans le feu, ou couché dans un coin comme toujours ; nous avons eu une bête d'idée de recueillir cet idiot.

— Tu sais bien qu'il le fallait. — La Limace ? la Limace ?

L'enfant se leva, marchant d'un pas inquiet et tremblant.

— Avance !

— Tiens, idiot, dit l'homme, je suis de bonne humeur; bois une gorgée de genièvre, ça te réveillera, marmotte.

L'enfant secoua la tête sans faire d'autre mouvement.

— Alors, viens avec moi là-haut et tâche de faire attention à la besogne, ou je te laboure les reins avec mes souliers. — Dis donc, poule, pendant que je vais travailler là-haut, mets en ordre un peu ici, balaie le plancher, range les cruches et donne à tout ça, ajouta-t-il avec un gros rire, un air enchanteur pour ne pas trop effrayer cette étrangère.

— Parbleu ! ne veux-tu pas en faire un palais? grogna la Hyène.

— Quelle heure qu'il peut être, dit Pierre, à cette heure ?

Et poussant la porte, il regarda en dehors.

— Le soleil n'a pas encore dépassé le petit mamelon; il y a encore quatre heures de jour au moins.

— Est-ce que Gauthier viendra aujourd'hui?

— Ça se peut; faut être prêt à l'attendre. — Tu mettras le lard sur la table; je mangerai un morceau en descendant.

Et Brasseux, suivi de l'enfant, monta un petit escalier noir dont l'entrée se trouvait dans un des coins les plus obscurs de la salle.

La Hyène s'apprêta à donner à la salle basse *un air enchanteur*, comme le disait Brasseux.

Cet air enchanteur consistait à ranger sur des planches, le long du mur, des cruches et des pots de grès, à pendre à leurs

clous respectifs quelques vieux ustensiles de cuisine dépareillés qui gisaient çà et là, dans tous les coins de la salle, à redresser sur le lit la vieille couverture de grosse laine, et à pousser dans un coin contre la cheminée les pommes de pin ramassées dans le ravin, ainsi que les fagots de bruyères et les tas de feuilles mortes qui servaient à faire le feu... Depuis bien longtemps on n'en avait pas tant fait dans la demeure de Brasseux; aussi la Hyène s'admirait dans son ouvrage, tout en essuyant la table avec une vieille guenille et en allant chercher le morceau de lard fumé qui devait servir à son dîner.

Brasseux n'en avait pas fait davantage dans la chambre d'en haut; car l'ameublement n'en était pas compliqué; quelques chaises, une table en bois blanc, sur laquelle s'étalait orgueilleusement un

lambeau de serge verte, un lit de la même famille que celui dont nous avons déjà essayé de faire la description, et une armoire en noyer brisée d'un côté : tel était au grand complet le mobilier de la chambre destinée à l'étrangère. — Le seul véritable luxe qui distinguait cette chambre de la salle basse occupée par Brasseux et la Hyène, c'était une paire de draps de grosse toile donnée par Gauthier, et que l'on réservait pour les grandes occasions, lorsque quelque voyageur parcourant les montagnes, et surpris par le mauvais temps, venait demander un abri.

— Allons, dit Brasseux en descendant l'escalier, voilà qui est au grand complet; Gauthier peut arriver quand il voudra ; si la petite n'est pas contente, tant pis ! il ne pousse pas des champignons d'or dans la montagne.

La Limace alla reprendre silencieusement sa place sur son petit escabeau au coin de la cheminée ; un instant son regard vif et brillant se fixa sur Brasseux et la Hyène, qui s'étaient attablés devant le morceau de lard et la cruche de genièvre; mais ce fut un éclair aussi rapide que la pensée, et lorsque Brasseux tourna la tête du côté de l'enfant, il le trouva accroupi comme à son ordinaire et les yeux à demi-fermés.

— La Limace! cria-t-il, attise le feu. — Eh bien ! quand tu me regarderas avec tes yeux bêtes, idiot!

Et il lui fit signe de la main de remuer dans le foyer les feuilles à demi-consumées.

L'enfant prit un morceau de bois qui était près de lui et remua les feuilles; — la flamme étouffée monta tout-à-coup en

tourbillons jaunes et bleus ; au même instant la porte s'ouvrit avec fracas, et des feuilles mortes, poussées par le vent qui s'engouffrait dans la salle avec un sifflement aigu, volèrent de tous côtés, et s'affaissèrent peu à peu sur le plancher, comme feraient de pauvres oiseaux épuisés.

— Voilà qui nous annonce encore un orage pour cette nuit, dit Brasseux en regardant à l'horizon ; la crête des montagnes est cachée par les nuages, et le ciel est marbré.

— Qu'est-ce que ça nous fait l'orage ?

L'on entendait au fond de la chambre les dents du pauvre enfant qui claquaient sous le frisson glacé de la fièvre.

Pendant ce temps, Madeleine, conduite par Gauthier, faisait route dans le Dauphiné.

Déjà ils avaient laissé derrière eux la

riche vallée du Graisivaudan et les vastes plaines sablonneuses de Vienne et de la Tour-du-Pin. — A Grenoble, Gauthier avait pris une voiture particulière pour ne pas perdre de temps, et s'était engagé dans la chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud et forme l'horizon comme les gradins d'un amphithéâtre immense.

Cette partie du Dauphiné offre un des plus beaux spectacles qui se puisse voir ; les Alpes françaises y atteignent des proportions colossales en séparant le bassin de la Durance de celui de l'Isère ; on aperçoit le Pelvoux et l'Olan, ces deux superbes monts dont les cîmes couvertes de neige semblent deux têtes gigantesques de vieillard. — De ces deux points élevés partent de nombreuses chaînes qui courent et rayonnent pour ainsi dire dans toutes les

directions. L'aspect de ce paysage est vraiment magique, et peut se comparer aux plus belles parties de la Suisse que les touristes vont visiter le sac sur le dos et le bâton ferré à la main.

Combien l'admirable pays qui se déployait à chaque instant passait inaperçu devant les yeux de la triste Madeleine! Brisée par sa douleur, plongée dans les plus profondes méditations, elle ne donnait pas un regard à ce qui l'entourait, elle ne prononçait pas un mot si ce n'est pour dire d'heure en heure à son compagnon de route .

— N'arriverons-nous pas bientôt ?

— Bientôt, mademoiselle, répondait invariablement Gauthier.

Elle se rappelait les horribles événements qui venaient de se passer, il semblait à la pauvre enfant que c'était un rêve...

un rêve affreux ; — et de temps en temps elle se frappait le front, comme pour se réveiller. — Hélas ! vains efforts !... c'était bien la réalité. — Alors ses paupières s'abaissaient sur ses yeux, et sa tête s'inclinait sans qu'une larme coulât sur ses joues, sans qu'un gémissement soulevât sa poitrine. — Toute la vie extérieure se dérobait à elle ; elle n'entendait ni le bruit incessant des roues sur les pierres de la route, ni le hennissement des chevaux, ni le grondement lointain du tonnerre qui bondissait sur les échos des montagnes ; sa pensée était pour ainsi dire un sanctuaire impénétrable aux voix du ciel comme aux voix de la terre.

La voiture avançait toujours, aussi rapidement qu'il lui était possible, à travers un chemin rocailleux qui menait dans la montagne ; et Gauthier, penché en dehors,

cherchait à plonger ses regards dans les profondeurs du ravin qu'il dominait. Enfin il aperçut dans un creux, à travers des sapins et des Oliviers la demeure de Brasseux; au-dessus du toit s'élevait une fumée noire que le vent emportait en tourbillons.

Le visage de Gauthier devint radieux.

— J'avais peur, dit-il en lui-même, que ce damné Pierre n'eût fait quelque coup de tête de sa façon et qu'il n'ait été forcé de quitter le pays : voilà une fumée de bon augure.

Quelques instants après, le cocher s'arrêta, et approchant de la portière :

— Il ne m'est pas possible, dit-il, d'aller plus loin ; je casserais votre voiture et je briserais les jambes de mes chevaux.

— Diable ! fit Gauthier en examinant la route, en êtes-vous bien sûr ?

— Personne, monsieur, ne vous aurait conduit aussi loin. A côté de ce sapin renversé que vous voyez à cinquante ou soixante pas d'ici, la route devient impraticable.

— Ouvrez la portière, dit Gauthier.

Et il se mit à examiner le chemin de tous les côtés.

Il était monté sur une petite éminence de terre : il appela le cocher.

— Dites donc, l'ami vous devez connaître le pays?

— J'y suis né, dit celui-ci en prenant ses chevaux par la bride, et en emmenant la voiture sur un des côtés de la route.

— Eh bien! n'y a-t-il pas à travers la montagne un sentier direct qui conduise dans la direction de cette maison là-bas?

— Dans la direction de la maison au-dessus de laquelle il y a de la fumée?

— Oui.

— Si parbleu ! et un chemin qui raccourcit de plus de moitié. — Tenez, vous voyez bien, ici sur la gauche, ce petit groupe de sapins?

— Parfaitement.

— Eh bien! à dix pas plus loin il y a un sentier, passablement pierreux, par exemple, vous n'aurez qu'à le suivre, il vous mènera tout droit à la maison, et de là au village d'Oysans.

— C'est mon affaire, dit Gauthier; pour combien de temps y a-t-il de marche?

— Voyons... dix-huit à vingt minutes au plus, et trois quarts d'heure par la route.

Gauthier tourna les talons et alla à la voiture, dont il ouvrit la portière. Madeleine était tellement absorbée dans ses pensées, qu'elle ne s'était point aperçue que la voiture avait cessé de rouler; elle

leva lentement la tête au bruit que fit Gauthier.

— Nous sommes arrivés, dit-elle d'une voix triste.

— Pas encore tout-à-fait, mademoiselle ; mais le cocher, pour raccourcir le trajet, a pris un chemin de traverse que les pluies de la nuit dernière ont rendu impraticable, et nous allons être forcés de faire un bout de la route à pied.

— Comme vous voudrez, répondit Madeleine en se levant et en se préparant à descendre.

Gauthier, plein de prévenance, lui offrit le bras pour descendre et prit le sac de nuit.

L'orage avançait, roulant dans le ciel ses nuages d'un gris sombre et mat; le vent criait en faisant courber sous son souffle la cîme verte des sapins, et l'on entendait

déjà clapoter sur les pierres des grosses gouttes de pluie.

— Ce temps va nous servir à merveille, dit tout bas Gauthier en s'engageant dans le sentier que lui avait indiqué le cocher.

La pauvre Madeleine était plus épuisée par cette horrible douleur qui l'avait prise si soudainement et si cruellement à la fois, qu'elle ne l'eût été par une longue maladie. — Elle avait donné à la souffrance tout ce qu'elle avait de force. Sa poitrine oppressée se soulevait en bonds irréguliers et ses jambes parfois fléchissaient sous elle. — Si Gauthier ne l'eût soutenue, elle serait certainement tombée.

— Je suis bien fatiguée, dit-elle, et puis à peine marcher ; y a-t-il encore beaucoup de chemin à faire ?

— Tâchons d'arriver seulement jusqu'à

cette cabane que vous voyez au bas de la montagne, à deux cents pas de nous environ ; elle est habitée par de braves gens que je connais, nous nous y reposerons quelques instants et laisserons passer l'orage.

Madeleine se remit à marcher.

Autour des deux voyageurs, le vent sifflait avec violence, faisant parfois rouler sur le flanc de la montagne des pierres qui bondissaient jusqu'au fond du ravin ; la pluie devenait plus intense, les arbres se courbaient, et quelques branches brisées s'enfuyaient emportées par le tourbillon, tandis que le sommet des montagnes était sillonné d'éclairs rapides que l'œil pouvait à peine apercevoir, mais qui déchiraient le ciel par lambeaux éclatants.

Enfin, ils arrivèrent à quelques pas de la cabane.

— Les voilà, dit tout-à-coup Brasseux, qui le premier les aperçut; allons, poule, fais-toi un gracieux visage.

— Voyons, dit la Hyène en se penchant vers la porte.

LA CABANE DE BRASSEUX.

XXXIII.

Certes, si la pauvre jeune fille qu'entraînait ainsi le messager criminel de la plus lâche trahison, eût été moins brisée par la fatigue et par les cruels déchirements de son cœur, elle eût reculé d'épouvante à

l'aspect de cette figure marbrée de teintes rouges et violacées, de ces yeux injectés de sang, de ce regard sauvage; — le vent qui soulevait ses cheveux autour de sa tête comme un noir parasol, donnait encore au visage de la Hyène une expression plus effrayante.

Gauthier seul les vit et leur fit signe de rentrer dans l'intérieur de la cabane.

Tout d'un coup on entendit de grands cris: — c'étaient comme des menaces et des injures mêlées à des larmes et à des sanglots. — La voix de Brasseux se répandait en jurons énergiques, et celle de la Hyène dominait les cris par son timbre âcre et perçant.

On distinguait ces mots au milieu du vacarme :

— Maudit idiot!.. Limace du démon!.. je te ferai rentrer sous terre.

C'était le pauvre enfant que ce couple féroce battait à qui mieux mieux ; parce qu'en se penchant à la fenêtre pour regarder les étrangers, il avait eu le malheur de renverser à terre et de briser le pot à moitié plein de genièvre. — On comprend quelle devait être la fureur de la Hyène.

— Les imbéciles, pensa à part lui Gauthier, ils choisissent bien leur moment.

— Qu'y a-t-il donc ? dit Madeleine, que le moindre bruit effrayait.

Gauthier ne répondit pas, car ils étaient arrivés ; il poussa la porte extérieure et dit d'une voix rude où perçait malgré lui sa mauvaise humeur :

— Ah ça ! bonnes gens, que se passe-t-il donc ici ?

— Rien, dit Brasseux, en allongeant un dernier coup de poing à l'enfant que la

Hyène tenait par les épaules, c'est ce maudit idiot.

Madeleine était sur le seuil de la porte; — la vue de ce pauvre enfant à moitié renversé lui fit mal.

— Je vous demande sa grâce pour lui, dit-elle.

— Tenez, voyez cette cruche avec tout le genièvre qui est à terre, grommela Brasseux.

Le cœur de Madeleine allait instinctivement vers ceux qui souffraient; — elle s'approcha du pauvre petit que la Hyène n'avait pas lâché.

— Vous m'accorderez bien sa grâce, ma brave femme? dit-elle en attirant l'enfant vers elle.

— C'est différent, madame, dit la Hyène, à laquelle Gautier et Pierre fai-

saient des signes, — puisque vous le voulez.

— Tenez, dit Gauthier pour faire diversion, voici pour payer le pot de genièvre.

Pendant ce temps, Madeleine essuyait avait son mouchoir le visage du pauvre enfant, qui était inondé de larmes; lui, leva les yeux sur celle qui avait ainsi pitié de lui et qui l'avait arraché à ses bourreaux.

Combien de reconnaissance il y avait dans ce regard! — Il prit les deux mains de la jeune fille qu'il baisa, et retourna au coin de la cheminée s'accroupir sur son escabeau.

— Mademoiselle, dit Gauthier en s'approchant, l'orage augmente; il va être terrible, à ce que disent ces bonnes gens; en outre, voici la nuit qui vient; il ne se-

rait pas prudent de continuer notre route à travers ces montagnes.

— Voyez-vous, dit Brasseux, quand le Pelvoux a la tête couverte de nuages qui tournent en rond, ça ne vaut rien, le tonnerre n'est pas loin... L'entendez-vous qui commence son bacchanal ?

— Nous avons donc beaucoup de chemin encore ? reprit Madeleine en s'adressant à Gauthier.

— A peu pès le double, madame, de ce que nous venons de faire, répondit Gauthier sans se déconcerter ; la maison est derrière ce mamelon vert que vous voyez à gauche. Ces braves gens ont une chambre qu'ils nous offrent ; je crois que le plus sûr et le plus prudent est d'y passer la nuit. — Quand l'orage sera passé, j'irai moi-même prévenir là-bas de votre arrivée, et demain matin, après avoir passé une

bonne nuit et vous être reposée de votre fatigue, vous vous remettrez en route.

Certes, tout cela semblait raisonnable et fort simple. Aussi Madeleine ne fit-elle aucune résistance.

— Comme vous voudrez, monsieur, dit elle d'une voix douce.

Il y eut alors un échange rapide de regards entre Pierre et Gauthier; — la Hyène s'approcha de la jeune fille.

— Vous trouverez la chambre bien laide, dit-elle en grimaçant un sourire.

— Qu'importe, répondit celle-ci en hochant tristement la tête.

— Poule, dit Brasseux à la Hyène, conduis mam'zelle à sa chambre, elle sera toujours mieux qu'ici; prends cette lampe, car voilà la nuit qui vient.

La Hyène prit la lampe, et Madeleine la suivit sans prononcer un mot.

Quelques instants après la femme descendit.

Gauthier lui fit signe de s'approcher de la table devant laquelle il était assis.

— Pierre, dit-il ensuite à voix basse, va fermer avec soin la porte de cet escalier.

— Nous sommes seuls.

— Il n'y a que l'idiot, c'est rien du tout.

— C'est égal, renvoie-le.

— Allons, la Limace, cria la Hyène d'une voix rude, va sous ton hangar.

L'enfant leva la tête, et son regard hébété se tourna du côté où était venue la voix.

— Regardez s'il bougera, dit Pierre avec colère.

— L'enfant se leva.

— Ah ! c'est bien heureux.

Et, allant à lui, il le poussa rudement vers la porte qu'il referma.

L'idiot, au lieu de se diriger vers le hangar où il passait chaque nuit sur son lit de feuilles mortes, se glissa doucement le long du mur et colla son oreille contre la fenêtre.

— Ah ! ça, nous autres, dit Gauthier en s'accoudent sur la table, nous sommes seuls, écoutez bien.

Pierre Brasseux et la Hyène se rapprochèrent avec avidité de Gauthier ;—au milieu de l'obscurité qui commençait à descendre des montagnes et enveloppait déjà la cabane, leurs yeux étincelaient comme des tisons ardents.

— Tu as reçu ma lettre, Pierre ?

— Oui.

— Tu l'as conservée ?

— Oui.

— Rends-la-moi, il ne faut pas que ça traîne.

Pierre rendit la lettre à Gauthier ; celui-ci la mit soigneusement dans sa poche.

— Vous savez tous deux ce dont il s'agit ? reprit-il.

— Garder c'te petite de là-haut.

— Et surtout empêcher que personne se doute de sa présence et puisse communiquer avec elle.

— C'est bien.

— Prenez garde que par les fenêtre elle puisse appeler à son aide ou attirer quelqu'un par ses cris.

— Attirer quelqu'un, reprit Pierre avec un gros ricanement ; il ne passe ici que le torrent quand les neiges fondent là-haut, et des chats-huants la nuit.

— Cette compagnie-là n'est pas dan-

gereuse. Il va y avoir du tapage demain, des larmes, des menaces.

— On la fera taire, dit la Hyène.

— Le tapage ne m'effraie pas, continua Pierre en tendant ses deux bras sur la table.

— Je le sais ; aussi, si tu exécutes bien toutes mes instructions, ta fortune est faite.

— Elle est faite alors.

— Il faut, comprends-moi bien, que cette femme soit comme morte.

— J'ai compris.

— Pour l'ennui et les frais que cela te causera, tu recevras six cents francs tous les trois mois.

— Six cents francs tous les trois mois, dirent à la fois d'une voix gutturale Pierre et la Hyène.

— Oui, six cents francs; le premier trimestre d'avance !..

— Oh ! s'écria la Hyène en saisissant le sac d'écus que Gauthier venait de poser sur la table, c'est de l'argent tout cela !

— Oui, dit Gauthier en riant, du bon argent monnayé qui est à vous, qui vous appartient.

— A nous!... à nous!... dirent ensemble Pierre et la Hyène, en plongeant à la fois leurs deux mains dans le sac et en remuant les pièces d'argent qui rendaient un son métallique.

— Et combien de temps garderons-nous ce bijou ?

— Voilà ce que je ne sais pas.

— Le plus longtemps possible, n'est-ce pas?

— Il est probable que ce sera long, à moins que la maladie dont elle est atteinte ne coupe court, et...

— Diable! c'est vrai, dit Pierre, elle

n'a pas l'air d'être vigoureuse ; nous aurons assez de malheur pour que le diable s'en mêle et qu'elle nous glisse dans la main.

— C'est juste, dit Gauthier, et j'oubliais un détail essentiel.

— Parle.

— Si, pour des raisons que je ne puis prévoir, on était forcé de retirer cette jeune fille d'ici…

— Eh bien ?

— Tu recevrais pour indemnité cinq mille francs !

— Cinq mille francs !..

— Cinq mille francs, répéta la Hyène dont les yeux flamboyaient ; — ça fait combien de pièces comme ça ?

— De quoi couvrir deux ou trois fois cette table, répondit Gauthier.

Et il ajouta après un instant de silence,

comme s'il eût voulu que ses paroles entrassent bien dans la pensée des deux personnes qui l'écoutaient :

— Il est bien entendu que si elle venait à mourir, vous recevriez la même somme pour vous indemniser.

— Comme il faut tout prévoir, Pierre, si ce cas arrivait, il faudrait que personne ne fût instruit de cette mort, pas plus qu'on ne doit l'être de sa présence.

— Il y a là-bas le précipice où je défie même le diable de descendre.

La Hyène avait son visage appuyé sur les deux mains et les yeux fixés et immobiles sur les pièces d'argent qui sortaient du sac, elle répétait entre entre ses dents, de sa voix rauque et grinçante : — De quoi couvrir deux ou trois fois cette table !

— Il m'a semblé entendre du bruit

dehors, dit tout-à-coup Gauthier en se retournant brusquement.

— C'est la pluie qui tombe sur les pierres ou le vent qui siffle dans les sapins.

— C'est peut-être l'enfant de tout-à-l'heure.

— La Limace ! c'est un idiot.

— Prends garde !

— On voit bien que tu ne le connais pas; il ronfle dans son hangar : viens plutôt voir, ça t'ôtera toute idée.

Et Pierre et Gauthier se dirigèrent vers le hangar pendant que la Hyène restait toujours immobile dans la contemplation de l'argent qui ruisselait devant elle.

Ils trouvèrent en effet l'enfant à moitié couvert par les feuilles humides, et la tête cachée dans ses deux bras arrondis autour d'elle.

— C'est bien, fit Gauthier, je m'étais trompé ; allons, il faut que je reparte pour retrouver la voiture qui m'attend là-haut, sur la route.

— Ne t'inquiète pas ; — s'il y a quelque chose de nouveau, comment te le faire savoir ?

— Écris *A monsieur Jacques, homme de peine, poste restante, à Paris.*

— Jacques, homme de peine, poste restante, à Paris, répéta Pierre.

— Te rappelleras-tu bien le nom?

— Jacques... Jacques... c'est gravé là, répondit Brasseux en se frappant le front de sa main trapue.

— Poste restante, à Paris.

— C'est convenu.

Gauthier allait s'éloigner ; il se retourna et lui dit à voix basse :

—Surtout, Pierre, tu m'entends, prends

bien garde que personne ici ne sache la présence de cette petite, et ne puisse communiquer avec elle.

—Personne!.. personne!.. répéta deux fois Brasseux dont le visage avait pris tout-à-coup une expression féroce et sauvage.

Gauthier inclina la tête en signe d'assentiment, et remonta le sentier pierreux qu'il avait descendu un quart-d'heure auparavant avec Madeleine.

Pierre Brasseux rentra dans sa cabane, et, après avoir jeté un regard investigateur autour de lui, il ferma la porte et alla s'asseoir devant la table.

— Ah! ça!... ma poulette, dit-il en frappant joyeusement sur l'épaule de la Hyène, qui était toujours dans la même immobilité, il paraît que ça te réjouit l'œil : en voilà de quoi acheter du genièvre et du lard frais!

— Il faut bien le cacher, dit la Hyène, car si on savait que nous sommes si riches, on viendrait nous voler.

— Nous le cacherons dans notre lit.

— C'est cela ! c'est cela ! reprit la Hyène sans détourner les yeux de la contemplation enivrante du sac.

Pierre avança le bras pour le prendre ; elle le repoussa rudement en attachant sur lui des yeux sanglants.

— Oh ! pas encore !... pas encore !... dit-elle d'une voix rauque en entourant le sac de ses deux mains qui tremblaient sous le frisson de ses désirs avides.

Madeleine, accablée par la fatigue de cette longue route, et par l'épuisement de ses forces, se jeta tout habillée sur le lit qui lui avait été préparé, et ne tarda pas à s'endormir ; mais son sommeil était fiévreux et agité ; — de temps en temps,

elle laissait échapper des cris douloureux ; on eût dit qu'en elle, la souffrance seule ne s'était pas endormie ; des mots entrecoupés soulevaient ses lèvres, et sa respiration s'échappait en gémissements plaintifs.

Le jour éclairait déjà sa petite chambre, lorsqu'elle rouvrit les yeux, et le soleil, que ne voilaient plus, comme la veille, des nuages orageux, dorait les montagnes de ses rayons enflammés. — Un vent léger agitait à peine la cîme des arbres et faisait soupirer, de cette voix mélancolique que Dieu a donnée aux choses aussi bien qu'aux hommes, les feuilles froissées les unes contre les autres; de temps en temps, quelque oiseau en passant, jetait dans les airs un cri perçant qui s'en allait, s'éteignant d'échos en échos.

N'entendant aucun bruit dans la maison, Madeleine attendit quelque temps. —

Ne voyant venir personne, elle voulut ouvrir sa porte qu'elle fut étonnée de trouver fermée à double tour.

Alors elle appela : mais soit que sa voix ne fût pas entendue, soit qu'on ne voulût pas y faire attention, personne ne répondit. — Elle continua à appeler, le même silence régnant toujours autour d'elle, elle frappa avec une chaise contre la porte.

— L'entends-tu là haut ? dit la Hyène.

— Elle commence son travail.

Comme le bruit continuait en augmentant, il cria :

— C'est bien !... c'est bien !... on entend.

Et il se dirigea vers le petit escalier.

— Qu'est-ce que tu vas lui dire, Pierre ? demanda la femme.

— Je vas lui dire qu'elle se taise.

— Et si elle ne se tait pas ?

— Je lui montrerai que j'ai des poings, et je la bâillonnerai.

— C'est cela... c'est cela, dit la Hyène en écartant de ses deux mains les mèches ternes de ses cheveux qui couvraient son visage.

— Que voulez-vous? dit Brasseux à travers la porte.

— Ah! c'est vous, brave homme, dit la voix de Madeleine.

— Tu vas le voir, ton brave homme, grogna Brasseux à travers la porte.

— La personne qui m'a conduite ici est-elle de retour?

— Non.

— Quelle heure est-il donc?

— Je ne sais pas.

Le ton brusque avec lequel ces réponses étaient faites n'échappa pas à Madeleine. Elle tressaillit, et mit à la fois ses deux

mains sur son cœur. — Pour la première fois une pensée de doute traversait son esprit.

— Est-ce tout ? dit la voix de Brasseux.

— Veuillez ouvrir cette porte.

— Pas possible.

— Comment ! s'écria Madeleine avec terreur. — Ouvrez ! ouvrez cette porte !...

— Quand on vous dit qu'on ne l'ouvrira pas. C'est l'ordre.

— L'ordre !... répéta-t-elle avec un effroi croissant, de qui ?

— De celui qui vous a amenée ici.

— Oh ! mon Dieu !.. fit Madeleine avec désolation, d'une voie étouffée, où suis-je donc ?

Cependant elle essaya de calmer un peu la frayeur qui faisait trembler tous ses membres, et cherchant à donner à sa voix

une expression de tranquillité apparente, elle reprit :

— Cette personne doit-elle bientôt revenir ?

— Je n'en sais rien.

— Mais hier elle m'avait dit devoir être de retour au point du jour.

— Hier et aujourd'hui ça fait deux, reprit Brasseux.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Madeleine avec effroi, qu'est-ce que cela veut dire ? — Comme il y a des hommes méchants sur la terre.

Et elle se laissa tomber accablée sur une chaise.

Brasseux écouta encore pendant un instant ; — puis n'entendant plus rien, il descendit l'escalier.

— Eh bien ? dit la Hyène.

— Pour le moment, pas possible, mais ça ne va pas tarder à recommencer.

L'idiot était à sa place accoutumée, les deux coudes appuyés sur ses genoux, les yeux fixes, il rongeait silencieusement un morceau de pain bis.

Quelques instants se passèrent.

Madeleine leva la tête, et ses yeux parcoururent avec effroi la chambre dans laquelle elle était; — elle courut à la fenêtre : — tout autour d'elle, des roches arides, escarpées, et un silence effrayant. — Elle sentit son cœur se glacer d'épouvante. Attentive au moindre bruit du dehors, elle resta longtemps immobile, retenant le souffle de sa respiration, puis le désespoir la prit, et elle se laissa tomber sur son lit, la tête dans ses mains, en murmurant :

— Mon Dieu!... que veulent-ils donc faire de moi?

Peu après ses mains quittèrent son visage; elle les joignit et levant vers le ciel ses yeux trempés de larmes :

— Seigneur, s'écria-t-elle, que votre volonté soit faite !

Madeleine pria longtemps et pleura beaucoup.

Quand elle se releva, son visage était plus calme : la prière donne du courage et de la résignation; elle a des paroles de consolation, là où les voix humaines n'ont plus que des larmes et des sanglots.

Deux heures se passèrent pendant lesquelles elle réfléchit à tout ce qui s'était passé depuis qu'elle avait quitté la rue des Postes.

— Si je tâchais, pensa-t-elle, de savoir quelque chose de cet homme, peut-être par la douceur et des prières se laissera-t-il toucher?

Cette résolution lui rendit une lueur d'espérance, il en faut si peu aux malheureux! et cherchant dans sa voix l'intonation la plus douce et la moins effrayée, elle appela une seconde fois.

L'enfant en l'entendant releva la tête, mais ce fut un éclair, et elle retomba aussitôt sur sa poitrine, triste et maladive comme toujours.

— V'là que ça va recommencer, dit la Hyène d'un ton rogue.

— Eh bien! vas-y, femme, reprit Brasseux; moi, je vais travailler au jardin; si tu as besoin de moi, tu m'appelleras.

— Je n'aurai pas besoin de toi pour la mettre à la raison, répondit-elle.

Et elle se dirigea vers l'escalier, après avoir décroché la clé qui pendait à un clou contre le mur.

Madeleine écoutait avec anxiété le moin-

dre bruit qui se faisait au dehors : elle entendit retentir des pas dans l'escalier; et les palpitations de son cœur devinrent plus violentes, au bruit que fit la clé en entrant dans la serrure.

Quand elle vit entrer la Hyène, son premier mouvement fut un mouvement de joie. — Une femme comprend mieux une femme; mais lorsqu'elle eut aperçu cette figure repoussante sur laquelle l'ivrognerie avait laissé ses taches sanguinolentes, quand son regard eut rencontré ce regard fauve, elle comprit que chez cette femme la laideur du corps cachait la laideur de l'âme, et qu'il n'y avait rien à espérer d'elle.

Toutefois, ce fut avec un visage si calme, une voix si empreinte de tristesse qu'elle lui dit :

— La personne qui devait venir me

chercher n'est donc point encore arrivée? que la Hyène s'arrêta sur le seuil, immobile, muette, et qu'elle répondit, presque avec douceur :

— Non, mam'zelle.

— Il y a donc loin d'ici au village d'Oyssans?

— Je n'en sais rien.

— Comment, vous n'en savez rien?

La Hyène ne répondit pas.

Madeleine contint un tremblement de frayeur.

— Ces questions vous ennuient peut-être? reprit-elle après un instant de silence.

La Hyène était incapable de répondre; — si elle avait eu du genevièvre dans la tête, c'eût été autre chose.

— Est-ce que vous n'êtes pas bien ici? dit-elle enfin.

— Ah ! si ! certainement !... s'empressa de dire Madeleine ; mais... si vous vouliez vous asseoir un peu... à côté de moi, vous seriez bien bonne.

La Hyène se mordillait les lèvres de ses dents pointues ; elle s'assit sans savoir pourquoi elle s'asseyait.

Le visage de la pauvre enfant était si doux et si triste à la fois !

— Il y a longtemps, ma brave femme, que vous habitez ce pays ?

— Depuis que je suis née.

— Connaissez-vous la maison de M. Benoist ?

— Non !

Madeleine se tut une seconde fois, elle reprit presque aussitôt :

— Connaissez-vous la personne qui m'a amenée ici ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Gau... je ne sais pas, reprit d'une voix rauque la Hyène qui avait failli se trahir.

Son premier moment de trouble était passé; elle se leva et repoussant du pied la chaise :

— Au fait, dit-elle, tout cela ne me regarde pas. — Voulez-vous que je vous le dise? je ne sais rien, et on m'a dit de vous garder ici ; je vous garde, voilà tout ; on vous apportera à manger quand vous aurez faim, à boire quand vous aurez soif; pour le reste, ne m'appelez plus, car j'ai affaire en bas et je ne monterai pas.

La vraie nature de la Hyène reprenait le dessus.

— Vous laisserez au moins cette porte ouverte?

— Fermée à double tour.

— Fermée... fermée!... répéta Madeleine en se levant, mais vous ne pouvez pas me retenir ici prisonnière?

— Vous croyez? — Tout de même.

— Oh! mon Dieu! dit la pauvre enfant en levant ses deux bras au-dessus de sa tête.

La Hyène se méprit à ce mouvement, et elle s'avança sur la jeune fille, furieuse, les yeux étincelants, les poings fermés.

— Point de menaces, l'étrangère! s'écria-t-elle d'une voix qui s'échappait entre ses dents serrées par la colère comme le sifflement d'un serpent.

— Oh! je ne vous menace point, madame, dit la pauvre enfant d'une voix épuisée en tombant anéantie sur sa chaise, mais vous vous faites la complice d'une bien cruelle action.

La Hyène ne répondit pas; elle allait sortir, Madeleine courut à elle.

— Par pitié!.. dites-moi ce que vous voulez faire de moi. Regardez, je ne menace pas, je supplie; mais vous ne pouvez m'en vouloir; je ne vous ai fait aucun mal. — Pourquoi m'a-t-on amenée ici?.. pourquoi m'y retient-on prisonnière? — Dans quel but?.. ah! répondez!.. un mot!.. un seul, madame, et je vous bénirai... et je vous aimerai!..

La Hyène haussa les épaules.

— Je vous ai déjà dit que je ne savais rien, répondit-elle en posant la main sur la serrure de la porte.

Au même moment l'idiot entra tenant le sac de nuit que la jeune fille avait laissé la veille dans la salle basse.

— Tiens, c'est votre sac, dit la Hyène.

— la Limace, porte-le au fond de la chambre.

L'enfant regarda la Hyène d'un air hébété.

Celle-ci le poussa rudement par le dos et lui montra de la main l'extrémité de la chambre. — L'enfant ramassa le sac que la violence du coup lui avait fait lâcher, et en passant devant Madeleine, il lui jeta sans détourner la tête, ces mots à voix basse :

— Je vous dirai tout.

La jeune fille releva la tête avec étonnement et suivit des yeux le pauvre idiot qui déposait le sac dans le fond de la chambre.

Comme l'enfant se baissait, elle vit ses yeux vifs et intelligents fixés sur elle.

— Allons!.. allons, la Limace!.. cria la Hyène avec mauvaise humeur, auras-tu bientôt fini?

— Comment le retenir pour tout apprendre ? se dit-elle en elle-même.

Dieu lui vint en aide.

— Laissez-moi au moins ce pauvre enfant pour me tenir compagnie quelques instants, dit-elle.

— L'idiot !

— Les malheureux se comprennent, reprit Madeleine avec amertume.

— Vous pouvez bien le garder, si vous voulez ; il va se coucher ou s'accroupir dans son coin ; voilà tout ce que vous en tirerez.

Et la Hyène, après avoir poussé violemment la porte, la ferma à double tour.

On l'entendit s'assurer en dehors qu'on ne pouvait pas l'ouvrir.

Madeleine se leva aussitôt ; mais l'enfant lui fit signe de la main de ne pas faire de bruit, et il écouta les pas de la femme qui descendait lourdement l'escalier.

La jeune fille le regardait avec un étonnement mêlé de doute ; cependant, ce n'était plus le même enfant au visage abruti, au regard fixe et hébété ; il n'avait que cette pâleur maladive que donnent les mauvais traitements et une nourriture malsaine, mais son corps s'était redressé, ses yeux brillaient.

Quand les pas de la Hyène se furent éteints dans le silence, il s'avança tout doucement vers Madeleine.

LA HYÈNE.

XXXIV.

— Je sais tout, lui dit-il à voix basse, et je vais tout vous dire.

— Toi, pauvre enfant! qu'ils appellent l'idiot.

— Je ne le suis pas! interrompit celui-ci avec vivacité.

Et il ajouta d'une voix plus basse encore :

— Je fais semblant de l'être; car sans cela, voyez-vous, ils me tueraient!

— Ils te tueraient!

— Oh! c'est une bien triste histoire; je vous la dirai, si vous voulez.

Madeleine écoutait parler ce pauvre enfant avec une surprise croissante; — elle avait besoin de l'entendre pour croire que ce dernier rêve d'espérance n'allait pas, comme tous les autres, s'enfuir et disparaître; on eût dit, à la voir avide et penchée en avant, qu'elle respirait une à une les paroles de cet enfant, pour qu'elles vinssent ranimer le souffle de son courage abattu.

L'enfant comprit ce doute et cette hési-

tation, et s'avançant plus près encore de la jeune fille, il prit une de ses mains, qu'il embrassa avec effusion, comme il l'avait fait la veille.

— Vous avez été bonne, lui dit-il; oh! oui, bien bonne, hier, pour le pauvre enfant dont personne n'a jamais eu pitié; vous avez essuyé ses larmes quand on le frappait; vous avez demandé grâce pour lui. Oui... vous avez été bien bonne! Aussi j'ai juré de vous sauver.

— Me sauver!... explique-toi.

— La personne d'hier est partie, reprit l'enfant d'une voix plus basse encore.

— Partie! mais elle doit revenir?

— Non.

— Non!

— Vous devez rester ici... enfermée... toujours... toujours peut-être!

— Mais es-tu bien sûr, enfant, de ce

que tu me dis ? s'écria Madeleine, d'une voix dont elle comprimait le timbre dans son gosier, en es-tu bien sûr?

Et elle l'attira sur ses genoux, interrogeant son visage, ses yeux, ses lèvres, le souffle de sa respiration, le son de sa voix.

— Oh ! oui, bien sûr... bien sûr... répéta l'enfant, j'ai tout entendu hier quand on me croyait couché sous le hangar.

— M'enfermer ici!... et pourquoi?... pourquoi ?...

— Il a donné pour cela beaucoup d'argent à ce vilain homme et à cette femme si méchante.

— Beaucoup d'argent, dis-tu?

— Oui, je l'ai entendu résonner sur la table.

— Oh !... mon Dieu !... mon Dieu !... répéta deux fois la pauvre abandonnée, avec un accent désolé de prière.

Elle prit l'enfant dans ses bras, et le regardant avec son âme qui était toute entière dans ses yeux :

—Voyons, pauvre petit, mon sauveur... rappelle... rappelle bien ta mémoire... cherche... cherche dans ta pensée; ne sais-tu rien de plus ?

— Non, dit l'enfant, après un moment de silence; rien... ah ! si... je me souviens... cet homme a recommandé surtout qu'on ne pût ni vous voir, ni vous entendre; — voyez-vous, tout ce que je saurai... je viendrai vous l'apprendre; mais il faut beaucoup vous méfier, car ils sont bien méchants tous deux et s'ils peuvent vous faire du mal, ils ne vous épargneront pas plus que moi.

— Pauvre petit, dit la jeune fille, en embrassant l'enfant avec un profond sentiment de reconnaissance.

— Surtout qu'ils ne se doutent pas que vous savez quelque chose, nous serions perdus tous deux !

L'enfant, en parlant ainsi, joignait ses mains avec terreur.

— Mais, dit Madeleine après un moment de réflexion, pourquoi cet effroi si grand en parlant d'eux ?

— C'est que je les connais... je me souviens...

— Quelle raison te fait croire que le moindre soupçon les rendrait à ce point cruels et implacables ?

— Je les connais... répéta une seconde fois l'enfant d'une voix qui tremblait.

— Alors, pourquoi restes-tu ici ?

— Où voulez-vous que j'aille ?

— N'importe où ; tu seras moins malheureux qu'ici

— Ils me poursuivraient pour me tuer partout où je serais.

— Pour te tuer?...

— Oui, à cause de ct'histoire dont je vous parlais tout-à-l'heure ; et c'est pour ça que devant eux je fais l'idiot, comme ils m'appellent tous dans le village et ici.

— Et cette histoire si terrible?...

— Je vais vous la dire, bien bas... bien bas... répondit l'enfant en s'asseyant à demi aux pieds de Madeleine.

A voir Madeleine contempler ce pauvre enfant ainsi étendu à ses pieds, on eût dit qu'elle avait oublié ses propres douleurs et l'imminence du danger qui la menaçait.

— Dieu, dit-elle, a donc fait des douleurs et des infortunes pour tous les âges.

— Ça ne doit rien vous faire, dit l'enfant, de savoir qui je suis; je n'en sais rien

moi-même; je ne me rappelle pas avoir jamais été embrassé par ma mère ; j'étais chez un homme qui me battait toujours, parce qu'il voulait me faire porter des fardeaux bien au-dessus de mes forces, j'avais beau faire tout ce que je pouvais, je ne les soulevais même pas ; alors il me frappait, comme vous avez vu que me frappaient hier ce méchant homme et cette méchante femme; puis, quand il m'avait bien battu, il me forçait à me mettre à genoux pour placer sur mon dos ce que je n'avais pu soulever; j'avais beau pleurer, crier, ça ne lui faisait rien. Un jour, ce qu'il voulut me faire porter était si lourd... si lourd, que je suis tombé sur le pavé comme si j'étais mort. Cet homme n'en fut que plus cruel ; il ne voulait pas (v'là ce qu'il disait), nourrir plus longtemps un paresseux qui ne lui était bon à rien. Un

soir, il était si furieux, et j'ai eu si peur que je me suis sauvé. — Il faisait bien noir et bien froid!... C'est égal, je me suis couché contre un tas de pierres où je suis resté toute la nuit.

— Pauvre enfant! dit Madeleine.

— Oh! j'avais bien froid!.. bien froid!.. je tremblais et je pleurais. — Le lendemain, une femme qui passait s'arrêta; elle était bonne comme vous, cette femme, et en m'entendant pleurer et dire que j'avais faim, elle me donna un peu d'argent. Toutes les fois que je prie, je prie Dieu pour elle, comme hier, quand on croyait que je dormais dans le hangar, je priais Dieu pour vous.

— Et Dieu t'a exaucé, enfant, puisque pauvre, faible et chétive créature que tu es, tu m'apportes des paroles de consolation et d'espérance, interrompit la jeune

fille, dont toutes les pensées et tout le cœur suivaient ce douloureux récit.

L'enfant appuya ses lèvres sur la main que Madeleine lui tendait, et continua :

—Depuis, j'ai vécu comme Dieu a voulu; travaillant de toutes mes forces quand j'avais de l'ouvrage, pleurant et souffrant quand je n'en avais pas. — Il y a quelques mois, un voyageur passait ; je l'entendis qui demandait si, pour se rendre à la ville, il n'y avait pas, par la montagne, un chemin plus court. —Oh ! que oui, monsieur, que je lui dis tout de suite, on gagne plus de trois heures. — «Connais-tu le chemin ?» « — Bien sûr, je le connais; j'y vais souvent. » « — Eh bien ! tu vas m'accompagner. » « — Avec grand plaisir, mon bon monsieur! que je m'écriai en sautant de joie. » « — Je vais déjeuner, qu'il ajouta, et nous partirons; tu marches bien ? »

« — Comme une chèvre, monsieur. »

« — Eh bien ! va manger aussi un morceau en m'attendant, et reviens ici dans une heure. » — Il me donna vingt sous, mam'zelle ; je n'avais jamais eu tant d'argent. Vous comprenez que je fus exact, et nous nous sommes mis en route vers le milieu de la journée. C'était bien un peu tard, à cause du chemin que nous avions à faire ; car c'est tout de même très-long par la montagne. Nous venions de traverser le petit mont qui est ici à gauche et nous entrions dans le ravin, la nuit était venue ; mais mais nous n'avions plus que pour une demi-heure, — lorsque, au détour du chemin...

Ici l'enfant s'arrêta ; il avait prononcé les derniers mots d'une voix si basse qu'ils étaient presque inintelligibles, et son visage avait pris tout-à-coup une expression

de terreur indicible ; il se pencha vers la porte, collant son oreille à terre pour écouter si quelque bruit ne venait pas du dehors.

Madeleine, à entendre ce pauvre petit enfant raconter avec la naïveté de son âge tout ce qu'il avait déjà souffert, oubliait ses propres douleurs : elle oubliait que de lâches ennemis l'avaient entraînée dans ce lieu sinistre, et il lui semblait que la volonté de Dieu avait envoyé cet enfant auprès d'elle pour lui apprendre à souffrir avec courage et résignation.

L'enfant reprit en s'arrêtant presque à chaque mot, tant il avait de peine à dominer l'effroi que lui inspirait même le seul souvenir de cet événement.

—Au détour du chemin... dans le fond du ravin... à deux cents pas d'ici tout au

plus, en descendant le petit sentier pierreux... par lequel vous êtes venue, sans doute, un homme s'élança tout-à-coup... on eût dit qu'il sortait du rocher ; — c'était cet homme qui est ici. Oh ! je vois toujours son visage si pâle... si pâle; ses yeux étaient menaçants ; il était très-essoufflé, sans doute qu'il avait couru pour nous rejoindre. — Ce monsieur s'arrêta : moi... je tremblais bien fort à quelques pas derrière ; il paraît que l'on ne me voyait pas. Il criait : — « Je veux de l'argent !... j'ai faim !... » — Le monsieur tira un pistolet ; mais aussitôt je vis l'autre lever un gros bâton qu'il avait à la main, et en frapper un coup sur la tête du pauvre monsieur qui tomba. Il coulait beaucoup de sang sur le chemin. — J'étais resté à la même place ; j'avais si peur que je n'aurais pas pu faire un pas... Le méchant

homme frappait toujours de toutes ses forces avec son bâton. — Enfin, je l'entendis dire, en se penchant sur le monsieur qui était étendu les deux bras en travers de la route : — Il est bien mort !

— C'est horrible, s'écria Madeleine pleine d'épouvante.

L'enfant tressaillit au son de cette voix qui n'était plus la sienne.

— Et puis?.. dit la jeune fille dont la voix était aussi tremblante que celle du pauvre petit.

— Il se mit à chercher dans tous ses vêtements et à prendre tout ce qu'il y avait, puis je vis arriver une femme... celle qui était ici tout-à-l'heure...

— Oh ! dit l'enfant en serrant ses deux bras contre son corps et en se rapprochant encore de Madeleine, elle me fit encore plus peur que l'autre !... J'aurais bien

voulu fuir, me cacher, mais je ne pouvais pas bouger, comme si quelque chose de bien lourd, bien lourd eût pesé sur tout mon corps. — Je me rappelle que j'ai voulu joindre mes mains pour prier Dieu, mais je n'ai pas pu lever mes bras.

« — Eh bien! dit-elle, qu'est-ce qu'il y a? et elle ajouta : — Tiens, il est mort! ah bien, tant mieux! si nous le roulions dans le précipice?

» — C'est une bonne idée, » répondit l'autre, — et ils prirent par les pieds ce pauvre monsieur qu'ils traînèrent. — La femme, qui était de mon côté, m'aperçut; elle poussa un cri qui me fit froid par tout le corps, et elle me montra de la main à l'homme; lui, lâcha le monsieur et courut à moi. — Je vis bien que j'étais perdu!.. Je voulais lui demander grâce; mais, je ne sais pas pourquoi, je ne pouvais pas

parler; il me prit par le bras en me secouant rudement, je tombai à genoux. — Il me parlait, et je ne pouvais pas lui répondre, mes yeux étaient tout ouverts et je ne le voyais plus, je faisais des efforts pour crier : grâce!.. et mes lèvres étaient comme si on les avait cousues, je ne pouvais pas les ouvrir... Alors je ne sais pas à quoi il pensa, mais il s'arrêta tout-à-coup et me regarda avec ses deux yeux qui me faisaient si peur. — Je vis qu'il fit signe à sa femme de venir.

« — C'est un idiot, qu'il lui dit.

» — C'est égal, reprit-elle, il a tout vu; il vaut mieux le rouler là-bas avec l'autre : il nous vendra. »

Je suis sûr que j'étais plus froid qu'une pierre. — J'entendais et je comprenais, voilà tout.

« — Non, lui dit l'homme tout bas :

si c'est vraiment un idiot, je le verrai bien ; et en le recueillant, il nous aidera à écarter les soupçons ; tu comprends, nous dirons que le matin, en allant aux bruyères, nous l'avons trouvé là, presque mourant, et que nous l'avons emmené chez nous.

» — Prends bien garde!... prends bien garde!... » dit la femme.

Et ils se prirent tous deux à rouler le pauvre monsieur dans le précipice. — Je les regardais, et j'avais bien peur... bien peur ; cependant je sentais que mes forces revenaient un peu, et je cherchais à me rappeler tout ce que j'avais vu et tout ce que j'avais entendu... Je les vis qui se dirigeaient de mon côté ; j'aurais pu essayer de fuir ; mais ils m'auraient rattrapé et alors ils m'auraient tué!.. Je me souvins, — c'est un miracle du bon Dieu, n'est-ce pas? — qu'il avait dit en me re-

gardant : « C'est un idiot, » et que c'était pour cela qu'il ne m'avait pas roulé dans précipice avec le pauvre monsieur; j'ai fait alors, comme si je l'étais en effet, et je me suis laissé traîner à la cabane sans rien dire.

— Pauvre enfant!.. pauvre enfant! dit Madeleine en le serrant dans ses bras, c'est Dieu qui t'a inspiré cette pensée.

— Oh! certainement, c'est Dieu! je suis bien malade; je tremble la fièvre toute la journée, et je n'ai pas de forces, sans cela j'aurais déjà essayé de me sauver; mais j'ai si peur et vous voyez, ma bonne dame, que j'ai bien fait de rester; sans cela qui est-ce qui vous aurrit appris tout ce que ces vilaines gens ont dit et qu'ils veulent faire de vous?

— Personne! hélas! personne! murmura la pauvre fille, ramenée par ces pa-

roles à la cruelle réalité de son propre sort, — oh ! c'est affreux ! c'est épouvantable ce que tu viens de me raconter !.. ils me tueront !.. comme ils ont tué ce malheureux !..

— Ne dites pas cela... s'écria l'enfant avec terreur, en regardant Madeleine. — Est-ce que c'est possible !..

— Pauvre petit ! reprit celle-ci après un instant de silence, en attirant l'enfant à elle, et en écartant les cheveux qui cachaient son front, regarde-moi. — Oui, tout ce que tu as dit est vrai ; Dieu ne donne pas ainsi des regards vifs et étincelants à ceux qu'il a privés de la raison... Oh ! mon Dieu ! que faire... que résoudre !.. abandonnée de tous !.. au milieu de cette solitude... Si seulement tu pouvais me trouver de quoi écrire un mot.

— Il n'y a rien ici, dit l'enfant.

— Alors je suis perdue!..

— Est-ce que le bon Dieu n'est pas là? dit l'enfant bien bas; mais ne laissez pas voir que vous savez quelque chose surtout. Ce serait fini : ils nous tueraient tous deux!

— Qu'espères - tu faible et malade comme tu es?

— Vous sauver.

— Comment?

— Je n'en sais rien; mais j'écouterai tout ce qu'ils diront et je trouverai bien moyen de vous prévenir.

Madeleine qui s'était levée tomba avec accablement sur le bord de son lit; puis regardant avec ses yeux tout humides de larmes l'enfant qui était devant elle, elle lui fit signe de s'approcher, et elle l'embrassa.

— Cher enfant, dit-elle d'une voix

triste mais plus calme, Dieu a souvent confié à des mains plus faibles que les tiennes l'exécution de ses volontés : je crois en lui, et j'espère en toi.

L'enfant tout-à-coup lui fit signe de se taire, il venait d'entendre du bruit dans l'escalier.

Les yeux de Madeleine se clouèrent sur la porte avec une expression de terreur indicible, et le petit, par un mouvement subit et instinctif, s'accroupit à ses pieds et s'enroula les bras autour de la tête.

La porte s'ouvrit presque aussitôt.

C'était Pierre Brasseux, — il apportait le déjeuner, des œufs, du fromage et du lait.

Il posa le tout sur la petite table.

— Voilà votre déjeuner, dit-il d'une voix rude.

— Merci, monsieur, répondit Made-

leine; et pour éviter les soupçons, elle ajouta : — Cette personne n'est pas encore revenue?

— Oh ! non, répondit Brasseux avec un haussement d'épaules suivi d'un petit ricanement, et je crois que vous ferez bien de ne pas l'attendre.

— Mais jusqu'à quand dois-je donc rester ici?

— Jusqu'à ce qu'on me dise que vous pouvez vous en aller.

— Qui?

— Je ne sais pas, répondit Brasseux avec brusquerie.

Et s'approchant de l'enfant auquel il donna un coup de pied en manière d'avertissement :

— On vous avait bien dit qu'il ne savait que dormir ou manger. — Allons, la Limace, on a besoin de toi.

L'enfant parut se réveiller, et fixant sur Pierre Brasseux ses grands yeux ouverts, il se leva sans prononcer une parole.

— C'est égal, monsieur, dit Madeleine, je vous serai reconnaissante de le faire monter quelquefois; c'est au moins une compagnie.

— Oh! quant à cela, je le veux bien; qu'il dorme en bas ou ici, c'est la même chose. — Quand vous le voudrez, on vous l'enverra; mais à présent il y a de l'ouvrage pour lui.

Et il fit signe à l'enfant de le suivre.

Un instant après, la porte s'était refermée, et Madeleine était seule dans sa chambre.

Elle resta longtemps silencieuse et immobile.

Toute la journée se passa sans rien amener de nouveau; mais quand la nuit

vint, la pauvre abandonnée ne put se défendre d'un sentiment de terreur inexprimable. —Le récit de l'enfant, ses craintes, son effroi, ce précipice sans fond qui cachait les victimes et n'en laissait le souvenir que dans la conscience du coupable, ce mystérieux accord entre l'homme inconnu qui l'avait amené, et les sinistre habitants de cette demeure, tout cela tournait autour de sa pensée en images sanglantes, et prenait des voix menaçantes dont elle croyait reconnaître le lugubre écho, dans le mugissement lointain du torrent roulant ses eaux écumantes sur son lit de pierres. — Elle écoutait en tremblant, le cri fugitif des oiseaux de nuit et le souffle du vent dans les cîmes élevées des sapins; car la nuit a des bruits mystérieux,qui semblent les gémissements du sommeil, et les plaintes douloureuses d'â-

mes errantes qui descendent du ciel pour pleurer sur la terre.

Alors, les yeux fixés sur la porte, l'oreille inquiète, la pensée attentive, Madeleine croyait à chaque instant entendre des pas crier sur les marches de l'escalier.

Ainsi se passa la nuit; — nuit terrible! accablante! sans repos, sans sommeil.

Le matin, Pierre Brasseux partit pour le village.

La Hyène resta seule. — Elle s'accroupit sur le seuil de la porte, le menton caché dans ses deux mains osseuses dont les doigts longs et maigres étaient tellement crispés sur ses lèvres qu'ils semblaient vouloir les déchirer en lambeaux. —Quelles pensées lugubres fermentaient dans le cerveau de cette femme et donnaient une flamme sinistre à ses yeux caves et rougis? — Pourquoi ses vêtements se soulevaient-

ils ainsi sous le souffle saccadé de sa respiration ? — C'est que le son métallique de cet argent qui avait résonné à ses oreilles, bourdonnait autour d'elle ; c'est que les paroles de Gauthier brûlaient son cerveau comme une fièvre ardente.

L'enfant profita de cette profonde méditation dans laquelle elle était plongée pour monter à pas de loup l'escalier, se traînant sur les marches pour étouffer le craquement du bois, et, collant ses lèvres sur la serrure, il dit à voix basse à travers la porte :

— Rien de nouveau ; soyez sans inquiétude ; je veille.

Ces paroles pénètrèrent comme un baume consolateur dans l'âme épouvantée de la pauvre jeune fille.

— Cher enfant ! dit-elle.

Elle s'avança vivement vers la porte et

prononça à voix basse quelques mots que celui-ci n'entendit pas ; car déjà il était au bas de l'escalier, tant il avait peur que la Hyène ne tournât la tête et ne s'aperçût de son absence.

A la fin jour, Pierre Brasseux rentra avec des provisions et un pot rempli de genièvre.

— Tiens, dit-il à la Hyène, en posant le pot sur la table, voilà qui va t'égayer un peu, ma poule ; et ceci, ajouta-t-il en tirant un petit cruchon qu'il tenait sous le bras, de l'eau-de-vie, de la vraie eau-de-vie, comme en boivent les grands seigneurs et les richards.

J'aime mieux le genièvre, dit la Hyène en s'emparant de la cruche.

— Que t'es bête, dit Pierre ; — c'est comme si tu disais que t'aimes mieux les

sous que les louis d'or. Goûte-moi ça, poulette.

La Hyène prit le cruchon et but.

— C'est fade ! dit-elle en le reposant sur la table : je te dis que j'aime mieux le genièvre.

Pierre haussa les épaules et ne répondit rien.

— Et là-haut ? dit-il un instant après.

— Là-haut, ça se tait ; ça n'a pas crié aujourd'hui.

—Elle comprend la chose, tant mieux !

Tout en parlant Brasseux posa sur la table un pain et un gros morceau de jambon. — Il y avait en outre dans le panier des provisions pour l'étrangère.

— Tiens, ajouta Pierre en mettant sur le bahut une douzaine de citrons ; j'espère que je suis aimable pour la petite; vl'à pour lui faire de la limonade. Quel sucre !

c'est blanc comme la neige, ça fait plaisir à le regarder. Aussi, va, c'est joliment cher !

— Et au village, qu'est-ce qu'on t'a dit, de te voir acheter tout ça ?

— J'ai dit que t'étais malade, et que t'avais la fièvre. Tiens, la Limace, dit Pierre en coupant un morceau de pain qu'il jeta à l'idiot.

L'enfant ramassa le morceau de pain, et se mit à le manger dans l'ombre.

Pierre et la Hyène s'accoudèrent sur la table et commencèrent à boire et à manger ainsi que le feraient deux bêtes fauves.

La Hyène puisait à la cruche de genièvre, l'homme, à la cruche d'eau-de-vie; puis, tous deux repoussèrent le jambon et le pain et placèrent les deux cruchons devant eux. — Le silence qui régnait dans la cabane n'était interrompu que par un

claquement de lèvres qui suivait chaque libation.

— Quand nous serons riches, dit Pierre d'une voix pâteuse en s'accoudant sur la table, je veux boire de l'eau-de-vie comme les autres boivent de l'eau.

— Riche... riche... répéta la Hyène en portant à ses lèvres la cruche de genièvre ; oui... oui... mon homme... quand nous serons riches...

Et elle laissa tomber sur ses deux mains sa tête alourdie déjà par l'alcool.

Les yeux de Brasseux vacillaient dans leur orbite et sa tête s'inclinait tantôt à droite, tantôt à gauche, semblable au balancier d'une horloge mal réglée. — De sourds grognements s'échappaient de sa poitrine.

Le visage de la femme était pourpre avec des taches d'un violet foncé ; le rouge

de ses lèvres était si sanglant qu'on eût dit que la peau en avait été arrachée. — Ses yeux étincelaient parfois flamboyants et hideux, puis les paupières appesanties retombaient lentement et les cachaient à demi. L'ivresse, loin de l'endormir, incendiait son cerveau, et ses lèvres murmuraient de minute en minute :

— Riche... riche... quatre fois... cette table... couverte de... quatre fois!... quatre fois!...

Alors ses yeux s'ouvraient grands et immobiles, se clouant pour ainsi dire dans le vide, comme si elle eût voulu y lire le complément de sa pensée; puis elle passait brusquement ses mains osseuses dans ses cheveux épars sur son cou, et les tordait entre ses doigts.

La nuit avait entièrement gagné la ca-

banc; les dernières lueurs du crépuscule en combattaient à peine l'obscurité.

— Tiens, v'là la nuit, dit la Hyène, comme se répondant à elle-même.

Et prenant la cruche de genièvre, elle voulut en boire, mais sa tête et ses mains vacillaient en sens inverse, et la moitié du genièvre coula sur ses joues et sur la table; son cou en était inondé.

— On n'y voit plus, dit-elle, en reposant la cruche.

Et elle se leva.

Elle resta un instant debout, cramponnée à la table; tout son corps obéissait à une oscillation involontaire, semblable à la flèche qui tremble en enfonçant sa tête de fer dans le but qu'elle atteint. Puis l'ivrognesse s'appuyant d'une main contre le mur, prit une lampe résineuse qu'elle

alluma non sans peine au foyer, et retourna en chancelant à la table.

L'enfant, placé dans l'obscurité, la suivait des yeux avec anxiété.

La Hyène s'assit et croisa ses deux mains sur son front. — On n'entendait dans le silence de la nuit que le bruit de leurs respirations haletantes.

— Pierre ! dit-elle tout-à-coup d'une voix dont il serait impossible de définir l'expression, Pierre !

Et comme Brasseux ne répondait pas, elle le poussa rudement.

— Quoi ! qu'y a-t-il ? dit Pierre en secouant sa chevelure hérissée qui était retombée sur son visage, et en laissant errer autour de lui son regard hébété.

— Tu dors, grogna la Hyène en dardant sur lui ses deux prunelles dilatées.

— Non, je bois, répondit l'autre, en prenant le cruchon d'eau-de-vie.

— Écoute donc, au lieu de boire.

— Et se penchant sur lui, assez près pour que son haleine bruyante fît vaciller les poils de sa barbe, elle lui dit à voix basse :

—Cinq fois... cette table... couverte...

Brasseux ouvrit de grands yeux et tournant tout-à-fait la tête de son côté avec cette fixité maladive que donne l'ivresse :

— Couverte... de quoi ?... répondit-il, d'eau-de-vie... de genièvre ?...

— Couverte d'argent... d'or.

— Ah bah !... poule... tu dis... d'argent ?... d'or... d'or...

Les yeux de Brasseux, pendant qu'il parlait ainsi devinrent étincelants ; et ses mains avides, fiévreuses parcouraient la table, se traînant comme des serpents sur

le bois, humide d'eau-de-vie et de genièvre répandus.

La Hyène saisit une de ses mains qu'elle serra dans ses doigts crispés.

— Tu as entendu Gauthier ?...

— Ah !... oui, Gauthier... répondit Brasseux dont les yeux, cette fois, rencontrèrent ceux de la Hyène : il faut attendre.

— Pourquoi attendre ?

L'enfant s'était traîné sur ses genoux presqu'au milieu de la chambre et écoutait attentivement :

— Que veux-tu dire... ma poule ? dit l'ivrogne en posant ses deux mains trapues sur les épaules de la Hyène.

— Je veux dire que... nous quitterions... cette maudite... cabane.

Brasseux retira lentement ses deux mains et les passa lentement sur son front :

— on eût dit qu'il cherchait à écarter de sa pensée le brouillard épais qui l'enveloppait.

— Comme le voyageur, dit-il d'une voix sourde, là-bas... dans le précipice.

— Oh ! mon Dieu !... fit tout bas l'enfant en joignant les mains.

Brasseux continuait se parlant à lui-même :

— Riche... cinq fois... cinq... la... table couverte... comme le voyageur... mais si quelqu'un... entendait !...

La Hyène buvait du genièvre. — Elle laissa retomber la cruche sur la table plutôt qu'elle ne la posa.

— Eh bien ! Pierre ?

— J'ai peur... dit Pierre.

— Peur de quoi ? dit la Hyène dont les lèvres pendantes laissaient couler des gout-

tes de genièvre à chacune de leurs extrémités.

— Après le... je n'ai pas... dormi pendant... un mois.

— J'ai une... idée, balbutia la Hyène.

L'ivrogne releva subitement la tête, comme si un reptile l'eût piqué. — Évidemment il cherchait l'idée que la Hyène avait trouvée.

— Tu sais bien... il y a deux mois, quand ces gros... rats étranglaient toutes nos poules?... cette poudre blanche?... le lendemain nous en avons trouvé cinq... qui étaient morts... morts.

— Oui!... oui!... c'est vrai... cinq rats... morts...

— J'en ai encore... de cette poudre... je te dis que... mon idée est bonne... comme ça... il n'y aura pas de bruit...

— Et pas de sang... dit Pierre, d'une voix lourde; je n'aime pas le sang... ça reste devant... les yeux...

La Hyène s'était levée; on eût dit que la puissance de la volonté, la résolution du crime dominaient chez cette femme hideuse, même son ivresse, car son pas chancelait à peine quand elle alla vers le bahut sur lequel il y avait deux ou trois cruchons remplis d'eau placés les uns à côté des autres. — Elle en prit un, puis le paquet de sucre, des citrons, et posa le tout successivement sur la table; ensuite elle s'arrêta, comme si elle eût recueilli sa pensée : alors ses membres, qui s'étaient un instant raidis sous une énergie factice, s'affaissèrent malgré elle, et elle retomba sur le banc à moitié couchée; — des mots inintelligibles grinçaient entre ses lèvres alourdies.

L'enfant étendu à terre semblait plongé dans le plus profond sommeil.

Tout d'un coup la femme se releva, marcha d'un pas rapide jusqu'à un des coins de la salle et prit sur une planche un cornet de papier gris. Son visage rayonnait et sa bouche contractée grimaçait un de ces sourires avec lesquels les démons accueillent aux enfers les âmes maudites.

D'un mouvement rapide, elle versa dans la cruche d'eau le contenu du cornet, et déchirant plusieurs citrons avec ses dents, elle les écrasa un à un entre ses mains.

A la lueur de la lampe résineuse, elle était épouvantable à voir, préparant son œuvre criminelle.

— Hein !... dit Pierre, qui avait la moitié du corps étendue sur la table et qui

fit un mouvement en étendant ses deux bras ; — cinq rats... morts... oui...

Et il s'endormit profondément.

Il rêvait le crime : la Hyène l'accomplissait.

— Allons, dit-elle quand elle eut fini ; il faut lui porter ça là-haut... pour cette nuit.

L'enfant presque bebout, collé le long du mur, tremblait de tous ses membres ; il ne perdait pas une parole, pas un mouvement de cette femme ; — mais comment prévenir la jeune fille ?

La hideuse créature prit la cruche d'une main, la lampe de l'autre.

L'enfant était résolu à se précipiter contre elle, afin de briser le vase qui contenait le poison ; mais la femme s'arrêta...

C'était Dieu qui venait au secours du pauvre enfant.

Elle venait de poser la cruche empoi-

sonnée dans un des coins du bahut, et, s'approchant du mur, elle traîna sa main sur les pierres inégales, cherchant le clou après lequel était pendue la clef de la chambre. — Pendant ce temps, l'enfant, retenant son haleine, se glissa sur ses genoux, prit une des cruches remplies d'eau et la posa sans bruit à la place de celle que la Hyène avait préparée.

— Elle est sauvée, dit-il en se recouchant à moitié dans le coin le plus obscur.

La Hyène fut longtemps avant de trouver la clef. Elle finit cependant par y parvenir; et, tenant la cruche dans ses bras, elle monta pesamment l'escalier qui conduisait à la chambre de Madeleine.

Brasseux dormait enseveli dans son ivresse, et sa respiration sortait de sa large poitrine comme un rugissement mal étouffé.

LE DOIGT DE DIEU.

XXXV.

Lorsque la Hyène eut disparu, l'enfant releva lentement la tête; son visage était pâle, mais ses yeux brillaient comme de l'acier au milieu de l'obscurité; et l'immobilité de son regard, sa bouche, moitié

entr'ouverte, montraient à quelle violente émotion cette pauvre nature maladive était en proie.

A mesure que les pas chancelants de cette femme approchaient de la chambre habitée par Madeleine et retentissaient moins pesants sur les marches de l'escalier en bois, la physionomie de l'enfant s'animait. — Les deux mains appuyées contre la cheminée, retenant sa respiration, la tête tendue en avant, il écoutait avec une anxiété croissante au milieu du silence qui régnait dans la cabane. Il entendit bien quelques mots que prononça la Hyène; mais ce bruit arriva si confusément à ses oreilles qu'il ne put en saisir le sens.

Quelques instants après, la Hyène redescendit l'escalier, et les pâles rayons de la lampe qu'elle tenait à la main traçaient devant elle un chemin vacillant.

C'eût été un tableau lugubre et effrayant à faire que celui-là.

D'un côté, dans l'ombre, cet homme, la face appuyée sur la table avec ses longs cheveux qui traînaient humides et gluants dans des ruisseaux de genièvre et d'eau-de-vie, et dormant, les deux bras en croix, de ce sommeil écrasant que donnent les liqueurs alcooliques. — De l'autre, le pauvre enfant dont les trait amaigris par la souffrance se dessinaient dans l'ombre, le visage blême, les yeux fixes, interrogeant le moindre bruit, la moindre clarté de cette nuit criminelle et maudite; — puis ensuite, comme point lumineux dans ce sinistre ensemble, cette femme hideuse et repoussante d'aspect, apparaissant au bas de l'escalier, sa lampe demi-renversée à la main, et traînant ses pas alourdis par le trébuchement de l'ivresse.

— Allons, dit la Hyène, d'une voix inintelligible, en se dirigeant vers la table, elle a... ce qu'il lui faut.

Et saisissant le pot de genièvre à deux mains, elle but ce qu'il en restait.

Ce fut comme un coup de massue qu'on lui aurait frappé sur le crâne ; ses yeux s'ouvrirent démesurément ; elle lâcha la cruche qui se brisa à terre ; et elle serait tombée elle-même comme une masse inerte, si par hasard, plutôt même que par instinct, elle ne se fût retenue à la table ; un instant elle se soutint sur ses jambes, laissant sa tête ballotter sur sa poitrine, puis elle s'affaissa sur elle-même avec un grognement sourd, ses mains lâchèrent la table et elle tomba à terre.

L'enfant se releva alors tout-à-fait.

Pendant un instant il écouta les sifflements inégaux de ces deux respirations

haletantes ; puis il s'approcha tout doucement et écouta encore. — Ni Brasseux, ni la Hyène ne faisaient un mouvement. — Le sommeil de l'ivresse, c'est la mort avec le réveil.

Quelques instants se passèrent ainsi.

L'enfant était debout, les yeux attachés sur ce groupe hideux, prêtant l'oreille avec une cruelle inquiétude à tous les bruits confus qui passaient comme des voix de fantômes à travers les montagnes et sur la cîme des pins endormis; tout-à-coup il prit la lampe qui était restée sur la table, et chercha à terre la clé que la femme avait laissée tomber dans sa précipitation à saisir la cruche de genevièvre : puis il se dirigea vers l'escalier.

Comme ses pieds étaient nus, il arriva à la chambre de Madeleine sans que les marches de bois eussent craqué sous la

pression de ses pas : aussi la pauvre fille tressaillit et se leva avec une terreur indicible quand elle entendit, au milieu du silence de ses méditations, le bruit que fit la clé dans la serrure, quelque précaution que mît l'enfant dans la crainte de réveiller les deux endormis.

Le visage sinistre de la Hyène, lorsqu'elle était entrée en apportant la cruche, ses yeux hagards et étincelants d'un feu lugubre, sa voix qui ressemblait au grognement étouffé d'une bête féroce, le récit du pauvre enfant, tous ces souvenirs la glacèrent de terreur, et un froid mortel circula dans ses veines comme un pressentiment de mort.

La porte s'ouvrit et l'enfant parut, lui faisant signe de se taire.

— Mam'zelle, lui dit-il à voix basse, il faut partir.

— Partir !.. mais cette femme qui tout-à-l'heure est venue?...

— Elle dort... elle dort...

— L'homme?

— Il dort aussi; — vite... vite, ne perdons pas un instant.

Madeleine voulut faire quelques pas, mais elle se sentit chanceler.

— Oh! murmura-t-elle d'une voix étouffée, tant de cruelles émotions... de larmes... de terreur... mes forces sont épuisées... il me semble que ma tête va se briser...

Elle se laissa tomber sur son lit.

— Un instant... un instant encore...

L'enfant, penché sur l'escalier, écoutait si quelque bruit ne venait pas de la salle basse.

— Au nom du ciel!.. madame, dit-il d'une voix tremblante, hâtez-vous!.. cha-

que minute de retard peut nous perdre...

— Oh ! vous ne savez pas à quelle affreuse mort vous venez d'échapper par miracle !.. hâtez-vous, madame, hâtez-vous !...

Madeleine s'était relevée; l'imminence du danger avait ranimé ses forces; elle regarda autour d'elle avec effroi, et répéta d'une voix tremblante :

— Partons !... partons !...

Elle jeta pêle-mêle dans son sac de voyage tout ce qu'elle trouva sous sa main et s'enveloppa dans son châle.

L'enfant prit le sac d'une main, de l'autre la lampe qu'il avait posée à terre à l'entrée de la chambre, et dit tout bas :

— Je vais descendre le premier afin de m'assurer qu'il n'y a aucun danger, et je vous ferai signe du bas de l'escalier.

Puis, glissant sur les marches de bois afin d'étouffer le bruit de ses pas, il s'ap-

procha tout doucement de la Hyène et de Brasseux, écouta leur respiration, et après s'être bien assuré qu'ils étaient tous deux plongés dans un profond sommeil, il fit signe à Madeleine qui descendit à son tour.

Les marches faites de planches mal jointes, craquaient sous chacun de ses pas ; et à chaque bruit qui parvenait à son oreille, quelque léger qu'il fût, l'enfant se penchait en tremblant sur le groupe endormi.

Lorsque la jeune fille eut descendu l'escalier, il éteignit la lampe et tous deux se dirigèrent vers la porte.

En sentant sur son visage l'air frais de la nuit, et sous ses pieds les cailloux de la route, le pauvre petit eut un mouvement d'une joie inexprimable, et son visage fiévreux et maladif rayonna d'un éclair subit.

— Enfin ! dit-il en plongeant à travers les voiles épais de la nuit son regard étincelant dans les profondeurs du ravin.

Ils firent silencieusement quelques pas dans le sentier tortueux qui montait sur le flanc de la montagne. — Madeleine s'arrêta, effrayée de l'obscurité qui l'enveloppait, frémissant au moindre bruit qui passait sur sa tête.

— Où allons-nous ? dit-elle.

— Où Dieu nous conduira, répondit l'enfant avec ce sentiment instinctif de religieuse résignation qui est au fond de tous les cœurs ; mais pressons-nous, car je crains que l'un ou l'autre, en se réveillant, ne s'aperçoive de notre fuite, et alors, mam'-selle, ce serait fait de nous.

Madeleine ne répondit pas, mais elle reprit sa marche aussi vite qu'elle le put, et

bientôt les deux fugitifs disparurent derrière un escarpement de rochers.

Ils marchèrent ainsi près d'une demi-heure sans s'arrêter, sans parler; — de temps en temps seulement, l'enfant se retournait pour regarder et écouter avec cette sûreté de regard et d'ouïe que possèdent à un si haut degré les enfants de la campagne, puis il continuait sa route.

Un vent frais et bruissant agitait les bruyères, et secouant légèrement les jeunes pins faisait rouler leurs pommes sur le flanc de la montagne; les plantes alpestres, les buissons épineux et les hauts genêts inclinaient leurs têtes en vacillant. A travers les nuages qui couraient dans le ciel, la lune laissait par intervalle glisser quelques pâles lueurs qui éclairaient l'horizon, et les deux fugitifs marchaient toujours, fuyant cette demeure maudite qui

était pour l'un une prison, et devait servir à l'autre de tombeau.

Madeleine s'arrêta ; tout son corps tremblait comme les branches des arbustes que le vent agitait autour d'elle ; elle était glacée d'épouvante.

— Je ne puis plus marcher, dit-elle en s'adossant contre un arbre.

— Nous sommes déjà loin de la maison, dit l'enfant en posant le sac aux pieds de Madeleine, et je ne crois pas qu'ils viennent nous chercher dans cette direction.

— Dieu le veuille ! murmura faiblement la jeune fille.

— Asseyez-vous sur le revers de ce fossé ; nous pouvons attendre ici sans crainte le lever du jour ; tâchez de dormir si vous pouvez, moi je veillerai ; j'ai l'oreille exercée, et au moindre bruit nous

pourrons nous cacher, soit dans ce ravin, au milieu des bruyères, soit dans ce petit bouquet de sapins, à gauche.

Madeleine s'étendit sur le bord du fossé, tandis que l'enfant, grimpant avec l'agilité d'un chevreuil sur un escarpement de rocher, s'assit sur la pierre à côté d'un buisson de genevriers, et plongea son regard intelligent dans les gorges tortueuses qui l'entouraient.

Pendant ce temps, d'étranges événements se passaient dans la maison de Brasseux. — La justice de Dieu l'avait touchée du doigt et marquée du sceau de sa colère.

Brasseux et la Hyène, abrutis dans leur ivresse, dormaient tous deux; — l'un était penché sur la table, l'autre était étendue à terre, la face à moitié cachée par ses cheveux épars; sa respiration ha-

letante sifflait dans sa poitrine; de temps en temps des mouvements nerveux agitaient tout son corps et faisaient tressaillir les fibres de son visage; sa bouche, dont les lèvres contractées frémissaient convulsivement, s'entr'ouvrait pour laisser échapper des gémissements plaintifs; quelquefois même ses bras s'agitaient dans le vide et sa tête se soulevait avec effort, comme si une main invisible l'eût prise par les cheveux, puis retombait lourdement à terre. — Des rêves hideux devaient courir dans le cerveau de cette femme, des images effrayantes devaient s'agiter devant ses yeux pour épouvanter ainsi son sommeil.

Brasseux ne faisait pas un mouvement; — on eût dit un bloc de pierre, si le vent qui entrait par la fenêtre entr'ouverte n'eût soulevé ses cheveux autour de sa

tête, et fait frissonner les manches de sa chemise.

Tout-à-coup, au milieu de la chambre obscure et silencieuse dans laquelle s'infiltrait de temps en temps quelque rayon lumineux, la Hyène se leva droite et pâle comme un fantôme échappé à la tombe ; ses yeux à demi-ouverts cherchaient à distinguer les objets qui l'entouraient. — Elle fit quelques pas en chancelant et en agitant avec des mouvements nerveux ses bras devant elle ; ses lèvres remuaient sans prononcer aucun son, puis elle s'affaissa à moitié contre le bahut et se prit la poitrine à deux mains.

— Oh !... j'étouffe... dit-elle enfin d'une voix presque inintelligible, de l'eau! de l'eau !...

Et ses mains, avides, frissonnantes, se

traînaient sur le bahut pendant qu'elle répétait toujours.

— De l'eau ! de l'eau !... j'étouffe! j'étouffe!...

Sa main rencontra enfin une des cruches rangées sur ce vieux meuble; elle la saisit avec une avidité qu'il est impossible d'exprimer, et la porta à ses lèvres desséchées. — Quand elle eut apaisé la soif brûlante qui la dévorait, elle se dirigea au hasard vers le lit qu'elle atteignit en trébuchant et en s'accrochant aux rideaux déchirés dont les lambeaux pendaient au long du mur.

Quelques instants après, le silence régnait de nouveau dans la cabane, mais il ne devait pas être de longue durée.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

